

1/2000 01/02/2012, bien reçu -

Et il se peut que j'obtiens une structure plus belle et plus de... L'écrit - à a moment je vais t'envoyer.

Le Père André VALTON s.j.

1900-1992

Don le maître en coker... qui van m'indique qu'il y a peut-être un grave inconvénient à éviter, un inconvénient - Ces deux fois de teinte le vent foule de papier choisi rend la lecture difficile, peut-être le tirage n'est pas encore fait, peut-être pour

Mémoire

Présence

Source

van... au MÉCANOGRAPHIQUE sont il y avait plusieurs sans un vent un peu clair (je n'ai rien contre le vent), du côté clair... plus large que ce que vous m'avez envoyé... c'est un support ferme, résiste... que
un fait reconnaître un support...
son nom que je n'ai autre...
portée de la main!



1. Cinq quant en ans - J'été...
a s'entêter... La...
Mais il se trouve qu'elle...
qu'il faudrait exploiter...
Lekt... il faudrait revoir...
n'est pas un mot - Tou...
at-a facile, difficile de...
et comme de juste elle...

Il y a 2 amours.. les confondre tant soit peu, il y va de tout.
Un homme, un faux libre : qui sont, tactant pour ça, très exigeants vis-à-vis d'eux-mêmes. Le bel amour, c'est sa nature. Alors sous quelles formes? modérées - qui? quand? comment? Cela suppose le conscience et le raison, aptes à saisir et reconnaître les expériences mutuelles qu'on fait en la maison. Car il faut qu'ils s'expriment eux-mêmes sur ce fait d'eux-mêmes.

Établissement Saint-Joseph REIMS

P.S. ...
...
...
à la fin des "Grands Cimetières de Paris" ?

Le Père André Valton s.j.

Le Père André Valton s.j. mémoire, présence, source

Textes réunis et présentés par Roland Frankart

*

Établissement Saint-Joseph 177, rue des Capucins 51100 REIMS

Sommaire

■ Le Père André Valton (1900-1992) : biographie, souvenirs, hommages

1. Pourquoi ce livre ?	11
2. Courte biographie pour une longue vie, par le Père Hennion	17
3. Dernière rencontre	19
4. À la manière de Georges Perec : 45 souvenirs du Père Valton	28
5. Homélie du Père Flament aux obsèques	33
6. Souvenirs et témoignages	38

Cahier iconographique	53
-----------------------	----

■ Choix d'écrits du Père Valton

A. De l'école en général et de Saint-Joseph en particulier	
1. Une École : qu'y fait-on ? pourquoi ?	62
2. Un collègue se réforme	76
3. Les débuts des équipes	97
4. Lettre aux parents : l'effort intellectuel	101
B. Lettres aux élèves des équipes	107
1953 : l'appétit intellectuel.	
1955 : l'amitié.	
1956 : savoir livresque et savoir-faire.	
1957 : pensée personnelle.	

1960 : baccalauréat – le nouveau bâtiment des équipes.

1961 : échec et réussite.

1963 : la source de vie en nous.

1964 : médiocrité du collège. – l'éducation : affaire de gosses ?
affaire d'hommes déjà !

1967 : le français, facteur principal. – visionnaires du présent.

1968 : la leçon de *mai 68*.

1969 : conscience des bienfaits reçus – vérité de l'amour
et amour de la vérité.

1970 : que suis-je ? que serai-je ? – le juste et le vrai

1971 : intériorité – l'armada qui déjà appareille
vers le grand large.

C. Bulletins trimestriels

138



Portrait du Père Valton en 1956,
réalisé par l'équipe photo (prise de vue et tirage)

■ Le Père André Valton (1900-1992) : biographie, souvenirs, hommages

1. Pourquoi ce livre ?

Trente-trois ans. Il y a trente-trois ans que ce livre aurait dû voir le jour. Pourquoi tant d'années ? Que s'est-il passé, ou plutôt, pourquoi ne s'est-il rien passé ? En voici la raison.

Quelques semaines après le décès du Père Valton à Lille¹, le 5 mai 1992, une messe à sa mémoire a été dite dans la chapelle du Collège de Reims, un samedi en fin de matinée. Depuis son départ de Reims un an-et-demi plus tôt, pour des raisons de santé et de grande vieillesse, j'avais beaucoup correspondu avec lui et sa mort soudaine – malaise cardiaque – m'avait affecté. Je me suis proposé au directeur pour rendre hommage à l'ancien Père préfet au début de l'office, pensant que soixante ans de présence dans la maison valaient bien qu'on s'arrête une petite demi-heure pour évoquer tout ce qu'il avait fait pour l'établissement, tout ce qu'il avait été pour nous, adultes et élèves.

Je soumis mon texte au directeur, qui ne trouva rien à redire à sa longueur. Mon erreur fut de ne pas en avoir fait autant auprès du supérieur de la communauté jésuite. La messe à peine terminée, celui-ci me reprocha sans ménagement d'en avoir trop fait, dénonçant là une forme de cléricisme laïque. Trente ans après, j'en garde un souvenir encore fort désagréable, mais je reconnais que j'avais péché par excès de zèle².

¹ Rue des Stations, où se trouve une des quatre maisons de retraite des jésuites en France.

² Baume sur ma blessure, peu après, un autre jésuite vint de lui-même me dire : « Non, Roland, non ce n'était pas trop long. »

À la fin de mon intervention, j'annonçais que les nombreux écrits laissés par le Père Valton seraient réunis dans un volume que l'on publierait (on, c'est-à-dire moi). Projet à peine annoncé, sitôt abandonné : échaudé, le clérical laïque ne voulut pas récidiver dans la valtonolâtrie. Pas de livre donc. D'ailleurs, depuis cette année 1992, personne ne m'a jamais demandé de nouvelles de ce livre annoncé et jamais paru. Peut-être que cela n'intéressait que moi ?

Or, le 3 juin 2023, jour du gala, alors que j'étais au comptoir de vente de mon livre *Vies majuscules*, un ancien élève de la promo 1969 me suggéra de publier des textes du père Valton qu'il avait en sa possession. Enfin !

Dès le lendemain, je me replongeai dans mes archives valtoniennes, en commençant par les signets édités par l'équipe imprimerie, dont il fut le moniteur pendant trente ans. Mon intention première était de réaliser une plaquette qui rassemblerait cette petite centaine de signets, en y ajoutant une sélection de textes du Père Valton. Je voulais destiner ce livret prioritairement aux enseignants de Saint-Joseph, dans une démarche de transmission d'héritage pédagogique, culturel et religieux. Fin juin, présentant mes *Vies majuscules* au corps professoral réuni en journée pédagogique, j'avais conclu en reprenant l'ultime message du Père Valton aux professeurs juste avant son départ pour Lille : « *Du petit collègue aux terminales, la merveille de la croissance, entourée et aidée du regard et des soins des jardinières, des arboriculteurs et arboricultrices. Le beau métier* ». J'avais lu ensuite quatre signets pour donner un aperçu de la singularité et de la richesse intérieure de cet homme. Et, *bis repetita*, j'annonçai aux professeurs que j'allais rassembler la totalité des signets en une plaquette qui leur serait offerte. Personne n'étant cette fois venu m'apporter de contrariété, je mis le projet à exécution.

Et puis, je ne voulus pas en rester là. Il y avait de quoi faire un vrai livre, tant le *Père préfet des études et de la discipline* avait laissé d'écrits. Je venais de lire le livre qu'un cousin de mon épouse avait

consacré au père de sa marraine, homme sans célébrité mais d'une riche personnalité, qui avait laissé à ses filles une masse considérable de documents d'archives³. L'envie me vint d'en faire autant à propos du Père Valton⁴. Dans le Collège de 2023, quelques rares personnels éducatifs l'avaient un peu connu dans les derniers temps de sa vie rémoise, mais pour la majorité, à commencer par le nouveau directeur, c'était un parfait inconnu. Pénétré de la richesse de sa pensée et compte-tenu de sa longévité dans l'établissement, je me suis dit qu'il était de mon devoir de témoigner auprès de la jeune génération – la relève – de ce qu'avait été l'œuvre de cette grande figure de Saint-Joseph. Il n'y avait plus à attendre : j'aurais bientôt quatre-vingts ans... Et voilà comment ce livre fut mis en chantier dès la rentrée de septembre 2023.

Qu'on ne s'y trompe pas : je ne prétends par être un disciple, un fils spirituel du Père Valton⁵, encore moins un familier de cet homme qui savait être cordial mais décourageait toute familiarité. Personne, y compris parmi ses confrères jésuites, n'aurait imaginé un instant le tutoyer et lui-même ne tutoyait que les élèves. Les rapports avec lui pouvaient être chaleureux, joyeux même, mais jamais futiles ou familiers. L'homme en imposait, et pas seulement par son âge, sa soutane et sa chevelure blanche – que tous nous avons toujours connue blanche. Engager la conversation avec lui, c'était s'exposer à se voir emmené dans des profondeurs, sur des hauteurs, dans des détours insoupçonnés. Beaucoup d'or et peu de scories dans ses entretiens ; même des propos de table pouvaient réserver des surprises. C'était un homme humble mais pas un homme simple. Le respect envers le Père Valton était notre commun dénominateur.

Ce n'est que tardivement que s'établit une certaine proximité entre lui et moi, bien après qu'il eut cessé d'être préfet. Au milieu des

³ *Les Petits cailloux de Simon Jeanjean*, de Jean Péchenart, Presses Universitaires de Limoges, 2022.

⁴ En beaucoup moins long : le livre de Jean Péchenart fait 450 pages.

⁵ Je ne suis même pas un ancien élève de Saint-Joseph.

années 1980, ayant vingt ans de maison, dont la moitié comme résident dans ses murs (avant mon mariage en 1975), j'avais tissé avec Saint-Joseph un lien fort⁶. Bien que n'étant pas historien, je m'intéressais de plus en plus à l'histoire de ce collège jésuite rémois, dont j'avais vécu les vingt dernières années – ses murs, ses hommes, ses heurs, bonheurs et malheurs... Le Père Valton étant *la mémoire vivante de Saint-Joseph*, je me rapprochai de lui. Ce n'était pas bien difficile : sans emploi dans la maison (il avait le titre de « conseiller pédagogique »), il disposait de tout son temps, allait et venait parmi nous et se laissait facilement aborder (on sentait même qu'il ne demandait que cela). Il me donna accès à son Bureau des anciens, qui faisait fonction d'archives de l'établissement⁷. Il m'emmena aussi dans le local de l'imprimerie dont il était désormais le seul utilisateur⁸, et m'initia à la typographie. Ainsi donc, un beaucoup plus jeune que lui s'intéressait à ce qui avait rempli toute sa vie – son Collège et sa *marotte* ! Je le sentais content de nos rencontres et échanges. Dans sa bouche, Roland remplaça monsieur Frankart.

Mais le poids des ans... Fin 1990, il fut décidé (par lui ou par ses supérieurs ? je l'ignore) qu'il quitterait Reims pour Lille pendant les vacances de la Toussaint. Il finirait ses jours à la maison de retraite de la rue des Stations. Sa grande vieillesse et sa santé – plusieurs alertes cardiaques et une marche devenue de plus en plus difficile à cause de l'arthrose de la hanche – rendaient risqué son maintien à Reims. Pendant les vacances, ses compagnons jésuites – ils étaient quatre – quittaient habituellement la maison. Il ne pouvait rester seul. Refusant tout hommage, tout discours, tout cadeau, il voulut partir dans la plus totale discrétion, dans le silence et la solitude de la grande

⁶ Arrivé en 1964 à Saint-Joseph, j'appartiens à cette génération de professeurs (nous sommes une quinzaine) qui commencèrent à y travailler dans les années 1960 et y firent toute leur carrière, quelques-uns, dont moi, ayant d'abord été surveillants pendant leurs études.

⁷ Et c'est ainsi que je suis devenu l'archiviste-historien de Saint-Joseph, bénévole, officieux et amateur (dans les deux sens du terme).

⁸ L'activité de l'équipe imprimerie cessa en 1985.

maison vide. Il consentit malgré tout à célébrer une messe d'action de grâce juste avant le départ en vacances. À la rentrée, les professeurs purent découvrir, punaisé au tableau d'affichage de la salle des professeurs, son ultime message (reproduit plus bas). Il fut emmené à Lille, probablement par Christan S., ancien élève (promo.1982) aujourd'hui médecin près de Reims.

La page rémoise ne fut pas complètement tournée, le grand livre de sa vie à Reims ne fut pas vraiment fermé. Une relation épistolaire fut entretenue, notamment avec moi. Je reçus de lui une vingtaine de lettres et plusieurs grandes enveloppes contenant des documents qu'il me chargeait de ranger dans ses archives. Dans nos échanges, il était beaucoup question du cinquantenaire de la fondation des équipes qu'on s'apprêtait à fêter en 1992⁹. Sa dernière lettre, écrite cinq jours avant sa mort, je la reçus le lendemain de ses obsèques – vous devinez mon émotion –, non pas à cause des lenteurs de la Poste, mais parce qu'il l'avait par étourderie envoyée à une mauvaise adresse.

Trente ans ont passé. J'ai conservé ces lettres mais je ne les ai jamais relues, par crainte de me laisser gagner par la mélancolie. Chez moi, une boîte renferme tout ce qui a trait au Père Valton, ses lettres donc, quelques photos, le feuillet de la messe de ses obsèques (où je suis allé), le texte de l'hommage que je lui ai rendu, un autre texte qu'on va lire plus loin, les courriers reçus à Lille au moment de sa mort, que m'a remis le Père René Flament, etc. Et surtout, des textes écrits par lui et qui vont être publiés dans la suite de ce livre.

Lors des obsèques de Lille, le Père Flament commença son homélie par ces mots : « Vous me permettrez de garder à cette homélie un ton de simplicité que le Père aurait désiré... Il n'aimait guère que l'on fasse son éloge... et je sens un peu sur moi son regard, j'ai l'impression de subir son sourire de reproche, affectueux ou sévère, je ne sais. » En faisant ce livre, j'éprouve la même impression. Mais je me dis qu'après tout le Père Valton avait ouvert la voie, il avait créé

⁹ Il mourut six semaines après les festivités du cinquantenaire, auxquelles il n'a pas participé.

un précédent : aussitôt après la mort du Père de Seze, il avait réuni un ensemble de textes écrits par lui, qui avait été publié par l'Association des anciens élèves en 1986¹⁰. En page de titre, il était spécifié que cet ensemble avait été « recueilli par quelques amis jeunes et moins jeunes », mais personne n'était dupe : le gros du travail avait été fait par l'ami moins jeune. En haut de la page de titre étaient aussi écrits les trois mots MÉMOIRE – PRÉSENCE – SOURCE. Ils conviennent aussi au présent livre, et c'est à dessein que je les ai repris : on peut lire ce livre comme le second volet d'un diptyque gardant la mémoire de deux grandes figures de Saint-Joseph au vingtième siècle.

Roland Frankart

4.11.90

Le P. Valton tient beaucoup à remercier
la communauté de Professeurs qui, non obtenant
toute consigne, lui a offert un si beau florilège.

Du petit collège aux terminales
la merveille de la croissance,
entourée et aidée du regard et des soins
des jardinières, des arboriculteurs et
arboricultrices. Le beau métier.

W

¹⁰ Tiré à trop peu d'exemplaires, ce livre fut rapidement épuisé.

2. Courte biographie pour une longue vie

Rien de plus simple que de rédiger la biographie du Père André Valton (1900-1992) : elle peut tenir en une seule phrase.

Né en 1900 dans une célèbre famille de la bonnèterie troyenne, il entra dans la Compagnie de Jésus à l'âge de 19 ans et passa presque toute sa vie de religieux, principalement comme Préfet, au Collège Saint-Joseph de Reims, qu'il quitta à l'âge de 90 ans pour la maison de retraite de Lille, où il mourut peu après, en 1992.

Au début des obsèques du Père Valton à Lille, le Père Hennion, supérieur de la maison de retraite, retraça brièvement sa vie :

«Né avec le siècle, il avait grandi dans une famille nombreuse, de solide tradition chrétienne, où purent s'épanouir quatre vocations sacerdotales ou religieuses. Lui-même, André, à la suite de son frère Louis, entra dans la Compagnie en 1919, quelques mois après l'armistice, et commençait le cycle traditionnel des études en vue du sacerdoce.

Son premier contact avec Saint-Joseph date de 1926. L'expérience fut à ce point révélatrice de ses qualités d'esprit et de cœur, comme de son autorité, qu'il fut de nouveau envoyé à Reims, après son ordination : en 1933 il est professeur de philosophie, puis Préfet des Études, jusqu'à la guerre.

La voie était tracée pour une affectation de plus longue durée... Il revenait au collège à l'automne 1942 : il allait y travailler sans interruption durant un demi-siècle. Trois générations de professeurs, d'éducateurs, d'élèves, de parents ont bénéficié de son dévouement, de son intelligence et de son génie pédagogique.

Parvenu à l'âge de 90 ans et considéré par tous comme la mémoire vivante du collège, rien ne semblait pouvoir l'arrêter...

Sur son bureau, devant lui, le texte de cette prière anonyme, que souvent il redisait...

Seigneur, apprends-moi à me reposer. Apprends-moi à laisser les choses en suspens, à ne pas vouloir régler toutes les affaires avant de dormir. Apprends-moi à accepter d'être fatigué. Apprends-moi à finir une journée. Autrement, je ne saurai pas mourir... Il reste encore bien du travail, pour d'autres, après moi. Apprends-moi, Seigneur, à accepter... de n'être pas Toi.

Il fut exaucé une première fois, à la fin de 1990, lorsqu'il sut, avec une admirable liberté d'esprit, faire le sacrifice de quitter le collège, ce lieu de vie qu'il avait passionnément aimé.

La semaine dernière, une seconde fois sa prière fut exaucée, et de façon définitive, par l'interruption sans préavis du travail ordinaire d'une journée semblable aux précédentes, simplement, entre deux rendez-vous de l'après-midi. Le Seigneur frappait à sa porte, pour l'ultime rendez-vous et lui faisait franchir le seuil de la vraie vie. »

1900 : Naissance à Troyes

1919 : Entrée au noviciat de la Compagnie de Jésus.

1926-1928 : Régence au Collège de Reims, en seconde et troisième.

1929-1933 : Etudes de théologie à Enghien (Belgique).

1932 : Ordination sacerdotale.

1933-1935 : Professeur de philosophie au Collège de Reims.

1935-1936 : Troisième an à Saint-Acheul d'Amiens.

1936-1937 : Professeur de philosophie au Collège de Reims.

1937-1939 : Préfet au Collège de Reims.

1939-1941 : Professeur de philosophie au Collège de Reims.

1941-1942 : Professeur de philosophie au Collège d'Amiens.

1942-1971 : Préfet au Collège de Reims.

1971-1990 : Retraite active au Collège de Reims.

Novembre 1990 : Départ pour la maison de retraite de Lille.

5 mai 1992 : Décès à Lille, dans sa 92^e année, la 73^e année depuis son entrée dans la Compagnie de Jésus et la 60^e année de son sacerdoce.

3. Dernière rencontre

Pendant l'année-et-demie qu'il passa à Lille, le Père Valton revint une seule fois à Reims, le 24 juin 1991, pour quelques jours seulement. Je lui rendis visite dans la chambre-bureau du Père provincial (elle donnait sur la rue de Venise), où on l'avait logé pendant son court séjour. Rentré chez moi, de peur d'oublier ce qu'on s'était dit, je rédigeai le récit de notre rencontre. Le voici, à peine retouché depuis sa rédaction en 1991.

R.F. septembre 2023

Mercredi 26 juin 1991, 18 heures. Je monte l'escalier, sa porte est ouverte. « Vous avez le droit d'entrer ! ». Debout près du bureau, Thibaut Arnould est en train de classer ou de consulter de grandes enveloppes dans une boîte en carton. Il se retire. Le Père est assis à la renverse sur le bord de sa chaise, comme cabré contre la douleur que lui cause, depuis plusieurs années, une « double fausse arthrose » qui a atteint, non la hanche, mais la colonne vertébrale. Le visage ridé mais la mine pleine, l'illustre chevelure blanche fraîchement raccourcie, taillée en brosse, la soutane comme neuve – comment peut-on encre trouver des soutanes neuves en 1991 ? À Lille, le vieillard jusque-là insoucieux de sa mine et de sa vêtue a dû être pris en mains par le personnel soignant, bien décidé à ne pas laisser s'installer trop visiblement le délabrement physique de la grande vieillesse. Trouver qu'il a rajeuni serait faux, le lui dire serait stupide. Constater que l'œil reste vif et l'intelligence alerte relève d'évidences banales et affectueuses.

« Demandez-moi ce que vous voudrez. J'essayerai de vous répondre si je peux, mais je ne peux plus grand-chose ». Je l'informe de la proposition de Dominique Maquel de réfléchir dès maintenant à la célébration du cinquantenaire des équipes. Je lui donne à lire le compte rendu de la première réunion du « comité du cinquantenaire ».

Il arrête sa lecture au milieu de la page : « Ce qui a été vécu depuis la fondation ? C'est difficile à dire. Les équipes, c'est comme pour le vin, tout dépend des années, du terrain, de la vigne. On fait le vin et il faut attendre qu'il se fasse. On sait ça par ici. À l'origine, il y a eu la J.E.C. et la Congrégation mariale. Il y avait déjà des choses qui se faisaient. On parlait de réformes de structures (sourire), mais on ne voyait rien venir. Alors, le Père Kéhrig a décidé de faire quelque chose, de ne pas attendre. Le Père Leib, intéressé par l'idée, est arrivé à Reims comme Recteur du Collège. C'était la guerre, on était coupé de Rome, alors on pouvait se lancer sans craindre de se faire désavouer... Mais maintenant il y a le nombre. Au départ, il n'y avait que 9 équipes, maintenant ce n'est plus pareil, les choses se diluent dans la multitude. Il faut qu'il y ait un fondement spirituel, il faut que le chef prie pour son équipe, aime ses équipiers. Tout dépend de la qualité du chef. »

J'étais venu recueillir de sa bouche des renseignements précis, d'ordre matériel ou historique, sur des lieux, des faits, des personnes. D'emblée, la conversation – le monologue, plutôt – s'élève sur les cimes. Elle n'en descendra plus, malgré quelques tentatives de mon côté pour revenir à ma petite enquête d'historien de notre Collège. Ce sont plus de soixante ans de réflexion qui se livrent là sans apprêt, soixante ans de visées et de visions pédagogiques, d'un pédagogue autodidacte ¹¹, qui enseigna peu mais ne cessa jamais de s'interroger sur l'essentiel, sur l'enfant, sur le travail des « jardiniers et des jardinières », un éducateur qui ne s'est jamais satisfait des programmes, des instructions officielles, des consignes des inspecteurs. Et ce soir, il livre à nouveau sa pensée tant de fois, et avec quelle ardeur, exprimée oralement et – tant mieux pour nous – par écrit, dans une langue superbe. L'essentiel, et lui seul, l'occupe en ces

¹¹ Sa « formation initiale » était celle d'un religieux, philosophique et théologique. Il était aussi titulaire d'une licence de lettres, ce qui lui valut d'avoir, aux yeux de l'Académie, le titre de directeur pendant les neuf années où Saint-Joseph fut dirigé par le Père de Seze, qui n'avait pas la licence requise pour être chef d'établissement.

ultima verba, comme si le peu de temps qui reste interdisait les futilités, l'attention gaspillée dans l'écume des choses. Une fois de plus, une dernière fois dirait-on, nourrir un professeur pour qu'il n'oublie pas que son métier est d'aider l'enfant à grandir.

Reprise du bourdonnant monologue. « J'ai essayé, sans vraiment réussir, d'expliquer aux professeurs, que ce qu'il faudrait, c'est faire de la philosophie en 6^e. Réfléchir sur les articulations du langage, réfléchir sur les mots, c'est important. Les mots, c'est comme les noix, il faut les casser, faire un effort pour les ouvrir, à l'intérieur on trouve de quoi se nourrir. Réfléchir sur le *je*, le *tu*, le *il*, sur le temps : passé, présent, futur, sur les modes : le conditionnel, qu'est-ce qu'une hypothèse ? C'est cela qui est important en 6^e-5^e.

On m'a dit que les enfants de 6^e-5^e de maintenant savaient déjà beaucoup de choses par la télévision. Autrefois, ce n'était pas pareil. Il faudrait les aider à comprendre tout cela, les faire s'interroger sur la vérité. Quand beaucoup de gens croient une chose, est-ce que c'est la vérité ? C'est comme pour les gens qui font des films, ils les font pour l'argent, pas pour la vérité ni pour autre chose ¹². C'est cela qu'il faudrait leur montrer à cet âge-là.

Ne jamais perdre de vue la finalité de ce qu'on fait à l'école. Pourquoi fait-on ce qu'on fait ? » Je lui rappelle qu'il avait autrefois écrit et diffusé chez les professeurs un texte intitulé *Une école : qu'y fait-on ? pourquoi le fait-on ?* Il ne s'en souvient plus.

« Apprendre à parler, à bien parler comme les acteurs. Savoir poser sa voix, c'est important, ne pas parler trop vite. Quand on pose bien sa voix, les gens vous écoutent, ils ne sont pas habitués. »

Je lui dis que moi, professeur de latin et de grec, je me déssole de voir les élèves et leurs parents, dans le choix des options, penser d'abord à l'utilité des matières étudiées pour le métier futur, avec une focalisation quasi obsessionnelle sur les langues vivantes. Il me répond que c'est le présent qui compte : être un homme droit, un bon chrétien, se donner une compétence. Si on sait une langue, on sera

¹² Le Père Valton n'avait pas toujours raison sur tout...

compétent dans un pays, si on en sait deux, on le sera dans deux pays. Mais ce qu'il faut, c'est d'abord être compétent en quelque chose. Importance du savoir faire, ne pas se contenter su savoir dire.

Retour aux équipes. « Dans les équipes, on voulait faire réussir les autres copains. Faire réussir l'école, c'est le travail des professeurs, des préfets, des parents. Mais il faut que les élèves aient le souci de faire réussir les autres. » Je lui dis que « Faire réussir les autres », cette devise, ce mot d'ordre, me plaisent bien, qu'on les a souvent répétés dans la maison, mais que maintenant, ici comme dans les autres collèges jésuites, la consigne est plutôt, lancée par le Père Arrupe, de « former des hommes pour les autres ». Il la rattache aussitôt la C.S.V.P. « C'est important la C.S.V.P. L'homme qui s'en occupait¹³ va arrêter. Sera-t-il remplacé ? Que va devenir la C.S.V.P. ? » Adoptant un ton convaincu mais m'interrogeant moi-même, je le rassure en évoquant le bataillon de laïcs engagés dans la Conférence pour le stockage et la répartition des vivres et des colis, et l'encadrement des garçons.

« Il ne faut pas attendre que tous les professeurs soient décidés à faire quelque chose pour s'y mettre. Il suffit d'être plusieurs à être décidés. C'est contagieux ensuite. Il faut créer un mouvement et trouver quelqu'un de l'extérieur pour convaincre progressivement tout le monde. Quand c'est quelqu'un de la maison qui parle, on ne l'écoute plus, mais quelqu'un de l'extérieur, on a plus envie d'écouter ce qu'il dit. » À l'appui je lui cite l'exemple de l'intervention, appréciée par les professeurs présents, d'Amaury de Seze lors de la dernière fête des anciens. Il raconte en riant que, pourtant, Amaury de Seze a eu bien du mal à apprendre son latin.

Bien décidé à tirer de cet entretien quelques pistes pour mon recueil de textes sur les équipes en vue du cinquantenaire, je lui montre le livret *Les Équipes présentées par elles-mêmes*, de 1947, et la brochure photocopiée d'une conférence qu'il donna en 1984. Bien sûr,

¹³ Monsieur Geoffroy.

il les connaît, mais ne paraît guère s’y intéresser. Il réfléchit : « Le premier chef des équipes était André Henry. »

Toujours désireux de tirer de cet entretien des renseignements exploitables, je lui présente un album de photographies du Collège datant de 1927-1928. Ne comptant plus le feuilleter ce soir avec lui, vu l’heure tardive, je lui propose de le regarder une autre fois afin de faire parler les photos, pour expliquer aux élèves d’aujourd’hui le pourquoi de telle implantation, transformation ou disposition. Par exemple : quand et pourquoi a-t-on construit sur les trois faces intérieures du « fer à cheval » une galerie avec couloirs et escaliers ? Comme pour ne pas remettre à demain ce qu’il peut faire aujourd’hui – demain il sera peut-être trop tard – il entame une réponse circonstanciée. « Avant nous, c’étaient les Frères. Ils étaient libres de faire ce qu’ils voulaient. Mais nous, longtemps, nous n’avons pas pu faire de travaux car les bâtiments pouvaient nous être repris. Et puis, on n’avait pas les moyens, on tirait le diable par la queue. Le Conseil d’administration a quand même réussi à faire quelque chose. C’était nécessaire pour circuler. Des architectes ont dit que les couloirs étaient trop larges, que les couloirs sont toujours trop larges. On voit maintenant qu’on a eu raison de les faire larges¹⁴. Ce n’était pas facile. Pour la moindre transformation, il fallait convaincre le Conseil d’administration. Le Père Charbonnet m’a raconté une fois que, pour faire les waters près de la chapelle, il a fallu expliquer que si l’Archevêque venait, il fallait quand même que lui, Recteur, ait de quoi... (rire). C’est comme ça qu’il les a eus. »

Pour un instant nous quittons donc les cimes. Rien d’étonnant. La conversation avec lui a toujours été à la fois captivante, intimidante et déroutante. Captivante par la variété, la profondeur et la pertinence du propos. Intimidante parce que, face à une pensée aussi complexe et nourrie d’une si longue expérience, l’interlocuteur prend conscience de ses propres limites, avec le sentiment de n’être pas à la hauteur de vue de celui qui lui parle. Déroutante parce que les méandres de sa

¹⁴ Ces couloirs et ces escaliers ont été construits en 1939.

pensée s'exprimant ont toujours eu de ces détours pittoresques, inattendus, détonants, qui emmènent l'interlocuteur dans des contrées qu'il croyait indifférentes ou même étrangères au Père. Car le Préfet des études savaient parler aussi de la pluie et du beau temps ou des travers de nos hommes politiques – toujours avec un humour valtonien, que je comparerai à celui d'André Frossard¹⁵. Le lecteur de Péguy et de Bernanos demandait à Pierre Cozeret, le bibliothécaire, de le fournir en romans policiers. Le penseur se roulait de temps à autre une cigarette. Lui qu'on n'a jamais entendu jurer ni proférer une grossièreté, voici que je le surprends à qualifier le désordre de ses archives d'un terme qui renvoie à une grande ville du Sud-Ouest commençant par un B.

Pour préparer le travail à venir, je lui parle de la liste des quarante-et-un Pères jésuites inhumés dans le caveau de la Compagnie au cimetière de l'Est. J'aimerais obtenir de lui des renseignements sur leur séjour à Reims. J'en ai connu moi-même quelques-uns (Pères de Seze, Delcourt, Cordier), je sais l'œuvre de quelques autres (Pères Planques, Debeauvais). Je lui dis mon étonnement d'avoir appris récemment que le Père Debeauvais, dont le manuel de latin était encore en usage au Collège dans les années 1960, était déjà à Saint-Joseph en 1910. Il le savait, bien sûr, et me dit que le Père Debeauvais répétait souvent, pour rire, qu'il n'avait pas appris le latin dans la grammaire Debeauvais. Quand il était enfant, il avait un curé qui déclamaient l'Évangile en latin, presque en le mimant : « *Lazarre* [vocatif latin], *exi foras !* ». Sourire rayonnant du Père Valton, l'air de dire : « Découvert puis appris de manière aussi vivante, le latin n'est plus un pensum ».

L'infirmière lui apporte son dîner. Il ouvre le tiroir supérieur du bureau et fait poser le plateau sur cette sorte de tablette escamotable. Quand il était Préfet, son grand bureau de bois était muni de tiroirs à l'avant et à l'arrière. Le visiteur assis en face de lui était

¹⁵ Ecrivain et journaliste, connu notamment pour *Cavalier seul*, son billet quotidien dans *Le Figaro*.

invité, pour prendre des notes, à tirer le tiroir, qui s'ouvrait retourné afin que le fond puisse servir d'écritoire. Cent autres combines et trouvailles seraient à rapporter. Les anciens élèves de l'équipe 11 se souviennent des mille astuces de l'imprimeur amateur. Cet intellectuel avait le génie inventif et débrouillard des artisans qui savent, pour chaque opération, trouver la solution simple, économique, inusable. Grâce à lui, des boîtes de biscuits vides, des documents périmés au verso vierge, de vieux journaux, des emballages récupérés aux cuisines, ont fait une seconde carrière. Il se dotait du meilleur matériel quand il s'agissait de produire un travail bien fait – longtemps il a eu la plus belle machine à écrire du Collège – mais, en bien des domaines de la vie courante, il se comportait comme si l'époque des tickets de rationnement n'était pas terminée. Quand il s'agissait de sa propre personne, une seule ligne de conduite : une sobriété confinant au dénuement. Je ne l'ai jamais vu manier d'argent.

Il me dit que les infirmières sont charmantes. Partout où il a eu affaire à elles, il les a trouvées prévenantes, dévouées, patientes. Elles apportent le repas : « Mais on a toujours trop à manger ». Comme son dîner attend sur son tiroir ouvert, je veux prendre congé. Nous convenons de nous revoir vendredi à 16 h 30. Il en prend note, sans incriminer pour autant la perte de mémoire. Ces dernières années, il en faisait souvent état, ainsi que de sa surdité naissante et de sa difficulté à marcher. Non pas comme ces vieillards malades dont la santé devient le principal sujet de préoccupation et de conversation, mais dans une démarche humble de retrait du monde actif, dans une manœuvre pour décourager la déférence, toujours avec un sens aigu de l'humour sur soi-même. « Les générations d'après 1975 n'ont connu qu'une ombre qui passe », écrivait-il dans une lettre aux anciens publiée dans le dernier numéro du *Sourire*.

Je l'invite à ne pas concentrer ses rendez-vous sur quelques jours, à les étaler en prolongeant son séjour à Reims. Il hésite, invoquant le manque de médicaments, la dépendance vis-à-vis de son chauffeur (toujours Christian S. ?), la proximité des vacances qui vont vider le Collège. Je le rassure sur ce dernier point : les vacances ne

sont qu'à la fin de la semaine prochaine, pendant huit jours encore le Collège sera habité. Je sens qu'il reste indécis : prolonger son séjour supposerait qu'un médecin se dérange pour ses médicaments, que son chauffeur soit disponible plus tard, que sa présence dans la maison... Toujours depuis qu'il est en retraite – disons depuis 1975 – cette volonté de ne pas faire d'embarras.

Cette fois, son repas va refroidir, il faut que je parte. C'est ce que je fais. Il est 19 heures.

Je suis allé le revoir deux fois pendant ce court séjour. Je n'ai ajouté que de brèves notations à mon récit du 26 juin :

Vendredi 28 juin à 18 h., aux archives. Nous recherchons sans succès un album de photos du Père de Seze. Finalement il me dit : « Ça ne fait rien, l'essentiel est qu'il soit au Paradis. Ce qu'il y a de bien, c'est que ça dure longtemps. »

Samedi 29 juin, 11 h 30. « Pour votre livret sur les équipes : on voulait que les élèves soient responsables de leur éducation, maintenant on dirait de leur croissance. C'est simple. Comme dirait Péguy, à peu près : quand une idée simple passe dans la réalité, dans les faits, cela donne une révolution. Mais, toujours comme disait Péguy, tout commence dans la mystique et finit dans la politique. »

J'ai dans diverses circonstances fait mention du billet qu'il avait punaisé en salle des professeurs le 4 novembre 1990, juste avant son départ pour Lille, en disant que c'était son dernier message aux enseignants. Erreur ! Il y eut par la suite un autre message, que je viens d'exhumer, lié à son bref retour à Reims en juin 1991. On l'y retrouve égal à lui-même : précision, politesse, attention au travail des autres, formulation impeccable, refus du banal « bonnes vacances » au profit du plus chaleureux « vacances pour tous réconfortantes et très heureuses ». Du 100% Valton, si on me permet cette formule familière.

« Lundi 24 juin 1991. Le P. Valton n'a pu revenir à Reims qu'en passant, à cette date tardive, particulièrement surchargée pour la plupart des membres de la communauté éducative, cela pour régler quelques affaires qu'il avait dû laisser en plan. Lui-même ne disposera que de très peu de temps utilisable et de très peu de jours. Il se trouve donc contraint de demander qu'on veuille bien ne venir le voir que dans les cas où un entretien, forcément bref, s'imposerait. Que l'on veuille donc l'excuser. Pour lui, après le coup de feu de la fin d'année, il souhaite de toutes ses forces, que les vacances se révèlent pour tous réconfortantes et très heureuses.

A.V. »

A. rally *



vers 1955

4. À la manière de Georges Perec : 45 souvenirs du Père Valton

Je me souviens que le Père Valton avait une belle écriture, parfaitement lisible, que j’enviais.

Je me souviens que, des sept membres de la fratrie du Père Valton, quatre étaient entrés dans les ordres.

Je me souviens que le Père Valton célébrait la messe tous les matins à 6 heures, dans la chapelle de communauté des jésuites, pour les trois frères coadjuteurs, le Frère Aimé Adam, le Frère Jean Bourse, le Frère René Jeandin (j’ai un doute : était-ce bien lui ? ou le Père Waltz ?)

Je me souviens que, retraité, le Père Valton venait en salle des professeurs lire *L’Union* et *Le Figaro*, dont il corrigeait les fautes au stylo rouge.

Je me souviens que le Père Valton ne dédaignait pas de lire des romans policiers.

Je me souviens que le Père Valton, Gilles d’Humières et le Père Maurice Lesteven constituaient le « trio du Bureau d’étude ».

Je me souviens que dans ce Bureau d’étude, assis à sa table devant le mur de boîtes contenant les textes de prélection, le Père Valton avait l’air de tenir un magasin de mercerie.

Je me souviens qu’au Bureau d’étude, sur lequel le Père Valton avait la haute main, Boris Vian et Jacques Prévert étaient honnis.

Je me souviens que dans des temps anciens les élèves surnommaient le Père Valton Marinette, du nom de la fillette qui servait de mascotte à la marque de lingerie Petit Bateau, fondée par son grand-père.

Je me souviens que le Père Valton fut aussi surnommé Bison blanc, à cause de ses cheveux, dont la légende disait qu'ils lui étaient venus en une nuit, suite à la noyade d'un élève dans la piscine à ciel ouvert de Cormontreuil.

Je me souviens que le Père Valton fumait, mais peu de gens le savait car il ne fumait jamais en public, et surtout pas dans son bureau de Préfet.

Je me souviens que le Père Valton dormait presque sur son lieu de travail, sa chambre minuscule étant contiguë à son bureau de Préfet.

Je me souviens que le Père Valton déjeunait et dînait en avant-table, à 11 h 30 et à 18 h 30, avec le Frère Jeandin et les surveillants qui étaient de service aux réfectoires et aux récréations qui suivaient les repas.

Je me souviens qu'à l'avant-table on s'amusait beaucoup des réparties du Père Valton et des calembours du Frère Jeandin.

Je me souviens qu'en 1985 le Père Valton avait écrit dans le *Sourire* un court article pour dire son admiration devant le beau travail de menuiserie de Monsieur Serge Hans, qui avait refait à l'identique la balustrade de la flèche de la chapelle.

Je me souviens que le Père Valton est le dernier prêtre que j'ai vu lire son bréviaire et porter un surplis sur sa soutane lors de cérémonies à la chapelle, et aussi à la basilique Saint-Remi, le samedi 28 avril 1984, pour prononcer l'éloge funèbre du Père Charles de Seze.

Je me souviens qu'après avoir longtemps porté des lunettes à montures presque invisibles, le Père Valton avait à la fin de sa vie opté pour des montures d'écaille, qui le vieillissaient et lui donnaient un air plus sévère.

Je me souviens qu'on voyait parfois le Père Valton vêtu de la blouse brune qu'il mettait pour travailler à l'imprimerie.

Je me souviens que le Père Valton avait la plus belle machine à écrire de Saint-Joseph, le dernier modèle de chez IBM, sorti en 1961 : une machine à écrire électrique à boule, qui lui permettait de varier les polices de caractères (italique, romain, garamond, europe, etc.).

Je me souviens que, les rares fois où il sortait du Collège, le Père Valton se coiffait d'un béret.

Je me souviens que de temps à autre le Père Valton recevait la visite de son frère le chanoine Alfred Valton, de Troyes : mêmes cheveux blancs, même port de la soutane, ressemblance certaine. Un troisième frère, Louis, était jésuite missionnaire à Madagascar.

Je me souviens que, pour confectionner les emplois du temps, le Père Valton avait mis au point un tableau mural que lui seul comprenait : une mosaïque de pastilles mobiles multicolores portant des symboles ésotériques.

Je me souviens que le Père Valton n'avait pas le permis de conduire.

Je me souviens que lorsque le Père Valton parlait en public, il le faisait d'une voix claire et ferme, en évitant le débit trop rapide et en soignant son élocution.

Je me souviens que parfois en hiver le Père Valton portait une pélerine par-dessus sa soutane.

Je me souviens que le Père Valton vivait au Collège 365 jours par an, 24 heures sur 24, ne quittant la maison que pour de brefs séjours estivaux dans sa famille à Troyes.

Je me souviens des cahiers de prélections latines, conçus par le Père Valton et imprimés par son équipe dans les années 1960 : le texte latin était disposé page de gauche sur trois colonnes ; j'en ai conservé la collection (*Avaricum, Gergovie, Alésia, César et sa fortune, Vie de Cicéron, la Pharsale...*).

Je me souviens que le Père Valton aurait aimé que les élèves préparent, en même temps que le baccalauréat, un C.A.P. manuel, ce que le manuel Père Louis Toison trouvait utopique et même dévalorisant pour les titulaires d'un C.A.P.

Je me souviens de la grande proximité entre le Père Valton et le Père de Seze, de leur estime réciproque, qui remontait au temps où le premier était Préfet et le second élève, binôme du maître et de l'ancien élève à qui les équipes doivent d'avoir si bien prospéré.

Je me souviens que personne ne connaissait les opinions politiques du Père Valton. Était-il gaulliste ? Mystère. En tout cas, le Père de Seze, lui, ne l'était pas, c'est le moins que l'on puisse dire.

Je me souviens que le Père André Valton signait souvent de ses seules initiales, si bien que sa signature avait des allures de salutation latine : *Ave [Caesar, morituri te salutant]*.

Je ne me souviens pas avoir entendu le Père Valton crier ni rire à gorge déployée, mais il savait hausser le ton et s'amuser.

Je me souviens que, comme Cadet Roussel, le Père Valton avait trois maisons, ses trois bureaux : le bureau du Père Préfet, le Bureau d'étude, le Bureau des anciens.

Je me souviens que dans les années 1970, le Père Valton a porté à bout de bras, seul, *Le Sourire de Reims* et se désolait d'avoir bien du mal à le faire perdurer.

Je me souviens que le Père Valton s'appliquait à ôter les roses fanées dans les massifs de la cour d'honneur.

Je me souviens que le Père Valton était grand lecteur de Péguy, Bernanos et Simone Weil. Il serait mort, paraît-il, alors qu'il était en train de relire son cher Péguy.

Je ne me souviens pas avoir entendu le Père Valton chanter.

Je me souviens que le Père Valton appréciait qu'il y ait au Collège une petite communauté de trois religieuses (l'infirmière, la lingère et la sacristine) : il est bon, disait-il, que dans une société masculine il y ait une présence féminine.

Je me souviens que ceux qui n'aimaient pas Saint-Joseph disaient que les professeurs laïcs étaient sous l'emprise de Monsieur Félix et les jésuites sous celle du Père Valton.

Je me souviens que personne ne tutoyait le Père Valton et que lui ne tutoyait que les élèves (et ses frères, probablement).

Je me souviens que le Père Valton utilisait comme papier à brouillon le verso resté vierge de documents imprimés, pratique qui est encore la mienne aujourd'hui.

Je me souviens que le moindre texte de la main du Père Valton, jusqu'à une simple phrase, était daté par lui, heureuse habitude qui facilitera le travail des historiens à venir.

Je me souviens que, pour préparer les conseils de classe, les professeurs devaient apprécier le niveau de chaque élève par les signes + = ~ - o, rendus à l'avance, qui étaient une invention du Père Valton.

Je me souviens que la dernière photo où le Père Valton accepta de poser avec le groupe des professeurs, assis au premier rang bien sûr, date de septembre 1983.

Je me souviens qu'au cimetière de Lille, le Père Valton ne fut pas inhumé dans un caveau collectif, comme on en trouve un au cimetière de l'Est pour les jésuites morts à Reims, mais en pleine terre, me semble-t-il, dans une petite tombe du « carré des jésuites », comme il en existe dans les monastères.

R.F. septembre 2023

5. Homélie du Père Flament aux obsèques¹⁶

Vous me permettrez de garder à cette homélie un ton de simplicité que le Père aurait désiré... Il n'aimait guère que l'on fasse son éloge... et je sens un peu sur moi son regard, j'ai l'impression de subir son sourire de reproche, affectueux ou sévère, je ne sais. Craignant que mon homélie ne soit une forme de purgatoire ! Pourquoi me reviennent aujourd'hui l'honneur et la charge de la prononcer ? Non par mérite ni qualité, mais par la durée du temps, de l'accompagnement et des services qu'il m'a rendus. Je l'ai connu en 1948 : j'avais 24 ans et lui 48, et je puis dire que depuis il a accompagné mon travail et ma vie.

Cette homélie c'est d'abord l'histoire d'un pari perdu... En effet, j'ai longtemps pensé (et je lui avais dit) qu'il ferait la mienne... Son père étant décédé à 102 ans, et mes parents beaucoup plus jeunes, il me semblait plausible – mais pas à lui – que je partirais avant lui. Les années semblaient me donner raison... La qualité du discours aurait gagné au change. Et pour moi, il était un peu comme Saint Jean dont les premiers apôtres pensaient qu'il ne mourrait pas (Jean XXI - 23). Et je dois reconnaître que mardi dernier, vers 15 heures 45, quand une voix amicale très attristée m'a annoncé l'accident cardiaque qui venait de le frapper en pleine activité, j'ai eu du mal à croire qu'il n'allait pas surmonter une fois de plus, puis à réaliser que le passage était fait. Dès avant sa mort il participait à l'Éternel du Dieu dont il était le témoin fidèle.

Comme bien des prêtres de sa génération, le Père André avait pour modèle le Melchisédech de la Genèse qui se présentait sans

¹⁶ Le Père René Flament s.j. (1924-1998) était alors aumônier de l'I.C.A.M. à Lille, après avoir été de longues années aumônier de la «1^{re} division» au Collège de Reims, dont le Préfet était alors le Père Valton.

généalogie, "sans père et sans mère". Sa tâche exigeait le don de sa discrétion : prendre en charge les soucis des autres, et non parler de sa propre histoire. Mais au long des années, avec ses amis, transparaissait l'attachement profond qu'il avait pour toute sa famille... La discrète affection pour sa mère, l'admiration pour son père dans toute la puissance d'action qu'avait été sa vie au service de la célèbre affaire familiale, et la recherche spirituelle qu'il menait avec lui, le souci de ses neveux, et le lien si continu, en ces dernières années, avec sa sœur et ses frères prêtres : son frère Louis, ancien déporté, entre les mains duquel j'ai eu l'honneur de prononcer mes derniers vœux de Jésuite en 1958, alors qu'à 72 ans, il célébrait son jubilé de 50 ans de vie religieuse et partait dans la semaine qui suivait comme un jeune missionnaire à Madagascar : il devait y travailler 15 ans. Et le troisième prêtre, le Chanoine Alfred Valton, qui concélébre aujourd'hui avec nous, amenait souvent son sourire et son dynamisme à notre équipe rémoise, et partageait avec son frère toutes ses recherches. "Le frère appuyé sur son frère", forteresse imprenable. Ces trois frères donnés au service des autres par le don constant de leur intelligence à ce Christ qu'ils aimaient par-dessus tout, quelle force et quel renouvellement pour notre communauté !

Ce qui frappe énormément ceux qui l'ont connu longtemps, c'est le nombre et la profondeur des amitiés du Père André. Il fut d'abord un excellent compagnon Jésuite. Sa vénération pour le Père Arnould, son maître en ses premières années d'études dans la Compagnie, lui faisait dire : « Peut-être suffit-il dans sa vie, au milieu de la multitude des professeurs, d'avoir connu un seul grand maître ? » Des amis et compagnons de travail : Guy Kehrig, le Père Henri Couvreur, Michel Planque, le Frère Adam, le Frère Jeandin, pour lequel il prononçait ici récemment une affectueuse homélie... et le Père Charles de Seze... Beaucoup d'entre nous étaient le 28 avril 1984 à la Basilique Saint-Remi où le Père Valton décrivait à travers le développement d'une vie tout entière donnée à l'éducation, l'immense capital d'affection et d'intelligence dont il l'avait entouré... Et s'il est impossible d'évoquer tous les disparus, sans doute peut-on évoquer

parmi les vivants le Père Baratchart qui a téléphoné aujourd'hui de l'île de la Réunion pour nous dire sa peine et sa prière¹⁷.

Le Père André était un homme d'action. Tourné vers l'avenir et le progrès à promouvoir, il imaginait sans cesse, partageait, suscitait, donnait l'envie de le suivre et de construire... Il avait les moyens de son action, le style, l'écriture, l'imprimerie... Mais une fois le plan mûri, il se retirait dans son bureau, œuvrait dans la discrétion et lançait en avant, aux premières places sur le devant de la scène, ceux qu'il inspirait. Il disparaissait mais accompagnait, dans le secret actif de son dépouillement. Ainsi naquirent en 1942 les équipes de Saint-Joseph de Reims et toutes les personnalités qui se sont affirmées en les animant.

Dès le début, bien des professeurs laïcs s'intégrèrent à cette communauté d'action : d'abord ceux qui avaient assuré la vie du Collège pendant que les Jésuites étaient en exil. Puis de plus en plus, au milieu et à la fin de sa carrière, de nouveaux collaborateurs. Votre présence aujourd'hui à Lille en témoigne ! Séduits comme moi par la profondeur de ses intuitions éducatives, la sagesse de son jugement, la permanence de son dévouement toujours amical, vous avez trouvé en lui des lumières et un appui pour votre tâche quotidienne. Et c'est à vous qu'il appartient, autour du nouveau Directeur du Collège, non de regretter le passé terminé, mais de rendre celui-ci créateur d'un avenir qui aide la jeunesse à vivre et à se développer dans le service.

De cette action continue – nommé en 1926 au Collège, le Père Valton le quitta en 1990 – (mises à part de brèves absences), de cette collaboration fraternelle naquirent tout au long des générations de multiples amitiés, diverses dans leurs formes, mais efflorescences d'une bonté toujours croissante. Une mère de famille nombreuse me disait : « Plus j'ai d'enfants, plus j'ai aimé chacun d'eux ». Et une autre mère à qui l'on reprochait d'avoir divisé son amour entre ses enfants répondait : « Je n'ai rien divisé. J'ai multiplié l'amour ».

Dans ces signets que vous connaissez bien car il

¹⁷ Le Père Hubert Baratchart est décédé le 9 septembre 2020.

aimait les imprimer à la XI, et les donner largement, j'ai retrouvé celui-ci, citant une phrase d'Albert Camus : « Quand on a vu une seule fois le resplendissement du bonheur sur le visage d'un être qu'on aime, on sait qu'il ne peut y avoir d'autre vocation pour l'homme que de susciter cette lumière sur les visages qui l'entourent ». Cette expérience fut sans doute l'une des principales de sa vie. Dans le cadre d'une classe, d'un dialogue personnel, d'une activité d'équipe... éveiller, faire naître chez l'enfant ou l'étudiant, voire l'adulte, la joie du connaître, le goût de créer... et de se découvrir en réalisant une œuvre. Merveilleux métier que celui du professeur et de l'éducateur qui peut à travers la beauté et les complexités des âges, aider l'homme à se faire et à aimer ce monde dans lequel il aura à œuvrer avec et pour les autres.

Le signe que ces relations créées en la jeunesse n'étaient pas émotions passagères, c'est peut-être la multiple correspondance qu'il a entretenue jusqu'au terme de sa vie, en son style jamais banal et toujours personnalisé. Venu le voir à la clinique de Reims après son premier infarctus, et ne sachant comment je le trouverais, j'entendis avec étonnement une de ses premières phrases : « Pourriez-vous me poster ce courrier qui prend du retard ? » Son sort ne le souciait pas... mais la réponse à donner à qui le lui demandait... Et les lecteurs du courrier du *Sourire* discernaient ce qu'il mettait de discrétion et de cœur dans la sobre communication des nouvelles de ses chers anciens. Vraiment il a multiplié l'amitié.

Même si je cédaï au plaisir d'écrire plus longuement l'action pédagogique et la manière dont le père André mettait en oeuvre le grand amour qu'il avait pour chacun des élèves du Collège, je ne décrirais qu'un aspect de sa vie, qui serait à la fois vrai et faussé, si je ne montrais comment il était lié à son amour pour le Seigneur. En effet, tout en respectant l'autonomie de chaque domaine, il n'était pas homme à vivre d'un côté son amour pour les jeunes et de l'autre son don de lui-même à Dieu.

L'Eucharistie qui commençait sa journée, son bréviaire, la discrétion de sa prière personnelle, ses visites à la chapelle, sa longue, intelligente et si cordiale fréquentation de l'Évangile, la parole si in-

tériorisée de sa prédication constituait les signes multiples de l'inspiration profonde et unifiante de son travail pédagogique : « Le Père et Moi nous agissons toujours" (Jean XVII). Le Père mettait en œuvre à travers son travail, cette bonté de Dieu qui veut voir grandir les siens : « faire Dieu »...et dans cette action aider à faire expérimenter à ceux qui voulaient le reconnaître que c'était bien le Père du ciel qui convoquait à la Communion. Consentir à être instrument de l'activité constamment créatrice de Dieu pour introduire à la vie d'intimité consciente que chacun est appelé à vivre avec Lui. « Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi » (Gal. II-20). Cette phrase de Saint Paul a nourri ses derniers mois et résumait l'expérience qu'il avait mûrie tout au long de sa vie.

« Qu'ils aient en eux l'amour dont tu m'as aimé » (Jn 11-26). Sans doute est-ce la prière qu'il formule maintenant pour tous ceux qu'il a aimés et à qui il s'est donné dans sa vie ; elle lui permet de découvrir en pleine Lumière l'objectif qu'il a tellement travaillé à promouvoir en toute sa vie : la Gloire du Fils.

Amen

6. Souvenirs et témoignages

■ *Du Père Alban Vignon¹⁸, dans son homélie à la messe célébrée en mémoire du Père Valton dans la chapelle du Collège le 27 juin 1992.*

Chacun d'entre nous, ses amis, ses anciens élèves, ses collaborateurs, ses compagnons jésuites, nous conservons un souvenir de ce religieux qui a pu pendant plus de 60 ans, sans changer de lieu, effectuer des déplacements plus importants peut-être que ceux que l'on est amené à effectuer lorsqu'on change de lieu, tant son esprit était vif, vivant, créateur et soucieux de combattre les immobilismes et les routines, tant son cœur était ouvert à cet Amour qui permet de ne pas se laisser enfermer dans des idées toutes faites ou dans des images rassurantes, amour libérateur et libérant, ouvrant des chemins de vie et de progrès pour le plus grand service des autres et pour la plus grande gloire de Dieu.

■ *D'une lettre de Mademoiselle Simone Mabilles¹⁹ à la communauté jésuite, le 12 mai 1992.*

[...] un jésuite d'une si grande valeur. J'ai une vénération pour lui. Il était exceptionnel. Il m'a toujours frappée par son calme profond, sa sérénité, son humour aussi. Il était de ces êtres, comme disait Bergson, qui sont une présence active sans même avoir besoin de parler. Il était là, témoin de Dieu.

Lorsqu'il était préfet au Collège, je ne l'ai jamais entendu faire la moindre critique sur les élèves difficiles. Il cherchait toujours en eux le positif, le talent à faire fructifier. Il avait une très grande largeur de vue pour les élèves en crise et ne partageant pas notre foi. [...]

¹⁸ Ancien élève (promo. 1956 ; décédé en 1996), le Père Vignon était alors vice-provincial résidant à Paris, après avoir dirigé Saint-Joseph en 1981-1990.

¹⁹ Professeur d'anglais, Simone Mabilles (décédée en 2023) travailla au Collège de 1961 à 1985.

Les dernières lettres que j'ai reçues de lui révèlent qu'il sentait l'approche de l'au-delà, du Mystère de l'espérance de la lumière, vivant avec St Paul dans la louange, la reconnaissance, l'adoration, comme il le disait lui-même : « Mon âme a commencé l'étrange amour d'absence ». Cette citation de Péguy, qu'il m'écrivait à la suite du décès de mon père, était bien pour lui.

■ *D'une lettre de Pierre-André Gaiffe, ancien élève (promo 1959), à la communauté jésuite, le 10 mai 1992.*

Lors d'événements familiaux, il n'avait pas manqué de témoigner son affection par des lettres pleines de tendresse dont l'impact ne peut pas se décrire.

■ *D'une lettre de François Schmidt, ancien élève (promo 1947) devenu prêtre, à la communauté jésuite le 18 mai 1992.*

J'ai été profondément marqué par sa personnalité de prêtre, de prêtre, d'éducateur. Il a révélé ses élèves à eux-mêmes tout en leur révélant le cœur du Christ, à chacun, personnellement. [...] Je tiens à dire merci à ses parents, et à la Compagnie de Jésus, de l'avoir rencontré sur ma route d'homme.

■ *D'une lettre de Paul Horgelin., ancien élève (promo 1949), vivant au Canada, à la communauté jésuite le 23 mai 1992.*

Si mes rapports avec le Père Préfet de mes années au Collège ont été plus souvent « conflictuels » que « conviviaux » – pour employer une terminologie contemporaine – nous avons noué, quelque temps après mon départ pour le Canada, une relation faite de respectueuse reconnaissance de ma part et, de la sienne, d'une sincère estime, je crois. C'est ainsi que chaque année nous échangeons fidèlement nos vœux et que je lui rendais visite au Collège à la plupart de mes voyages en terre natale. Nous parlions des « choses du monde », du Collège, du *Sourire*, de ma famille et de mes activités universitaires, de ses neveux (Pierre, qui vit au Canada, et Michel qui était dans mon équipe en 1^{re} division)... J'ai pensé que son dernier

message, daté du 11 janvier, porterait davantage témoignage que les sentiments que je pourrais exprimer. Le voici :

« Très cher Paul, merci de votre carte. Mais pour la Paix sur Terre, il faudrait bien tout de même que les hommes commencent par s'aimer les uns les autres, par se pardonner les uns les autres, par se venir en aide mutuellement ; ce n'est pas d'intelligence que l'on manque mais de cœur. Que 1992 vous donne la satisfaction du manuel d'histoire de la traduction auquel vous travaillez [...]. Je suis porté pendant que je puis avoir tête et main pour écrire, un peu, à vous faire un adieu, normal et lucide. Mais jusqu'au bout, et mieux encore après, j'espère, je garde dans ma pensée et ma prière la belle et entière grappe de votre famille. La merveille de ce monde est ce nœud de véritable affection qu'est la vraie famille. Il est donc temps que je vous redise mon fidèle attachement. »

les témoignages suivants ont été recueillis
en septembre-octobre 2023 ;
ils se succèdent dans leur ordre d'arrivée.

■ *De Christophe Motte, ancien élève (promo 1969).*

Issu d'une famille nombreuse, orphelin de mère, j'étais accueilli en temps que pensionnaire à 12 ans au collège de Reims, par le père de Seze, plutôt fraîchement d'ailleurs, mais ceci est une autre histoire. Mon père m'avait fait une recommandation encourageante (!) avant le départ : « Tu verras, c'est le pot de terre contre le pot de fer. »

J'ai rapidement eu l'occasion de faire la connaissance de Père Valton, préfet des études. En effet, enfant plutôt turbulent, je me suis rapidement vu taxé, pour raisons de conduite et comme d'autres élèves faits du même métal, d'un certain nombre d' « ei, i, i souligné et autres io. ». La taxe « pédagogique » consistait en l'apprentissage d'un poème de quatre strophes qu'il fallait savoir par cœur, le dimanche matin en étude avant d'aller la réciter dans le bureau du père Valton. Lors de la récitation, il écoutait attentivement notre « par cœur », ce

qui se traduisait par le resserrement des ailes de son nez tout en inspirant profondément. Toute défaillance dans la récitation se traduisait par un retour en étude pour peaufiner un nouveau passage avant une libération incertaine. Grâce à lui et nos rendez-vous fréquents du dimanche, j'ai pu rapidement me faire une idée plus large des richesses de la poésie française, sans pour autant arriver à en percevoir toute la finesse. J'ai ainsi pu apprécier son indulgence et sa mansuétude au fil des passages du dimanche matin.

Comme il avait compris mon caractère et quelque part m'avait pris en affection, il m'a ensuite sollicité pour aller servir la messe basse qu'il célébrait certains matins de semaine dans une petite chapelle au fond à droite de la grande chapelle. Le passage en grande division, a interrompu nos rendez-vous dominicaux.

Plus tard, toujours pour des raisons de caractère..., j'ai eu le rare privilège de participer à trois équipes différentes lors de ces trois années en grande division. Ainsi, errant d'équipe en équipe, en désespoir de cause et en classe de terminale, je fus « rapatrié sanitaire » dans l'équipe 11 Imprimerie qu'animait le père Valton. Sous sa houlette et dans un esprit de bienveillance, j'ai appris la rigueur et l'esthétique de la typographie alliées à l'élévation de l'esprit, se traduisant par l'impression de signets, de pensées, de réflexions et de poèmes (encore..!) bénéficiant d'une large diffusion au sein du Collège et peut être même au delà...

J'aimerais retrouver la co-production de l'époque qui était très inspirante mais pas très abondante... J'ai réalisé plus tard qu'il avait et qu'il était cette intelligence du cœur, dont peu d'hommes peuvent se targuer, qui s'apprend parfois dans la vie mais jamais dans les livres.

Merci, Père Valton, pour ces moments passés dans votre bureau et dans le local Imprimerie, merci pour votre bonté, votre écoute, votre regard, votre pédagogie, votre compréhension des situations, et votre ouverture à la littérature française...!

Signé : Un petit pot de terre. SJ Reims 1963-1969

■ *De Gonzague Descamps, ancien élève (rattaché à la promo 1969).*

Je me souviens, en qualité de « pensionnaire collé » le weekend, que nous récitons nos poésies au Père Valton dans son bureau du fer à cheval le dimanche matin. C'était toujours très impressionnant, et le plus souvent nous avions un mot d'encouragement.

Je me souviens de ses « messes basses » célébrées tôt le matin dans la chapelle en face de la sacristie, que nous aimions servir car c'étaient les plus courtes jamais entendues : 16 minutes ! (je devais être en 5ème).

Comme d'autres ont pu le relater, je me souviens que, depuis notre place près de la fenêtre en salle d'étude des 5^{èmes}, nous voyions souvent le Père Valton dans sa « marche du ou au bréviaire » autour de la cour d'honneur.

■ *De Philippe Richard, ancien élève (promo 1970).*

Je me souviens du Père Valton, de ses messes que je servais parfois à potron-minet à un petit autel de la grande chapelle. Des crèches que nous faisons ensemble pour Noël dans cette même grande chapelle dont j'ai été sacristain pendant un temps. De ses déambulations quotidiennes en lisant son bréviaire. De son regard perçant rempli d'une intelligence et d'une attention peu communes. De ses commentaires sur Homère quand nous étions dans la salle des Belles Lettres, au-dessus de son bureau, etc.

Mais je pense que ce qui résume le mieux la personnalité du Père Valton est la lettre qu'il a envoyée le 15 juillet 1970 aux jeunes bacheliers que nous étions. Je la conserve depuis 53 ans comme on s'attache à l'esprit d'un temps de bonheur et à une leçon de vie. [*Cette lettre est en grande partie reproduite pages 131 et suivantes*]

■ *De Jean-Yves Hennion, ancien élève (promo 1968, a passé 12 ans à Saint-Joseph).*

Lorsque je pense au Père Valton, c'est immédiatement l'image de lui à son bureau qui revient, celle que vous présentez en photo de couverture. Lui assis au bureau avec sa lampe de bureau qui donnait la seule lumière dans une pièce sombre. On le voyait toujours comme ça à travers les rideaux de voilages de sa porte vitrée lorsqu'on passait dans le couloir du "fer à cheval".

Ses cheveux "plus blancs que blancs" étaient impressionnants et lui donnaient sans doute quelques années de plus que la réalité... Il circulait toujours cette notion (ou cette légende ?) selon laquelle ses cheveux auraient blanchi en une nuit à la suite d'un accident fatal à un élève. C'est une chose assez peu crédible au plan médical mais cela s'est sans doute produit rapidement.

C'était un homme calme et très réfléchi Je ne me souviens guère de l'avoir vu s'emporter ou se mettre en colère.

Je gardais en tête que c'était lui qui était à l'origine de l'idée de la pédagogie des Équipes, même si pour beaucoup de gens, elles étaient surtout incarnées par le Père de Seze.

À titre personnel, je l'avais rencontré dans son fameux bureau en terminale pour discuter de mon avenir après le bac. J'étais en terminale A, purement littéraire et pas du tout scientifique et, de plus, je n'étais pas un élève très brillant ! Lorsque je lui ai dit mon intention de faire Médecine, il avait été bien étonné et m'avait répondu "faites d'abord Sciences ex et puis après on verra" ! Finalement, je n'ai pas suivi ce conseil et j'ai commencé Médecine directement et ça a marché. Je n'étais à l'époque pas le seul mais nous n'étions pas nombreux ! Par la suite, j'aimais dire que j'avais bien fait médecine avec un bac 68 littéraire!

Pendant mes deux premières années de médecine, j'étais aussi surveillant au Collège et j'ai donc retrouvé le Père Valton. Certains de mes collègues le trouvaient un peu trop calme et auraient préféré qu'il se montre plus énergique avec des élèves turbulents...

■ *De Philippe Quenardel, ancien élève (promo 1970).*

Elève modeste, mon niveau scolaire m'avait conduit en 5^e (?), sur convocation officielle !, dans le bureau du Père Valton. Je n'en menais pas large ... Contre toute attente, il n'a cessé de m'encourager, terminant son propos sur une poésie en forme de partition musicale sur le chant des oiseaux. Mon petit côté paysan poète a été comblé. J'ai quitté le bureau du maître en chantant comme un bouvreuil, tout en prenant la mesure de la subtilité et de l'envergure de cet homme.

Lorsque le Père de Seze m'a fait l'honneur de me demander de travailler avec lui en 1^{re} div., j'occupais une chambre au 1^{er} étage du grand bâtiment (anciennement occupée par l'ami Jean Barthélemy ... de mémoire !). La chambre du Père Valton se trouvait au même étage à quelques coudées. C'était pour moi rassurant, en l'absence du Père de Seze, (début de sa maladie 1972), car la tâche était lourde. Le Père Valton m'a bluffé en me visitant de façon régulière dans le Bureau du préfet au 2^e étage, tout simplement pour me demander si j'avais des missions à lui confier. Je m'attendais à des instructions, des recommandations. Ce n'était que suggestions de sa part. Comme cela a été dit d'un grand Pape, le Père Valton était « un monument de modestie ».

J'ai eu la grâce, avec mon frère Olivier, de visiter le Père de Seze, alors qu'il vivait ses derniers moments à l'infirmerie du Collège. Le Père Valton l'assistait. Sa sérénité était impressionnante alors que je ne pouvais retenir mes larmes. Je me suis dit secrètement qu'à l'heure du grand passage, j'aimerais que le Ciel me gratifie d'une telle assistance.

■ *De Jean-Paul Maisonneuve, ancien élève (promo 1968).*

Il y a des années que je pense à un recueil des textes écrits par Le Père Valton, comme lettres aux promotions sortantes, plaquette sur une école, mode d'emploi des belles lettres, articles publiés, etc. Il existe un interview de lui réalisé avant 1987. Ayant totalisé beaucoup d'entretiens avec lui de ma dix-septième année à presque la

quarantaine, j'ai gardé en note ou dans ma mémoire nombre de « logia », j'ai aussi une correspondance de lui.

■ *De Christian Picart, ancien professeur et ancien préfet.*

Le Père Valton gardait toujours son calme, je ne l'ai jamais vu s'emporter.

Le Père Valton savait accueillir ses visiteurs imprévus. Jamais il ne disait qu'il n'avait pas le temps de les recevoir.

Le Père Valton avait l'art de la formule qui pouvait être aussi forte qu'humoristique (je pense à son intervention concernant le Père de Seze : « fallait-il désobéir ? »).

Et une anecdote que j'ai souvent rappelée...

Au cours d'un conseil de classe, à propos d'un élève dont les résultats étaient en chute, un professeur précisa que cet élève passait beaucoup de temps devant la porte de l'Institution Jean XXIII ! Alors le Père Valton proposa comme appréciation du Préfet : « Est victime de ses connaissances ».

■ *D'Alain Stroebel, ancien élève (promo 1969).*

Au collège, mes résultats scolaires laissaient beaucoup à désirer, donc ma maman prit rendez-vous avec le père Valton, alors préfet des études. Il commenta les résultats de l'année (peu glorieux), en précisant qu'il fallait que je travaille toutes les matières pendant les vacances. Il raccompagna ma mère à la porterie en lui disant : « Avant tout, madame, il faut qu'Alain se repose bien pendant ses vacances. » Ce fut très déconcertant pour maman, veuve depuis peu.

Son humour était très fin. J'ai passé, en 1970, deux mois comme pensionnaire au collège (juillet et août) pour réviser mes examens de première année de médecine, invité par le Père de Seze. Ce fut une immersion totale dans la communauté des jésuites. J'ai assisté aux joutes verbales entre le père Valton et le père Peltier, ce dernier disant au père Valton, à la fin de la discussion : « Si je comprends bien, c'est une pointe ? » Et le père Valton de renchérir :

« Mais non, c'est plus qu'une pointe ! »

Je le retrouvai plus tard comme patient [dans mon cabinet dentaire]. S'émerveillant sur le travail manuel, il me donna une feuille de citations d'hommes célèbres sur les mains, que j'ai beaucoup de plaisir à relire de temps en temps.

Lors de nos conversations, il m'a dit : « Comme j'aimerais mourir pendant les vacances de la Toussaint ! Comme cela je ne dérangerais personne. » Quelle humilité !

Mon fils (Nicolas, ayant commencé sa scolarité à quatre ans avec mademoiselle Baronnet) adolescent, trouva l'ambiance de troisième déplorable et exprima le désir de quitter le collège avant de connaître le système des équipes. Un peu déçu, j'en parlai au père Valton, qui me répondit : « Surtout, si votre fils ne se plaît plus, retirez-le. » Quelle ouverture d'esprit, quel conseil éclairé : Nicolas alla à Jean XXIII, où il se plut.

■ *De Jean Van Waesberghe, ancien élève (promo 1968) et ancien surveillant.*

J'ai eu le père Valton comme préfet des études de la 6e à la 3e et me souviens des bulletins de notes bleus qui portaient son fameux tampon « A Valton » qu'il fallait envoyer chaque semaine aux parents en tentant d'expliquer pourquoi les notes qui y figuraient n'étaient pas nécessairement celles qu'ils attendaient.

Je me souviens également des rendez-vous sollicités par mes parents pour plaider ma cause et négocier mon passage dans la classe supérieure avec les encouragements discrets du frère Adam qui leur disait « Tenez bon ! ». Le cadre était solennel : attente au parloir, appel par le portier M. Bouvier, traversée de la cour d'honneur et montée des marches du perron donnant accès au salon de réception.

Le bureau où se tenait habituellement le père Valton était attenant à ce salon, côté cour. C'était à la porte de ce bureau que devaient se tenir les élèves renvoyés de leur classe par les professeurs qui n'en pouvaient plus. Suprême sanction.

J'ai eu par ailleurs l'occasion de croiser régulièrement le père Valton au temps de sa retraite active, alors que je résidais à Saint-Joseph et partageais mon temps entre la fac de droit toute proche et un poste de surveillant. Il était d'une grande discrétion, gardait un regard positif sur les événements et avait toujours un mot aimable pour ceux qu'il rencontrait.

Il n'était pas dénué d'humour. Je me souviens qu'un jour en conclusion d'un propos de table au réfectoire des pères, où se retrouvaient également les professeurs et surveillants, il prit une grande respiration et nous dit sur un ton confidentiel : « Quand on voit ce que l'on voit, que l'on sait ce que l'on sait, on a bien raison de penser ce que l'on pense ».

■ *De Patrick Brulé, ancien élève (promo 1970), ancien surveillant.*

Anecdote sur le Père Valton. « Patrick, tu n'auras pas ton bac ! », m'a-t-il dit un jour. Explication ...

Suite à une manif organisée par mes soins, intitulée « CAPELLE AU FOOT », l'élève et néanmoins ami (Jean-François de son prénom) ne voulait pas tenir son poste dans l'équipe de foot, prétextant des petits bacs à réviser, autant que nous d'ailleurs. Alors, je suis descendu la veille du match dans l'imprimerie et fis tourner les machines pour sortir une grosse quantité de tracts « CAPELLE AU FOOT ». J'en ai encore ! Ils ont inondé le collège et même plus. J'ai demandé à un élève par classe d'inscrire sur le tableau, avant chaque reprise de cours, « CAPELLE AU FOOT », ce qui fut fait, le prof demandant ainsi l'explication. L'après midi, convocation du Père Valton dans son bureau : « Tu vois Patrick, dans le fond, j'aurais fait comme toi, mais pour la forme, on n'aurait pas dû me ramener des tracts des vestiaires de la piscine olympique ».

Conclusion de sa part : « Quand on organise une manifestation, c'est de A à Z ! Et toi, tu n'as pas réussi à tout maîtriser. Patrick, tu n'auras pas ton bac ! »

J'ai eu mon bac, et mes autres examens dans la foulée, plus jeune garçon de ma promo de fac !

■ *De Bruno Jeanroy, ancien élève (promo 1970)*

Interne depuis la 8^e et quelque peu indiscipliné, j'ai eu l'occasion de le rencontrer maintes fois, mais je n'ai jamais ressenti de sa part un jugement, une critique : il voulait simplement m'aider à bien faire les choses.

J'ai toujours énormément apprécié les citations qu'il nous envoyait régulièrement, imprimées par la 11. Il avait le poids des mots en lui. On l'appelait « Bison Blanc ».

■ *De Laurent Aynès, ancien élève (promo 1969)*

Il y a deux pères Valton dans mon souvenir.

Le préfet du collège un peu mystérieux, son éternelle soutane, un regard bleu acier à peine perceptible derrière les épais verres de lunette, une parole rare, souvent énigmatique, toujours précédée d'une intense écoute silencieuse. Redoutable par la connaissance profonde qu'il avait de chaque élève – ses sobres annotations de fin de trimestre sur mon livret scolaire, d'une écriture élégante et ferme, touchaient toujours juste-. Entièrement donné à l'éducation, il exerçait sur les professeurs, pourtant très différents les uns des autres, une même autorité pédagogique, délicate mais ferme. Il formait avec le père de Seze comme le duo de l'ancien Israël: l'un était le roi, solaire et charismatique; l'autre le prophète qui discrètement invitait au discernement.

Puis il y a le moniteur de l'équipe imprimerie (la XI) que j'ai cotoyé de près pendant trois ans. Un artisan passionné des mots qu'il goûtait alors dans leur réalité matérielle. Le geste précis, il nous entraînait avec enthousiasme vers la perfection dans l'impression – le choix de la police (surtout le garamond romain et italique), la composition lettre à lettre, la pression de chacun des caractères ajustée, après le marbre, au millimètre par du papier à cigarettes glissé derrière les plombs, l'encre et son odeur si particulière ... Nous produisions à son choix des poèmes imprimés sur la page intérieure d'un 21/29,7

(Péguy, Baudelaire, Rimbaud, La Tour du Pin...) et toute une collection de signets porteurs d'une maxime ou d'une courte citation, qui seraient distribués aux élèves. Je le revois sentir en une longue inspiration et goûter chacun des mots rendus dans une forme sobre et impeccable ; de là, de lui, me vient sûrement la saveur du texte affronté dans sa nudité originiaire, les mots sonnants et trébuchants, qui ne m'a plus quitté.

■ *De Maxence Poirier, ancien élève (promo 1969), architecte*

Alors que, de la 6^e à la 3^e mes professeurs se demandaient régulièrement en fin d'année si je devais passer ou non dans la classe supérieure, le Père Valton expliquait à mes parents : « Laissons-le passer, il dessine bien ».

André Valton était un merveilleux éducateur, il savait prendre des risques ! Il sera toujours au fond de mon cœur.

■ *De Patrick Girardot, ancien élève (promo 1971)*

Le Père Valton : quel homme ! quel éducateur ! Il est bien difficile de trouver les mots justes pour décrire une telle personnalité.

Homme d'une grande discrétion, tant physique que verbale, le Père Valton me semblait toujours animé par sa réflexion et dans ses pensées avec un souci permanent de faire progresser ceux dont il avait la responsabilité de l'éducation.

Le père Valton croyait en l'être humain et en tout ce que chacun a de bon en lui. Il était positif, il encourageait, il guidait, il soutenait. En tant qu'éducateur, il voulait faire progresser chacun selon ses capacités. Il a développé en nous le sens de l'observation, la curiosité de la découverte (l'écriture et la lecture en particulier, les beaux textes), la nécessité de la réflexion.

Le Père Valton ne s'imposait pas, il souhaitait que chacun trouve sa voie, son chemin pour progresser, pour grandir : il voulait nous faire devenir des hommes, dans le sens noble du terme.

Le père Valton était un homme d'écoute auquel on pouvait se confier. Dans le silence, par son regard direct et réfléchi, il savait nous faire comprendre son partage de nos soucis, de nos peines.

Le père Valton par son calme, sa sérénité, son silence, sa confiance, sa discrétion, son sens de l'écoute imposait le respect.

Le père Valton croyait aussi beaucoup aux bienfaits du travail manuel (les Équipes en témoignent). Lors d'une discussion récente avec Guy Mouro au sujet du Père Valton, Guy me disait : « Pour moi, le père Valton, c'est la Main et l'Esprit ». Un des projets du Père Valton n'était-il pas que chaque élève puisse réussir son bac mais aussi obtenir un CAP ? On peut facilement imaginer que le Père Valton était moins à sa façon : « Ora et labora ».

Que le Père Valton, « véritable travailleur de l'ombre », soit assuré ici de ma profonde reconnaissance, de ma très grande admiration.

■ *De Pierre Menier, ancien élève (promo 1971)*

Trois anecdotes :

La première : nous étions en sixième en 1960 ou 1961, un lundi matin à 8h15, tous réunis dans la salle d'étude en attendant d'être appelés par nos professeurs et répartis dans les différentes classes. Les deux surveillants se tenaient debout, silencieux près de la porte et nous regardaient sans laisser paraître la moindre expression sur leur visage. Assis derrière nos pupitres, nous attendions sagement et patiemment de rejoindre nos classes quand soudain le Père Valton fit son apparition. Nous nous sommes tous levés et l'avons fixé d'un regard interrogateur. Que venait-il faire ici à cette heure inhabituelle ? Il gravit la haute marche de l'estrade et resta debout devant le bureau, face à nous, les bras le long du corps sans mot dire. Il nous regardait, les yeux brillants mais pas pétillants comme à son habitude. Puis il nous dit sur un ton grave : « Le Bon Dieu a rappelé Rémi à ses côtés ». Rémi 12 ans, inscrit à St-Jo dans notre classe, atteint d'une tumeur au cerveau, était le fils unique de notre charismatique professeur d'anglais M. Sugajski. Le Père Valton n'a rien ajouté de plus, est

redescendu de l'estrade et est ressorti aussi vite qu'il était arrivé, nous laissant à notre stupeur.

La deuxième : je crois que j'étais en troisième (1966 ou 67), après l'annonce très solennelle des notes hebdomadaires de A à IO dans la salle d'étude en fin de semaine, le Père Valton, très jovial, a voulu nous raconter l'histoire d'un ancien élève de St-Jo, devenu chef d'entreprise. Un jour, le feu s'est déclaré dans les locaux de son entreprise. Nous avons commencé à sourire bêtement. Il poursuivit son histoire en disant que notre ancien avait parcouru tous les bureaux pour faire sortir ses employés un à un. Nous nous demandions où il voulait en venir et nos sourires se transformaient peu à peu en rires. Il a brodé quelques minutes sur cette histoire qui commençait à nous lasser quand il conclut : « Tout le monde s'en est sorti ». Nous avons tous éclaté de rire et avons envie d'applaudir. Il nous regardait avec ses yeux malicieux en pinçant ses lèvres et ajouta après de longues secondes de silence : « Sauf lui ». Penauds et confus, nous nous sommes tous assimilés à nos pupitres. J'ignore pourquoi et dans quel but, le Père Valton nous a raconté une telle histoire. Peut-être pour nous apprendre à ne pas réagir trop vite.

La troisième : nous préparions la fête de l'école et commençons à déménager les tables et les bancs de nos classes. J'étais en quatrième (1966 ou 65) dans l'aile droite du bâtiment central, au rez-de-chaussée. Me croyant plus fort que les autres, j'ai soulevé seul à bout de bras un banc et je m'apprêtais à le sortir de la classe quand le Père Valton passa dans le couloir. Il s'arrêta et me dit : « Il serait préférable d'être à deux pour porter ce banc ». Je lui répondis : « Pas la peine, je vais y arriver, Mon Père » et, en tournant dans le couloir, emporté par mon élan, le coin du banc a cogné le mur en faisant un gros éclat laissant apparaître le plâtre blanc. Je m'apprêtais à recevoir les foudres de l'enfer quand il me dit, toujours avec son sourire malicieux : « Tu vois, mon cher Pierre, il faut toujours écouter les anciens ». Jusqu'à la fin de l'année, chaque fois que je passais à cet endroit, je regardais ce grand trou blanc profond dans le mur et repensais à sa remarque pleine de sagesse.

■ *Du Père Michel Roger s.j., ancien élève (promo 1962), ancien surveillant, ancien adjoint au préfet du lycée.*

J'ai connu le Père Valton à la fois comme élève, comme surveillant responsable des 6^e, et ensuite dans la Compagnie comme compagnon. Il a été que ce soit pour mon temps avec les 6^e, ou l'année passée en 1^{re} div comme adjoint de Jean Peltier, un conseiller précieux.

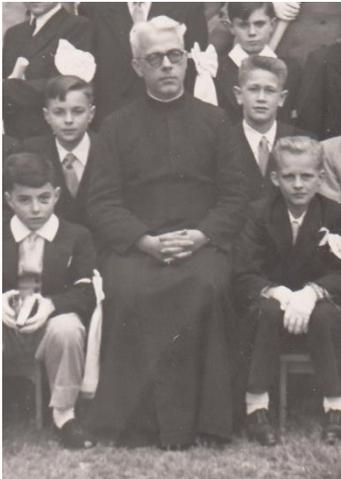
Chercher à ce que chacun grandisse dans la vérité, la tolérance et en même temps une rigueur morale personnelle forte, faire vivre l'évangile comme lieu de miséricorde et de partage, et cela sans s'imposer et en refusant toute manipulation artificielle. J'ajoute que la dimension de sa foi et son rapport à l'écriture, même s'il n'en faisait pas étalage, était au cœur de sa pensée et de son action ; sa discrétion n'en avait que plus de poids.

Je ne peux oublier de dire combien il m'a inspiré dans mes deux années avec les petits sixièmes par son encouragement à tenir à la fois l'autorité et la bonté, l'exigence et la tolérance, la sanction et l'encouragement ...

Mon seul regret, c'est de ne pas avoir pu prolonger le dialogue après 68, car je crois que, lucide sur les évènements et leurs conséquences à terme, il aurait pu aider Saint Jo à profiter de l'ouverture que cela représentait sans tomber pour autant dans le laxisme qui l'accompagnait. Je sais que cela demanderait des pages de commentaires et de nuances ; je ne peux le faire ici, et je crois que ce serait bien trop tardif !



1924 1945
1951 1981





vers 1950





↑ 1954 ↓ 1955



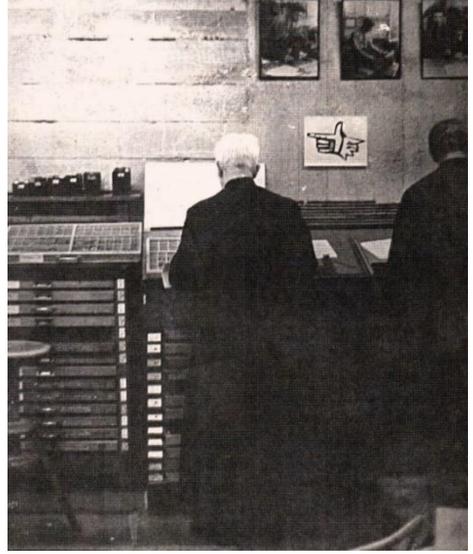


vers 1964





en 1964 dans son bureau de préfet



en 1970 dans son imprimerie



en 1975 avec un professeur et sa fiancée



avec l'équipe imprimerie, en 1972 et en 1977



en 1981, avec le P. Charvet, Marie-Anick Caillet et le P. de Seze



avec sa
classe de
philo en
1924



avec les
professeurs
en 1942



avec les
professeurs en 1981



en 1986
dans une famille rémoise
et en 1988
à la basilique Saint-Remi

■ Choix d'écrits du Père Valton

Unanimentement reconnu comme grand éducateur, le Père Valton n'a écrit aucun livre sur l'éducation, n'a participé à aucun colloque, n'a appartenu à aucune école de pédagogie, n'a fait aucune étude ni donné aucun cours en « sciences de l'éducation ». C'est à Reims, par Reims et pour Reims que s'est développée sa réflexion. S'il fallait lui trouver une influence extérieure à Saint-Joseph, elle serait à chercher du côté d'un autre jésuite de sa génération, le Père Pierre Faure (1904-1988), créateur du Centre d'Études Pédagogique. Celui-ci préconisait un enseignement « personnalisé et communautaire », assez proche des pédagogies Montessori et Freinet.

Pas de livres du Père Valton, mais de nombreux écrits à usage interne à l'établissement : articles dans des revues, circulaires adressées aux élèves, brochures diffusées dans la maison.

En voici un choix.

A. De l'école en général et de Saint-Joseph en particulier

Les deux textes qu'on va lire ont été écrits par le Père Valton, le premier en 1965, le second en 1969, au cours de cette décennie 1960 qui fut particulièrement créatrice à Saint-Joseph, sous l'impulsion du Père Valton. La construction du « bâtiment des équipes » en 1960 avait permis que soient aménagés de nouveaux espaces dédiés à la pédagogie, et pas seulement pour les équipes : les « Belles lettres », le « Bureau d'étude », les « laboratoire de langues » et « laboratoire des

mesures », la « salle des tableaux », etc. Le court passage à Saint-Joseph du Père Michel Planque (décédé à 32 ans en 1960) n'est pas étranger à cette effervescence, dont le second texte donne une idée. Quant au premier, il pose des questions qui sont toujours d'actualité : voyez comment le Père Valton y répondait il y a plus de cinquante ans.

1 - UNE ÉCOLE

Qu'y fait-on ? Pourquoi ?

Peut-on le comprendre très jeune ?

A-t-on jamais fini de le comprendre ?

Ce texte fut écrit, tapé et diffusé dans la maison par le Père Valton en 1969. Préfet des études depuis presque trente ans, il allait bientôt (en 1971) laisser sa place au Père Baratchart. Sans le lire comme un testament pédagogique, on peut le lire comme une synthèse de ce que ses longues années de préfecture lui avaient appris.

Perle d'Ambre – Expliquez-moi ! Explique-moi !

Le jardinier – Oh ! c'est bien simple. Il y a d'abord une graine ; on fait un trou et on la met dedans ; on arrose dessus afin qu'elle ne meure pas de soif ; et quand elle a bien bu, la graine s'ouvre. Elle pousse un petit cheveu par en bas, et un petit dard par en haut qui perce la croûte du sol et grandit en prenant de l'âge. Il en sort de petites feuilles, de petites pointes, un bourgeon de fleur. Le bourgeon devient un bouton, et le bouton, s'il mange bien, profite. Lorsque la fleur est à l'étroit dans son corsage, elle déchire le bouton vert et déplie sa robe au soleil. Elle sort du bourgeon comme la tige de la graine, avec ce que vous avez dit : les pétales roses, la houppette et les étoiles d'or. L'odeur sort en dernier. Alors il n'y manque plus rien ; la fleur est faite. Il aura suffi que je veille à arracher les herbes mauvaises à l'entour et le soir à

mouiller la terre. Ma binette et mon arrosoir; voilà mes outils, princesse.

Henri Ghéon,
La Fille du Sultan et le bon jardinier, Blot, 1928, p. 23

Le jour où nous aurions envie de nous arrêter sur ce passage pour longuement songer au mystère lumineux de la rose, les questions posées plus haut recevraient en nous leurs réponses.

La graine, chaque fois unique, c'est tout homme venant en ce monde pour la merveille de sa croissance. Il est en chacun une puissance de connaître et un pouvoir d'aimer capables, comme le corps, de se développer et de grandir. Mais si le corps grandit jusqu'à un certain point seulement, les connaissances de l'esprit et les pouvoirs qu'elles donnent, et la puissance d'aimer peuvent se développer et grandir toute la vie.

La véritable école, telle que nous pouvons l'imaginer, la comprendre et la faire, est pour chacun de ses élèves un lieu de croissance : croissance physique du corps, de son adresse et de sa force; croissance du savoir qui éclaire l'action et la rend possible; croissance du cœur et du courage au service des autres.

*

La maison et le jardin d'enfants étaient cela, déjà...

Un élève entrant en sixième a déjà accompli sa première croissance physique, intellectuelle et spirituelle. Dans tous les domaines il a déjà acquis des savoir-faire qui supporteront tout son avenir. Il a fait longuement l'expérience de l'attention, de l'amour dont il a pu être entouré dans sa famille et au milieu de ses camarades et de ses maîtres dans son école. C'est merveille de faire l'inventaire des moissons déjà récoltées à cet âge.

*

Un Sixième peut déjà, parfois, réfléchir, c'est-à-dire tourner son esprit sur ce qui fait à l'école, en classe ou en étude, et se poser des questions à lui-même, en lui-même :

– *Cela qu'on me demande de faire, pourquoi me le demande-t-on ?*

– *Le bout de chemin sur lequel on m'entraîne, sur quoi s'ouvrira-t-il ?*

– *Ce que je fais, ce que j'apprends à faire, est-ce pour faire comme tout le monde ? Est-ce pour posséder moi-même les trésors jusqu'à présent découverts, jusqu'à présent amassés par les hommes ?*

– *Ne serais-je pas un chercheur d'or ? et mon école serait-elle un Far-west inexploré ?*

C'est un bonheur le jour où l'on commence à se poser de telles questions. Pourquoi ?

L'agriculteur qui laboure ou qui sème entrevoit déjà la moisson de ses terres. La voir déjà comme en rêve lui donne le courage qu'il faut pour donner aux graines de semence ce que leur croissance demande. Le collégien qui entrevoit les fruits de sa tâche quotidienne n'est plus seulement l'enfant sage qui fait ce qu'on lui dit, il sait vers quoi il va et il veut y aller ; il se sent responsable de ce qu'il sème en lui et qu'il fait peu à peu grandir en lui; il sait que les fruits à venir dépendent du travail monotone du jour présent. Il sait que personne ne pourra jamais faire à sa place le travail de ses jardins intérieurs. Ceux autour de lui qui essaient de le guider ou de l'aider, il sait que c'est pour l'aider à faire monter en lui les sèves du savoir, pour l'aider seulement. Mais, il le sait, c'est lui, lui seul, qui fait en lui ce qu'il y a lieu d'y faire.

*

Certains ne commencent à se parler de tout cela qu'assez tard; plusieurs laissent passer des années... C'est pour eux grand dommage. Parmi les nourritures offertes ils prenaient celles qui, alors, les intéressaient davantage et négligeaient les autres.

Il arrive, par exemple, qu'un garçon en sixième, en cinquième, en quatrième... ne s'intéresse guère aux math., pas assez pour faire

entrer en lui les notions précises qui lui sont présentées. Il ne voit pas pourquoi il se creuserait la tête pour résoudre les problèmes qui surviennent après l'explication de chaque nouvelle question... et les math. poussent mal dans le champ de son esprit. Quand il arrive à la fin de la Troisième, il s'aperçoit soudain que pour les études qui mènent au beau métier de son désir (aviateur ou marin, ingénieur ou économiste, agronome ou chercheur, etc..) il ne trouve pas en lui les math. solides dont il aurait besoin. Souvent il n'a plus ni le temps ni le courage ni l'aide voulue pour faire se lever en lui les connaissances et les pouvoirs qui lui permettraient d'atteindre ce qu'à présent il préfère. Les math. rabougries ne peuvent donner les charpentes de la maison dont on rêve.

Ce qui est vrai des math., est vrai du reste. Vrai, en particulier, de ce qui semble le moins intéressant. C'est ainsi que l'on se rétrécit. Avant d'y revenir, il est bon d'ouvrir les yeux et de se faire une idée des écoles qui se multiplient en grand nombre dans le monde entier.

*

En France, l'école est devenue obligatoire pour tous jusqu'à 17 ans. Le Pays veut ainsi donner à chacun toutes ses chances. Le Pays souhaite que chacun profite au mieux de ce qui lui est offert à l'école, mais il ne peut que le souhaiter. C'est à chacun d'en profiter, c'est à chacun de se développer, de devenir fort.

L'égalité est dans la volonté d'offrir à tous les conditions de la croissance personnelle. L'égalité n'est pas dans la croissance personnelle des uns et des autres car cette croissance dépend de la volonté quotidienne mise par chacun à se nourrir de ce qui lui est offert et proposé.

Vous avez entendu parler de l'ORIENTATION, c'est-à-dire de la direction d'études qui d'année en année doit être indiquée et prise par chacun, suivant les résultats obtenus et les dispositions qu'ils manifestent, suivant le développement personnel que chacun a su accomplir. Cela ne doit pas faire peur à celui qui a compris que ce

développement dépend avant tout de lui-même. Il n'a plus à craindre les Sphinx énigmatiques qui s'appellent ORIENTATION et SELECTION. Il se les apprivoise en apprenant les mots qu'il faudra leur dire à la croisée des chemins,

Il suffit simplement de croître, de grandir, de pousser ses racines et ses branches en puisant dans le sol et dans l'air les matériaux de sa croissance, tel un jeune et bel arbre qui chaque année devient plus vigoureux et dont la vigueur actuelle s'accroît à partir de la vigueur de l'année précédente.

Cette croissance a une règle très simple : il faut, il suffit de *bien* faire, il suffit de chercher à faire parfaitement ce que l'on fait dans l'instant présent.

Ce n'est pas là une règle enfantine, c'est la règle des hommes: ne sert jamais que ce qui est bien fait, ce qui est achevé et dont on peut. Se dire qu'on ne pouvait guère faire mieux. C'est vrai pour les objets matériels : un bouton mal cousu ne tient pas ; un paquet mal ficelé se défait ; un plat mal cuit n'est pas mangeable ; une vis mal serrée s'en va, etc..

C'est vrai pour les connaissances de l'esprit ; on ne peut s'appuyer que sur des savoirs solides, sûrs, précis. Savoir à peu près ne sert à rien ; savoir que $7 \times 7 = 49$, ni plus ni moins, exactement, servira toute la vie – savoir que $7 \times 7 =$ à peu près 50 à quoi bon ?

La Sixième s'appuie sur tout ce qui est bien possédé par celui qui y entre. La 5^e s'appuie pareillement sur la 6^e, la 4^e sur la 5^e ainsi de suite...

Pour bien faire maintenant ce que j'ai maintenant à faire, j'ai plus de courage si je pense qu'en le faisant bien quelque chose de définitif s'accomplit : j'ai fait un vrai pas en avant. Même si je n'ai pas réussi comme je voulais, parce que j'ai cherché vraiment à bien faire ce que je faisais, je suis dans le chemin qui mène au but. Celui qui échoue mais qui cherche l'acte parfait remarque la façon fautive dont il s'y est pris, remarque la raison de sa méprise ou de sa maladresse, et parce qu'il la remarque il devient capable de changer ce qui est à changer. Il ne va pas au hasard.

Pour bien faire ce que l'on fait, il suffit d'y mettre son intelligence et son cœur.

*

Vous êtes un peu curieux, peut-être, de bien voir *pourquoi* au juste on essaie de vous faire faire à l'école ce que chaque journée apporte.

Il faut donner ici quelques réponses. Mais ces réponses ne sont qu'un point de départ à toutes sortes de questions qui vous viendront à l'esprit et dont vous aurez à chercher les réponses : *Qui cherche trouve.*

Le FRANÇAIS savoir lire, savoir écrire, savoir parler, est le premier des biens qu'un français devrait trouver dans son école. TOUT passe par la langue maternelle : elle est la voie maîtresse à quoi tous les chemins se raccordent. Cherchez bien et vous trouverez à quel point devenir fort en français, peu à peu, difficilement peut-être, assure la liberté des mouvements de l'esprit et fait entrer dans les richesses inépuisables des pensées, des sentiments, bref de ce qui est exprimé en français. On croit savoir sa langue maternelle : on n'a jamais fini de l'apprendre et de s'en servir.

Il vaut la peine de faire tous les efforts possibles, de classe en classe, pour contracter le goût bienheureux du français ; vaincues les difficultés on voit quel bonheur on a de comprendre jusqu'aux finesses, de s'exprimer avec exactitude, de puiser soi-même, à volonté, aux sources jaillissantes. Si l'on y songe, on peut pressentir ces biens incomparables bien avant de les posséder et l'on a alors le courage de chercher à les atteindre. Les conseils des professeurs ne paraissent plus ennuyeux ou superflus : parce qu'on essaie de les comprendre et de les suivre, les progrès viennent et l'on s'aperçoit Alors, par expérience, de leur valeur.

Il faut devenir intelligent dans sa LANGUE MATERNELLE, c'est la première condition pour être capable de se montrer intelligent dans les...

... **LANGUES ETRANGERES**, grâce auxquelles on entre en contact avec une humanité plus large.

A l'époque où l'avion rapproche les continents, où Paris est à 3 heures de New-York, où les voyages se multiplient, où les spécialistes de tout genre sentent, en nombre croissant, le besoin de se recycler auprès des meilleurs, où qu'ils soient dans le monde, la connaissance des langues étrangères est indispensable.

L'HISTOIRE et la GEOGRAPHIE, pour un Français, font d'abord partie du français. Elles donnent une information, des connaissances sans lesquelles la lecture de la plupart des livres et même la radio-télévision restent superficielles, imprécises ; sans lesquelles on ne peut souvent que s'exprimer misérablement. Vouloir être un homme parmi les hommes sans savoir un peu leur histoire, sans savoir quelque chose d'assuré sur la terre où ils vivent, ce serait vouloir être sous-développé.

LES LANGUES ANCIENNES pour un Français font partie du FRANCAIS qui en est issu. Elles font partie de notre histoire, elles font entrer d'une façon toute particulière dans une ancienne humanité qui elle aussi nous révèle à nous-mêmes : *La parole du passé est parole d'oracle, vous ne la comprendrez que si vous êtes les visionnaires du présent et les bâtisseurs de l'avenir.* (Nietzsche)

LES SCIENCES D'OBSERVATION ont moins pour but de vous apprendre « des choses » que de développer en vous *l'esprit et le goût de l'observation.*

Bien souvent on regarde les choses en bloc, on se contente de voir sommairement leurs ressemblances globales : on dit « un arbre » en face d'un arbre, mais on distingue à peine les arbres les uns des

autres et leur nom à chacun, hêtre ou platane, chêne, sapin, frêne ou bouleau, tilleul ou marronnier, etc. . On n'a pas appris à les voir dans leurs différences et leurs particularités. Ainsi des pierres, des insectes, des poissons, etc. En face d'eux, on ne saura guère dire que « un caillou », « une bête », un « oiseau »... On ne sait pas voir et nommer les différences. On reste un tout petit enfant. On voit les très grosses ressemblances, on ne sait pas voir les petites différences.

C'est un grand dommage pour LE FRANCAIS d'abord : comment parler des choses si l'on ne sait ni voir ni nommer dans le monde qui est tombé sous les yeux les petites différences ?

C'est grand dommage pour les **SCIENCES PHYSIQUES** et les **SCIENCE NATURELLES** que vous étudierez et qui supposent toutes la curiosité qui sait voir et remarquer les moindres particularités ! Tout ce qui est « science » suppose un esprit d'observation bien éveillé, aiguë. Et, par surcroît, cet esprit d'observation entraîne une nouvelle manière d'apprendre, rapide et sûre.

LE DESSIN n'est pas une petite chose. Apprendre à dessiner, savoir dessiner, c'est apprendre et avoir appris à voir. Cela importe au FRANCAIS lui-même, bien plus qu'on est porté à le croire, car une langue dessine avec des mots ce que la main dessine autrement à la plume, au crayon au pinceau. Cela importe aux **SCIENCES NATURELLES**, aux **SCIENCES PHYSIQUES**, à l'**HISTOIRE** et à la **GEOGRAPHIE** : savoir faire un schéma à main levée n'est pas seulement une action rapide, c'est une action qui met en jeu la plupart des sens à la fois et qui grave profondément dans la mémoire l'essentiel de ce que l'on voulait retenir.

LE TRAVAIL MANUEL dépasse de très loin tout ce qui serait seulement débrouillardise. Se faire une main obéissante, sûre, maîtresse de ses gestes, capable de réaliser ce que l'on a dans l'esprit, est un avantage incomparable. Parenté entre le dessin et le travail

manuel. Définissant l'homme, St. Thomas d'Aquin disait de lui simplement ces deux mots : « ratio et manus » , « raison et main ».

La moindre invention de l'esprit ne se réalise qu'en passant par la main. Le moindre secours porté à un autre également. Devenir plus habile de ses mains n'est donc pas rien. Art est synonyme de métier : un métier bien fait aboutit à la beauté, le maçon se transfigure en architecte. Savoir bien travailler de ses mains c'est aussi pouvoir mieux comprendre la foule immense des hommes qui travaillent de leurs mains : on a une petite expérience. Savoir bien travailler de ses mains donne du bon sens et ce n'est pas rien.

CHANT ET SOLFÈGE ne sont pas plus réservés aux spécialistes de la musique que le Français n'est réservé aux Académiciens ou aux écrivains de métier ! C'est une richesse qui manque à ceux qui ne la possèdent pas. Une richesse qui augmente naturellement celle de la langue maternelle. Quand on sait chanter ou jouer, on aime la musique qui exprime à sa façon ce que les mots ne peuvent dire. Mais il faut avoir appris à chanter et à jouer. Cela ne donne pas seulement « de l'oreille » comme on dit, cela permet d'être d'une façon nouvelle un homme parmi les hommes. La musique que l'on sait permet d'avoir l'âme musicale à son, gré ; sœur de la poésie elle permet de se réjouir et de réjouir les autres, parfois de se consoler.

*Je ne pleure, Magny, je chante mes ennuis,
Ou pour le dire mieux, en pleurant je les chante,
Si bien qu'en les chantant, souvent, je les enchante.
Voilà pourquoi, Magny, je chante jours et nuits.* (Du Bellay)

EDUCATION PHYSIQUE on ne s'y livre pas pour se délasser du reste, mais pour assurer la bonne croissance de son corps, pour devenir fort et agile, pour devenir adroit : « l'adresse, c'est de la force bien employée », cela s'apprend.

Il se peut que l'on change un jour votre cœur s'il ne vaut plus rien et qu'il se trouve à point un généreux donateur et un habile chirurgien. Mais ce n'est pas demain que l'on vous remplacera une

colonne vertébrale tordue par une autre, bien droite et assurée. Ce n'est pas demain qu'on vous changera une musculature maigrichonne pour une musculature solide. Le corps ce n'est pas rien : toute votre vie il sera là où vous serez ; cela vaut donc la peine de lui consacrer les heures d'éducation physique. Sa force, sa santé ne sont pas seulement importantes pour vous, elles importent à ceux que vous aiderez.

Ici encore, c'est la bonne croissance qu'il y a lieu de chercher avant tout : la performance ne devrait être que le signe de l'acte heureusement parfait.

MATHEMATIQUES ce n'est pas par négligence qu'elles viennent ici tout au bout. Il en a été parlé au point de départ ; un mot suffira : tout ce qui est SCIENCES PHYSIQUES en dépend, tout ce qui se compte, tout ce qui se mesure. Passez en revue de ce point de vue l'industrie, le commerce et même la biologie, vous n'en finiriez pas. Langage international de tout ce qui est mesurable, les math. se retrouvent partout, jusqu'en philosophie.

Les math. ne sont pas seulement nécessaires à l'envol des fusées vers la lune et autres planètes, elles sont nécessaires à la plupart des métiers des hommes et c'est en exerçant bien un métier d'homme que l'on se rend service à soi-même et aux autres. C'est par les bons métiers que les hommes s'entraident.

Négliger les math, sous prétexte que c'est difficile, c'est adopter l'attitude du Renard devant les Raisins de la fable : « *Ils sont trop verts et bons pour des goujats* ». Ou l'attitude du lièvre malavisé.

*

Si nous parvenions à sentir un peu à quoi préparent les tâches du jour présent à l'école et comment chacun grandit de ce qu'il y assimile, nous sentirions que rien n'est inutile de ce que nous y faisons, et s'ouvrirait en nous une source d'enthousiasme et de courage.

Ce ne sont plus les autres qui nous diraient, chacun se répéterait, sachant pourquoi, la parole créatrice : *Tout ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait.*

*

Il se peut que je découvre très tard ces vérités. La tentation est alors de se dire qu'il est trop tard et l'on est porté à se laisser aller en s'enfonçant dans la tristesse ou dans l'amusement ou dans les deux à la fois. J'ai laissé passer les occasions, se dit-on, c'est comme ça, il n'y a plus rien à y faire. Je suis comme ça et je n'y puis rien.

C'est ignorer les ressources, les forces en moi cachées qui attendent de jaillir. Si j'ai longtemps attendu, il est plus difficile d'aller chercher ce dont je suis tenté de me croire incapable. Mais si je soupçonne enfin l'existence en moi de mes vrais pouvoirs, s'ouvre en moi la source de courage qui me permettra de les mettre en œuvre. Une « conversion », une « révolution » intérieures s'accomplissent : je prends le pouvoir et j'apprends à me commander. Les plus grands revirements sont possibles le jour où je me dis à moi-même que tout pour moi est d'abord question de courage intelligent, le jour où j'entreprends de tenir ouvertes en moi les sources du courage.

*

On a pu écrire ces paroles terribles :

« Dans notre monde où la promotion se fait par la science, l'école est nécessairement le lieu où se développent l'arrivisme, l'esprit de compétition. Et ceci vaut pour l'école dans les régimes les plus divers. C'est une des caractéristiques de la civilisation contemporaine. » Arrivisme, égoïsme, souci de soi à l'exclusion des autres...

L'école est le lieu où l'on entreprend de capter les richesses du monde, oui.

Mais la parole demeure : « *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme.* »

On peut chercher à se développer soi, à exploiter toutes ses forces par égoïsme et sans souci des autres ; on peut chercher à devenir fort en sachant que l'on se rend capable d'aider les autres autour de soi, dès maintenant, et les autres plus tard qui seront à leur tour le prochain de chaque jour. Cela change tout. L'école peut être le lieu où l'on travaille à gagner l'univers, à le gagner ensemble en aimant l'autre comme soi-même en désirant qu'il réussisse, en l'aidant à réussir. Pour un chrétien cette amitié a un nom, elle appartient à l'amour même dont Jésus-Christ nous a aimés.

Nous pouvons faire ensemble que notre école ne soit pas une fourmilière de l'arrivisme et du chacun-pour-soi., mais un lieu où chacun, à son niveau de développement, fait comme il peut l'expérience de donner et de recevoir, simplement, à plein cœur, malgré les défauts et les fautes ; où chacun fait l'expérience de l'entraide mutuelle, gratuite et non pas calculée.

*

Tout cela, dès à présent, « *si tu veux...* »

S'ouvrirait alors dans le silence du cœur le mot de Dostoïevski : « La vie est un paradis, les clés sont chez nous. » (Carnets des Fr.Kara.)

Alors on sait vraiment ce qu'on fait à l'école et pourquoi. En échos prolongés on entend résonner en soi la voix d'un homme admirable : « *Il faut croire à ce que l'on fait, et le faire dans l'enthousiasme.* » (Robert Garric). Alors, si l'on est baptisé, on entend le mot, de Claudel à Jacques Rivière : « *Le chrétien est quelqu'un qui sait ce qu'il fait et où il va* »...

*

Les contes admirables ne sont pas des leçons de choses mais des leçons de vie, ils ne s'adressent pas à un âge seulement, mais à tous les âges.

C'est pourquoi, en terminant, si j'ai trouvé pour moi quelque chose dans les pages qui précèdent, je puis recueillir en moi le message : « *tu deviens ce que tu contemples* », contenu dans cette page d'Alphonse de Châteaubriant :

... C'était un petit village perdu de la montagne, perdu au pied d'un immense rocher qui le dominait de sa race granitique, et dans lequel avait été sculptée par la nature une gigantesque figure humaine... Cette figure régnait sur toute la contrée, imposante non seulement par ses dimensions colossales, mais par son expression royale et grandiose. Au-dessus d'elle, l'imperceptible amas des maisons ne paraissait rien de plus qu'un infime petit nid d'écouffle ou d'émerillon. Mais voici que sous ces toitures humaines on se plaisait à dire.

On disait qu'un jour, un homme d'une bonté merveilleuse et ressemblant trait pour trait à la figure de la montagne viendrait dans l'humble hameau exercer sa vertu et y répandre d'inoubliables bienfaits.

C'était là ce qu'on disait le soir aux veillées, ou quand les jeunes enfants s'attiraient le rappel d'une instruction utile, ou quand les anciennes gens se faisaient besoin d'un beau souvenir, ou quand les pauvres malades réclamaient le cordial de l'espérance.

Or, un certain petit garçon qui, comme tout le monde, avait appris la miraculeuse prédiction, en avait reçu dans son cœur une impression si vive, qu'il ne cessait d'y réfléchir et de tenir ses yeux levés vers la grande figure immobile. Souvent il se mettait sur le pas de sa porte, son petit doigt dans le coin de sa bouche, et regardait là-haut cet immense géant, qui ressemblait si peu aux petits hommes qui se mouvaient au-dessous de lui. A chaque instant, s'arrêtant au milieu de ses jeux, il laissait sa petite âme s'envoler vers le mystère de la belle promesse : quels seraient ces bienfaits incomparables. . . quels trésors

s'écouleraient des mains de ce héros magnifique ? Et de plus en plus il chérissait la grande figure de pierre ; en même temps que, sans en avoir conscience, il lui ressemblait graduellement.

Et cela dura nombre d'années, le nombre d'années qu'il fallut pour qu'il atteignît l'âge d'homme... Jusqu'à un certain jour qu'il s'en allait par la place du village, et que ses amis et voisins, levant leurs yeux, eurent une émotion indicible, en se rendant compte que celui dont l'antique tradition prédisait la venue était au milieu d'eux.

« Si le rêve ne se réalise pas, c'est qu'il n'était pas assez beau. »

2 - Un Collège se réforme

Ce texte fut publié dans ORIENTATIONS Revue de Pédagogie Chrétienne en milieu scolaire (n° 13, du 25 janvier 1965), dans un ensemble d'articles intitulé « Plaidoyer pour l'imagination ». Cette revue trimestrielle, éditée à Paris (77, rue de Vaugirard) eut 56 numéros, de 1962 à 1975.

Cet article semble être le texte d'un exposé fait par le Père Valton lors d'une rencontre pédagogique. Il y a là une présentation, précise et véridique, des singularités pédagogiques du Saint-Joseph des années 1960. On pouvait alors s'autoriser à ne pas faire comme tout le monde, par exemple en concentrant les heures de cours sur la matinée au lycée, en créant un « laboratoire des Belles lettres » (bien avant les C.D.I.), en faisant faire des travaux manuels aux élèves de 3^e et de 4^e (bien avant l'introduction de la technologie), de la rythmique aux élèves de 6^e, en remplaçant les manuels de français et de latin par des outils « faits maison », etc. Le Père Valton était à la manœuvre.

Quant aux « réflexions » qui suivent cette présentation, elles vont bien au-delà de la pure recherche pédagogique. Elles sont une réflexion profonde sur l'éducation. Quelques points ont vieilli ou perdu de leur actualité, beaucoup de choses ont changé depuis dans les conditions de l'enseignement, mais dans l'ensemble ces réflexions peuvent fournir aux éducateurs de 2023 de quoi donner sens et noblesse à leur métier.

Croyez bien que je ne suis absolument pas responsable du titre donné à cet exposé. Il y perce un certain accent de triomphalisme déplaisant pour vous : de nombreuses et heureuses réalisations se rencontrent dans presque toutes les institutions que vous connaissez ; déplaisant pour moi, car les difficultés et les défaut qui se rencontrent à Saint-Joseph de Reims ne me sont pas inconnus, j'en souffre et je voudrais pouvoir ne pas les minimiser, encore moins les cacher.

Or, le genre littéraire de cette rencontre, les limites du temps qui nous sont imposées conduiront fatalement à faire état des lumières davantage que des ombres. Vous attendez surtout de moi un témoignage positif, personnel, où vous prendrez ce que bon vous semble, non une thèse. Sachant que votre sens critique est ainsi en éveil, je me risquerai à aborder le sujet annoncé.

Les réalisations

Nous nous trouvons issus d'un passé déjà bien long qui seul rend compte du présent. C'est pourquoi je commencerai par donner quelques jalons d'histoire. Il me faudra choisir, au risque même d'être injuste.

Saint-Joseph est un collège qui depuis fort longtemps compte, dans le seul enseignement classique deux sections pour chaque classe du 2^e degré, une trentaine d'élèves par section, une légère majorité de pensionnaires.

1924 Un surveillant des grands, aujourd'hui missionnaire à Madagascar décidait en 48 heures son Supérieur à lui donner les mains libres pour créer une Association déclarée et financer l'achat de 4 hectares de marécages boisés à 3 kilomètres du collège. Ce n'était pas une théorie ou une idée. Mais c'était un fait qui a pesé d'un grand poids sur la vie du collège depuis cette date. Ces hectares ont donné des terrains de sport et de jeux, mais surtout depuis 1924, toutes les générations y ont fait de grands travaux : terrassement, bûcheronnage, plantations ; cela a été un travail sans fin.

1937 Le professeur de philosophie aumônier des grands, fondait une section de J.E.C., très vivante, créatrice d'amitié. Les campagnes de la J.E.C. à cette époque sur la culture, l'amitié, le vrai, furent une véritable aventure, un fait, qui faisaient rêver les deux amis, le professeur et le préfet, de réformes de structure qui permettraient aux grands élèves de prendre en mains une grande part de leur

éducation. On en parlait mais rien ne se précisait. Deux années passèrent ainsi, la guerre éclata.

1940 Le professeur de philosophie se retrouvait, cardiaque, dans un Stalag en Allemagne, le préfet, lui, s'arrêtait sur les bords de la Vienne. Un an plus tard les deux amis se retrouvaient à Reims. Leur expérience coïncidait dans cette conclusion : nos Français manquent de caractère ; la mission de l'école est certes de les instruire, mais elle est aussi de leur donner la maîtrise de leur caractère.

Le projet des équipes

L'année qui suivit, 1941-1942, vit naître le projet. Les Allemands, puis l'Hôpital civil de Reims occupaient une bonne partie du collège qui fonctionnait cependant, mais avec une seule section par classe. On ne voulut pas attendre des jours meilleurs pour tenter quelque chose. Une formule que nous répétions souvent nous a libérés : « *On peut faire ce que l'on voudra : on ne fera pas plus mal que ce que l'on fait* ». Le Supérieur majeur à qui le projet fut proposé au milieu de l'année l'approuva, et, pour en prendre la responsabilité, devint supérieur du collège en août 1942.

La mutation

Les dés étaient jetés. Pour remplacer la grande Division, nous aurions des équipes, la surveillance d'autrefois disparaîtrait. Je reviendrai plus loin sur la nouvelle structure et la pensée qui l'inspirait. Pour l'instant, en août septembre 1942 nous n'étions pas sans quelque appréhension. Les garçons au réfectoire sont portés assez naturellement à se conduire comme de jeunes fauves, c'est bien connu. Et le dortoir ? Fallait-il les « surveiller » au moins là ? On pensa que la seule manière de réussir était de provoquer une « mutation », en jouant le jeu de la liberté, sans restriction. Le temps a montré que ce choix avait été déterminant.

Les 9 équipes de 1942 sont passées peu à peu à 14, groupant actuellement plus de 200 élèves appartenant aux classes Terminales, aux classes de Première et de Seconde. Depuis 1942 les Equipes ont duré, elles se sont enracinées. Au bout de 17 ans elles ont porté l'administration à leur faire construire des bâtiments mesurés sur leur vie. Les visiteurs aujourd'hui s'exclament : « *Bien sûr, avec de tels locaux, il n'y a pas de problème. Le silence, l'autodiscipline s'y inscrivent sans difficulté* ». C'est une grave méprise : ce ne sont pas les bâtiments qui créent un esprit ; un esprit a préexisté aux bâtiments et les a créés. Le mollusque secrète sa coquille, on n'a jamais vu l'inverse se produire.

Le premier groupe d'amis s'était rapidement élargi. Les professeurs, d'abord plus ou moins opposants, (comme les parents), se sont ralliés très vite dès qu' ils ont vu que les résultats aux examens, contrairement au pessimisme de la raison raisonnante, étaient loin de baisser.

L'idée directrice

Si des attitudes initiales ont changé dans le Corps Professoral, le projet, lui, n'a pas varié. On le trouve dans une livraison de *Cité Nouvelle*, parue à Lyon en 1944 ; il a été réédité dans un opuscule publié en 1947 : *Les Equipes de Saint-Joseph de Reims présentées par elles-mêmes*, sous le titre : Pour une orientation nouvelle en éducation.

Je vous lis quelques passages :

« *L'école doit devenir progressivement une école dotée d'une organisation telle que le jeune adolescent se trouvera comme mis en demeure d'user de sa liberté, comme forcé à aller jusqu'au bout de ses possibilités les meilleures, à dépasser en lui l'égoïsme, à obtenir de lui, l'homme qui cherche à venir et à prendre sans retard sa forme d'adulte. C'est dans et par l'école, non pas à côté, et encore moins malgré l'école, qu'il faut y parvenir* ».

Nous avons fait du scoutisme, de la Route, etc... il nous fallait bien constater que ce dont les garçons avaient besoin, c'était, hors de l'école qu'ils le trouvaient, souvent, s'ils le trouvaient jamais. Dans la ration alimentaire que nous leur donnions, des vitamines manquaient. Il fallait les trouver : c'est pourquoi le même document continue :

« Tout devait être orienté vers la création d'un authentique climat communautaire. C'est pourquoi, en pratique, le groupe des "grands" n'a plus la structure qui demeure celle du groupe des "moyens" ou des "petits": la cellule véritable cesse d'être pour eux la classe ou la division. Cette unité organique sera désormais l'Équipe. L'équipe est une sorte de petit groupe de 8 à 10 garçons (depuis de nombreuses années, 13 ou plus souvent 14 garçons) qui vont faire ensemble l'apprentissage de la vie sociale, et, plus généralement de la vie d'homme : ils apprendront à obéir et à commander, à s'entraider et à se supporter, à se contraindre, et à s'aimer».

Mais les membres d'une Équipe ne seront pas tous de la même classe : la vie veut des associations plus différenciées et le danger serait réel de n'obtenir alors qu'un lot de coureurs s'entraînant les uns les autres par émulation. Il y aura donc toujours, au sein de ces petits groupes, deux ou trois élèves de Seconde, deux ou trois élèves de Première, deux ou trois élèves de Philosophie ou de Mathématiques. Et comme cette association de garçons ne doit pas être purement scolaire, non seulement un local d'équipe les groupera durant les études, mais les tables, au réfectoire, sont des tables d'équipe et les tâches dont nous dirons un mot et qui prennent les élèves chaque jour entre 14 heures et 16 heures, sont des tâches d'équipe.

Pour la clarté il est bon sans doute de préciser ici que deux fois par semaine, entre 14 et 16 heures, a lieu l'Education physique et sportive, et, deux autres fois ce que nous appelons les Activités d'équipe. Depuis les débuts ou presque, les activités sont : le bois, l'électricité, la reliure, le bâtiment (maçonnerie), le théâtre, les marionnettes, l'imprimerie, la photographie, l'expression, l'entretien

des terrains de Cormontreuil, les taudis, à quoi se sont ajoutés le chant, la paléontologie, la sérigraphie.

L'article déjà cité parle ensuite du lien vital de l'Équipe : l'amitié, puis, dans cette ligne indique les occasions ménagées qui susciteront peu à peu entre les membres de l'équipe une authentique solidarité dans l'effort. Il écrit :

" Tout cela donne-t-il une idée du renversement de perspective qui peu à peu s'opère ? À l'ancienne contrainte du surveillant et d'une autorité s'exerçant de haut sur la masse toujours amorphe, confuse, des élèves entassés, on substitue la contrainte du groupe. Mais cette contrainte est humaine et devient efficace, parce que chacun de ceux qui font partie du groupe reconnaît, en elle sa volonté profonde. L'Équipe est une exigence constante, un appel incessant au dépassement de soi hors des mesquineries individuelles : à la lettre, elle est une prise en charge des garçons les uns par les autres ».

Une équipe a son chef et son second ; s'ils s'absentent, le dernier présent désigne comme responsable un membre de l'équipe, qui il veut.

L'article de 1944 dit encore :

« ...il est important, afin de ne pas fausser les perspectives, de se rendre compte que la manière adoptée est aux antipodes de tout libéralisme quel qu'il soit : le caprice, individuel ou collectif, se trouve banni, dans son principe même ».

et, plus loin :

« L' "équipe" n'est pas une recette, encore moins une formule magique qui agirait automatiquement. Aucun règlement, aucune "lettre" ne suffira jamais à obtenir de garçons doués de quelque vitalité qu'ils atteignent les buts scolaires indispensables et les buts qui pour n'être pas scolaires sont également indispensables, en premier lieu le but essentiel de toute entreprise éducative : leur libre éclosion à la vie d'homme vrai ».

Suit dans cet article l'exposé, en quinze points, de la *mystique* sous-jacente qui cherche à animer les structures. Le style a vieilli quelque peu ici ou là. Nous n'avons pas le temps de nous attarder à parcourir ces quinze articles. Leur substance demeure dans l'âme de nos équipes.

En fait cette structure a vécu depuis 22 ans. Les garçons des premières années avaient d'emblée senti que s'ils se montraient capables d'être en vérité « responsables de leur éducation », cela pourrait servir à d'autres garçons, loin du collège : réussir une expérience c'est ouvrir une voie. Leur effort s'est ressenti alors de l'ampleur que prenait le projet devant leurs yeux. L'effort, il est vrai leur était facilité par les circonstances : si paradoxal que cela puisse paraître, le manque de chauffage, les défauts de l'alimentation, la présence de l'ennemi créaient une unanimité extraordinaire.

« Une maille rongée... »

Parce qu'elle était dans l'ordre du fait, la structure des Équipes, a modifié, de proche en proche, le collège entier. D'abord sans un sou dans une maison impécunieuse, les Équipes ont obtenu, afin d'avoir leurs fonds bien distincts, de constituer une Association déclarée. Le Recteur de la maison gardait tout contrôle mais les Equipes, même financièrement, avaient leur domaine propre. Ce fut de grande conséquence. L'association se sentait responsable, vis-à-vis des plus jeunes élèves, de réaliser ce que le collège même ne pouvait pas faire.

Ateliers

C'est grâce à elle que dès 1947-1948 il y eut deux heures réservées dans l'horaire hebdomadaire des élèves de Troisième et Quatrième pour l'apprentissage du bois et du métal en feuilles. C'est l'association des Équipes qui créa, qui construisit en partie l'atelier, qui réunit le matériel et l'outillage. Ce cours existe toujours, il rend de grands services : visiblement les élèves qui arrivent en 1^{re} division sont

moins maladroits qu'autrefois ; plus particulièrement il a permis à plusieurs élèves d'avancer dans la ligne où ils étaient le plus capables de réussir en terminant leurs études à l'École Boule, pour trouver ensuite vraiment belle et libre carrière.

Les mesures

De même, c'est l'Association des Équipes, qui établit, en faveur des élèves de 5^e et 6^e, la première dotation en matériel du Laboratoire des Mesures, annexé aux cours de Mathématiques, bien avant que ne surviennent les indications officielles. Avoir mesuré toutes sortes de choses soi-même, savoir utiliser le décimètre, le pied-à-coulisse, le palmer (« l'appareil à mesurer l'épaisseur des cheveux » disent-ils), avoir construit son curvimètre personnel, avoir pesé le décigramme, avoir « *pesé le lait* » du collège pour savoir s'il est loyal, etc, etc... ne dépassent pas l'esprit des enfants, on croirait au contraire que c'est fait pour eux ! Permettez-moi une digression. Pendant des années on s'était gendarmé de toutes manières pour obtenir des élèves aux ateliers de 3^e et 4^e qu'ils ne déplacent pas leur réglet d'une mesure à l'autre. Ils comprenaient très bien le pourquoi. Mais rien n'y faisait. Il a suffi de l'existence du Laboratoire des Mesures chez les élèves de 5^e-6^e pour que disparaisse un jour sans douleur la pratique vicieuse. Ce qui conduit à penser que lorsque les élèves butent sur une difficulté de façon répétée ce n'est pas qu'ils s'y refusent, c'est que le contexte psychologique suffisant n'a pas été établi en eux.

Les Belles Lettres

Une chose en amène une autre. En 1961, ce fut l'établissement du Laboratoire des Belles-Lettres, pour les élèves de 3^e, 4^e et 5^e. Le Père Michel Planque – rappelé à Dieu peu avant dans l'entière lucidité de sa jeunesse – nous avait souligné la misère du Professeur de Lettres : classe et manuels. Ses collègues peuvent montrer leurs laboratoires, leurs collections, leurs salles de travaux pratiques, leurs

matériels, etc... Lui, rien ! Il rêvait d'un lieu réservé, d'une sorte de sanctuaire, bibliothèque d'une part, mais beaucoup plus qu'une bibliothèque, un lieu où les élèves auraient envie de lire et de succomber à la tentation de l'aventure des Livres. Il n'y aurait aucun manuel. Mais toutes sortes de livres sur les sujets capables d'intéresser les élèves du 1^{er} cycle. Le monde de l'homme : le soleil et les astres, l'air, la terre, la mer et les bateaux, les métiers des hommes, l'architecture, les façons de se nourrir et de se vêtir à travers les âges, et tout l'humus des Contes. Il y a des rayons réservés à chacun de ces « objets ». En bas, une série de dictionnaires variés qu'il est réconfortant de voir consultés par les élèves, spontanément, au cours d'une lecture. Certes, on n'a pas ouvert ce « laboratoire » un beau jour, sans crier gare. On en a parlé aux élèves, on l'a promis, on l'a décrit, on a étudié comment il faudrait *pourvoir* y travailler et en particulier comment y habiterait un silence profond qui serait présence de l'esprit. Mains propres, manière de manipuler dignement un livre et de tourner les pages, etc... la coutume rend facile ce que l'on ne pourrait obtenir sans elle, y compris la vigilance d'un élève responsable quand aucun adulte n'est présent. Ce « laboratoire » est aménagé de telle façon qu'un professeur puisse y venir avec sa classe entière. Il n'est encore utilisé que faiblement par eux. C'est donc surtout en dehors des heures de classe que les élèves y viennent librement travailler.

Le dessin

Avant la dernière guerre, plusieurs fois des Anciens nous avaient dit : « *À Saint-Joseph, nous n'avons pas travaillé le dessin : il n'y a que des leçons particulières. Le manque d'une bonne initiation au dessin nous a gênés* ». Les professeurs consultés répondaient régulièrement : « *Une heure de dessin, c'est insuffisant ! Le temps de déballer et mettre en place les affaires, de se mettre au travail, il faut partir déjà. Deux heures ou rien* ». Actuellement on est passé à une heure et demie hebdomadaire, mais par demi-section. Il faudrait du temps pour détailler ce que le dessin a apporté, même d'un point de

vue scolaire, à l'ensemble des élèves. Le dessin est un savoir-faire de base.

La musique

En 1963 nous avons été conduits à créer, le mot est prétentieux mais il a l'avantage de bien marquer l'intention, le laboratoire de musique, « laboratoire » parce qu'on y travaille pour de bon la musique, avec exactitude. Ici encore on a dû donner une heure et demie chaque semaine, plus que les horaires officiels. Mais à ce compte l'ensemble des élèves sait solfier, déchiffrer à la fin de la Cinquième. Nombreux, ceux qui désirent jouer d'un instrument. La musique va plus loin que la musique, le dessin plus loin que le dessin, je veux dire plus loin que des avantages partiels. Apprendre le dessin, apprendre vraiment ses notes, c'est se délivrer car c'est acquérir un langage, un nouveau moyen d'expression. On le constate à l'attitude heureuse et libre des intéressés.

La danse

Depuis l'année dernière a été établie en classe de Sixième, une demi-heure par demi-section de rythmique et de danse, en plus du solfège et du chant. On constate avec étonnement que certains enfants n'ont aucun sens du rythme... Dans l'équilibre personnel, la capacité de faire à volonté un pas en avant, un pas en arrière, d'avancer un pied à droite, un pied à gauche, de découpler ses bras, est peut-être capital pour un enfant. On dit souvent que la dyslexie, et donc certaines difficultés d'orthographe, viennent de la difficulté de structurer l'espace et de s'y orienter, plus prosaïquement de bien sentir et distinguer la droite de la gauche. Les exercices gestuels que l'on fait pratiquer à des dyslexiques ne sont pas très réjouissants. La danse, complément naturel de la musique est fascinante. Et si l'on veut bien songer qu'une langue est un rythme, une musique ! L'enseignement magistral a fait trop abstraction du rythme : c'est pour lutter, contre cet

appauvrissement que l'on a institué cet humble cours de savoir faire rythmique.

Autres détails

Peut-être faut-il signaler quelques autres éléments, tard venus de notre équipement. Le gymnase, de 50 m sur 25, assez grand et assez haut pour jouer réglementairement au hand-ball. La piste de 400 mètres à 4 couloirs de Cormontreuil, dont le hérisson et les bordures ont été construites par les élèves. La salle des machines à écrire, surtout pour les élèves de Troisième. La salle des tableaux : les élèves d'une classe entière peuvent s'y grouper deux par deux pour y faire exercices et problèmes. À certaines heures, des groupes libres peuvent venir y travailler en commun. Il suffit de nommer en passant l'imprimerie des élèves de sixième qui existe depuis dix-huit mois et l'intention que l'on avait par ce moyen de venir en aide aux dyslexiques.

Le Bureau d'études

Nous nous sommes un jour avisés qu'une industrie ne peut plus subsister sans son bureau d'études, car tout se trouve toujours remis en question. Une école n'est pas une industrie, mais le sérieux de son travail ne doit pas être moindre. Nous avons donc voulu un Bureau d'études, équipé vaille que vaille. L'avantage immédiat a été de travailler avec plus de méthode, de retrouver facilement un travail entrepris là où nous l'avions laissé, de nous rencontrer à plusieurs. C'est de ce bureau d'études que sont nés nos cahiers de latin de 5^e, 4^e et 3^e (Virgile), etc...

C'est ainsi que peu à peu nous avons été conduits à supprimer un certain nombre de manuels. Un argument nous a semblé, en ce qui concerne le latin, condamner les manuels : leur lancement, chaque année renouvelé, semble en prouver l'insuffisance. A-t-on le temps, en classe d'étudier plus du tiers du texte (exercices compris) dans le temps

imparti ? Mais une méthode dont on peut se passer aux deux tiers n'est pas une méthode. On a donc cherché, on a partiellement réalisé, on essaie d'avancer. Le bureau d'études a produit un « savoir écrire », un « avoir parler » à l'intention des professeurs et des élèves. Ce n'est pas négligeable car fort peu de gens savent parler. Il est bon d'indiquer aux élèves comment on peut modifier sa voix, parler bas distinctement ou fort sans se fatiguer, comment on peut « parler dans le masque » selon l'expression des comédiens et acquérir ainsi cette sonorité enviable qui donne un charme au contenu du discours. Je m'excuse de la longueur de cette digression qui ne se justifie que par l'avantage que peut présenter un Bureau d'Etudes propre à chaque école.

Le laboratoire normatif

Pour l'enseignement des sciences expérimentales, s'est ouvert cette année l'enseignement des sciences à une centaine de congressistes venus étudier comment réaliser facilement les expériences des programmes, comment se procurer du matériel de façon avantageuse, comment obtenir que les élèves expérimentent vraiment. Quand on se met ainsi à expérimenter, on fait de petites trouvailles, on s'aperçoit par exemple que dans tous les manuels (à l'exception du manuel Ligel) les courbes de fusion et de solidification sont inexactes. Auraient-ils copié les uns sur les autres ? Pour savoir ce qui se passe en réalité, il faut expérimenter.

Les surveillants-étudiants

Maintenant que Reims est devenu ville universitaire, les surveillants-étudiants deviennent une pièce considérable de l'armature du 1^{er} cycle. Nombre d'entre eux ont vécu trois ans la vie d'équipe. Comme les professeurs qui ont le sens de leur tâche, ils suivent des journées de formation dont les bénéfiques, pour les élèves, ne sont pas petits. Aux veilles de la rentrée, ensemble, ils préparent l'année. Leur

service est réduit et spécialisé de telle sorte que leurs études ne souffrent pas de leurs obligations au collège.

Première philosophie

Faut-il parler de la première philosophie en classe de 6^e deux articles remarquables, signés Edmond Benzecri, paru dans *l'Action laïque*, mars et juin 1963 ? De nombreux lecteurs avaient répondu à l'auteur pour convenir de la nécessité et de l'urgence à donner aux enfants un axe intérieur qui leur fait trop défaut, surtout dans l'optique d'une certaine neutralité. Cette question me hantait depuis longtemps, quand s'est imposée cette évidence à mes yeux : les enfants de 6^e ont déjà fait, sans les nommer, toutes les expériences humaines fondamentales. Pour ne pas en douter il suffit de relire la préface aux œuvres de Dickens dans la collection de la N.R.F. Toute une *expérience* d'homme, et inchoativement l'œuvre de Dickens, apparaissent déjà dans le récit de son enfance malheureuse ; il suffit de s'interroger soi-même et de constater à quel point nous vivons sur des expériences accomplies avant l'entrée en sixième. Or, les enfants, à moins qu'ils ne rencontrent de merveilleux parents, proches de leur âme, sont laissés à eux-mêmes pour débrouiller empiriquement leurs expériences intérieures. Dans une société où les adultes se meuvent, en dépit de la profusion des images extérieures, moins dans la sphère des images que dans celle du rationnel, les enfants, qui ne sont pas encore à l'âge du rationnel sont plus exposés à l'isolement. Il faudrait les aider à organiser leur monde intérieur, à se situer d'une façon unique au milieu des choses. Au lieu de cela on cherche trop uniquement à organiser leur savoir ; le résultat en est que les enfants tournent autour de la multiplicité des choses, au lieu de sentir, au lieu de s'éprouver comme centre de référence et de conscience. L'expérience a semblé montrer que des échanges très simples qui visent à faire rejoindre aux enfants leurs propres expériences, à trouver des mots pour les nommer, permet d'aller loin ; cet exercice est pour leur esprit un aliment savoureux, nourrissant. Il n'est pas besoin de

faire appel au raisonnement, aux définitions, mais on retrouve naturellement la flore des images archétypales qui sont le vocabulaire de base de l'humanité, de l'humanité dans ses enfances comme de l'humanité parvenue, chez les mystiques, à son sommet ainsi des images et symboles si riches que sont la maison, l'arbre, la mer, le refuge, etc...

Ainsi s'achève la première partie de cet exposé. Je vous ai livré, un peu en vrac, en ne respectant pas assez peut-être les proportions, ce qui m'était demandé par le titre : « les réalisations ».

Réflexions

Il doit vous apparaître que les réalisations indiquées manifestent des tâtonnements et présentent pour la plupart un caractère disparate, occasionnel ou accidentel. L'intérêt serait de voir s'il y a un lien entre elles, un lien qui les unirait et les coordonnerait. Et d'apercevoir, peut-être, que les réalisations, pour indispensables qu'elles soient, importent moins que la source de pensée d'où elles procèdent. Les réalisations dépendent du lieu, des personnes en présence des moyens matériels ; ce ne sont pas des choses mais des institutions inséparables de leur histoire ; les exporter telles quelles serait donc imprudent. Il faut plutôt nous attacher à saisir les raisons qui, de fait, les ont fait naître.

De quoi ont-ils besoin ?

Une évidence s'est manifestée à nos yeux comme ayant valeur inspiratrice par rapport aux réalisations successives. C'est grâce à elle qu'une étape en a entraîné une autre. La structure des Équipes par exemple ne se présente pas à nous comme un système, une formule ; elle est l'expression d'une vue intuitive sur la réalité des garçons que nous avons eus et que nous avons, l'expression d'une vue intuitive sur leurs besoins. Encore faut-il lever une ambiguïté. On peut se demander : « *De quoi les élèves ont-ils besoin pour assurer*

l'assimilation de tel programme ? ». On peut se demander, et c'est très différent : « Quels sont les besoins de nos enfants, tels qu'ils sont dans la réalité de leur être ? ». Et l'on est bien obligé de se donner des réponses de la plus extrême banalité : « Ces enfants-là, comme tous les enfants, ont besoin de manger, de boire, de dormir. Besoin d'aiguiser leurs sens. Besoin de dessiner puisqu'ils ont des mains ; besoin de s'ébattre et de danser puisqu'ils ont des pieds. Besoin de savoir se tenir. Ils auront besoin de se servir de machines, il faut donc leur donner tout ce qu'il faut pour les dominer. Besoin de connaître les signes des hommes et de pouvoir entrer dans l'immensité de la sagesse des hommes conservée dans les livres ». Etc...

Or, tous ces besoins sont des besoins de l'être ; ils ne se réfèrent pas directement aux programmes. La priorité donnée aux besoins de l'enfant nous semble avoir été la norme de nos désirs, le souci des programmes proprement dits ne venant qu'ensuite, comme un surplus qui va, alors, de soi.

Regard et respect

C'est une attitude du regard qui est en question : le regard se veut jeté d'abord et avant tout sur la réalité des garçons telle qu'elle est, plus ou moins évidente à la surface, mystérieuse et unique dans ses profondeurs. À la limite ce regard s'apparenterait à celui de Jésus-Christ dont l'Évangile nous garde le souvenir : « *Jésus le regarda - et intuitus eum* ». Ce regard laissait une trace inoubliable dans l'âme ; ceux qui en étaient l'objet étaient atteints, percés, acceptés, aimés ; c'est un regard transformant. N'y a-t-il pas là une indication que l'éducateur doit et se doit de devenir « *un voyant* », un voyant non seulement de ce qui est, mais de ce qui peut être et de ce qui sera.

La plupart des enfants qui rapportent de mauvaises notes à la maison se font gronder. Et à quoi cela sert-il ? Une gronderie est parfois utile ; le plus souvent ne fait-elle pas plus de mal que de bien ? C'est qu'alors on a mal « regardé » les enfants. Que de cas où il eût

fallu dire : « *Tu as de mauvaises notes. Cela te fait de la peine. Comment pourrait-on faire pour bien réussir ?* ». Quand on gronde un enfant, il fait comme nous faisons tous : il commence par chercher toutes les raisons qui expliquent tant bien que mal le fait et le justifient. On se fait une carapace protectrice, et vous savez combien cette carapace peut devenir solide ! S'emporter, jeter le carnet de notes de côté peut n'être pas bien grave : c'est dans l'ordre du fait. Mais dire à cet enfant qu'il *est* paresseux, qu'il ne veut pas faire plaisir, c'est atteindre son être, encore fragile, dans ses intentions et le blesser dans ses profondeurs. Il en sera toujours ainsi tant que le regard se portera d'abord sur les programmes, les lois, les consignes. Notre regard ne doit-il pas au contraire porter sur l'être en face de nous, singulier, plus ou moins esclave de ses ignorances, de son égoïsme et qui a besoin non d'être libéré, mais de se libérer lui-même, et qui ne peut y arriver que s'il se sent au départ accepté personnellement et appelé ? Nos enfants sont autre chose que le plus précieux des minerais. Ce sont des « *sources* ». On peut travailler au déblaiement d'une source et l'aider à couler ; mais le jaillissement vient du dedans, non du dehors, et seul son jaillissement a de l'intérêt. Il serait ridicule de vouloir alimenter une source par une eau étrangère ; il serait également ridicule de prétendre rien verser de l'extérieur qui vaille la peine dans l'esprit d'un enfant.

Regard et charité

Regard et respect, c'est tout un ; ils sont amour et charité. Ne pensez-vous pas qu'avec une bonne volonté touchante on fait un effroyable abus du mot « charité », comme si on voulait *tirer de la notion* ce qu'il convient de faire ou de ne pas faire. Notre-Seigneur, saint Paul, saint Jean et tous les saints nous ont fait, pourtant, assez savoir que la charité n'est pas une idée ou une définition de l'amour qui pourrait servir de prémisse à un raisonnement, mais l'amour lui-même, concret, agissant de l'un à l'autre et acceptant l'autre. Ne faudrait-il pas reconnaître que notre profession risque de nous

déformer, dans la mesure où elle nous porte à penser que notre rôle, notre raison d'être est de faire apprendre ceci ou cela, de transformer les conduites, d'agir sur les êtres, alors que nous avons d'abord et avant tout à voir et à aimer ? L'amour est une présence d'être, suivant le mot du bienheureux Ethelrède : « *Ecce ego et tu, et spero quod tertius inter nos Christus sit. Te voici et me voici, et j'espère qu'entre nous, troisième, est le Christ* ».

Dans cette perspective notre enseignement, pour peu que l'on se fasse une idée à peu près correcte de la nature et de la grâce, apparaît doté d'un immense pouvoir, d'une extraordinaire responsabilité : non de se dire école chrétienne, mais de le devenir, ce qui n'est jamais fait. L'intelligence, la volonté de rejoindre la source intime et personnelle en chacun ; le respect de cette source, parce qu'ils sont amour vrai et parce que la charité n'a pas de loi, dit saint Paul, affranchit des carcans où voudraient nous tenir les conformismes comme les anti-conformismes, les systèmes, les modes, les slogans, et l'inépuisable pédagogie même.

L'influence des plus grands sur les plus jeunes

En second lieu, ce qui, après coup, nous a paru comme une expérience chaque fois renouvelée, c'est le fait de l'influence des plus grands sur les plus jeunes, si restreints que soient leurs rapports. Parce que les plus grands existent tels, leur être, par une sorte d'imperceptible osmose, agit sur le devenir des plus jeunes. Le jour où les aînés ont voulu se faire aimables, accueillants, serviables, ils ont provoqué une réaction en chaîne. Et pareillement leur appétit de travail en commun, dès le début des Équipes, et qui est l'origine des 24 box aménagés pour le travail à deux dans le bâtiment récent construit pour elles, est à l'origine du travail en commun qui se pratique de la 3^e à la 6^e. Et pareillement leur attitude en face de l'éducation physique, en face du dessin, du chant, etc... imprègne l'attitude de leurs cadets. Leurs déficiences pareillement. J'ai souvent entendu dire que pour recréer un collège, il fallait avant tout bien former les plus jeunes et

que le pli une fois pris tout devait aller bien. En fait c'est la démarche inverse qui nous a conduits. Elle me semble avoir pour elle un proverbe russe, tiré du fond des âges : « *le poisson pourrit par la tête* ». Ce qui implique que l'on ne se montre ni timide, ni incertain devant les plus grands élèves ; que l'on ne consente pas à faire la part du feu ou à chercher un « *modus vivendi* » inspiré par je ne sais quelle crainte ou quelle hésitation. Que l'on mesure l'abîme existant entre un libéralisme quelconque et une vraie liberté. Il faut demander, exiger même pour obtenir. Les plus grands eux-mêmes ont besoin d'appui suivant le mot de Mgr Ketteler : « *On ne s'appuie que sur ce qui résiste* » ; ou suivant le mot profond de Simone Weil : « *La sanction, besoin de l'âme humaine* ». L'exigence de l'éducateur, d'abord à l'égard des plus grands, est une conséquence du respect que l'on doit à l'être en croissance. Ce respect pousse à voir ce dont tels et tels garçons sont capables, l'idéal qu'eux-mêmes au fond d'eux-mêmes souhaitent obscurément atteindre. Sans cette exigence l'amour pour les enfants, petits et grands, peut bien être un mot, une déclaration, un sentiment : ce n'est pas cet amour vrai, efficace, qui les porte efficacement à découvrir en eux la merveille de leur vie et de leur liberté. Vous voyez pourquoi, en éducation, nous avons misé de plus en plus clairement sur la réalité de l'influence des aînés.

L'indispensable mutation du 1^{er} cycle

À l'inverse semble-t-il de ce qui vient d'être dit, nos grands garçons, très vite, nous ont posé un nouveau problème. Les progrès initiaux se sont trouvés atteindre comme un plafond qu'on ne dépasserait pas. On souhaitait plus d'envergure et l'on avait le sentiment que, sur le plan des Équipes, nous n'arriverions pas à mieux. Depuis plus de 15 ans c'est la question qui nous a hantés : quelle formation donner dans le premier cycle aux élèves pour qu'ils soient à même de prendre un plein développement dans le second ? Comment leur donner le goût des idées, le goût de s'exprimer, le goût de ce qu'ils font au-delà de toute notation extérieure, le goût de l'effort pour

atteindre les choses, les vrais biens ? Comment faire pour que le Devoir se trouve transfiguré par la joie d'atteindre l'objet et de le comprendre, transfiguré, suivant le mot de saint Augustin, par l'amour: *«Aime beaucoup à comprendre. Valde ama intellectum »*. Ce fut le point de départ à la recherche lente, interminable, d'une bande d'amis dont plusieurs déjà sont morts ; une recherche qui visait à transformer l'enseignement lui-même dans le premier cycle. Ce fut le rôle du Bureau d'études dont je vous ai parlé, dont le travail a porté surtout sur l'enseignement du français et du latin ; la redécouverte de l'ancienne « prélection » toute différente de « l'explication française » en est sortie. Ce n'est pas un travail achevé, mais un travail que le C.E.P. épaula et a repris en mains sur une assiette plus large que celle d'un collège. Conjointement, la vieille concertation, les vieilles Académies reprennent vie, suivant la maxime : *« Une révolution, c'est une idée ancienne qui reprend de la virulence »*. Ce qui est, peut-être, intéressant ici, ce sont moins les résultats partiels auxquels on a pu arriver, que le projet même qui tend à répondre aux besoins des élèves du 1^{er} cycle.

Le pouvoir de l'opinion

Liée à ce qui précède, mais nous n'avons pas le temps de nous y attarder, était la question de la genèse des représentations collectives dans les différents groupes. Comment naît, comment s'établit et se forme une opinion ? Il est trop clair qu'il importe de le savoir si l'on veut que soit facilité l'effort des élèves et les aider à obtenir un bon rendement de leurs efforts.

Fragilité et puissance de la vie

L'objection massive aux réflexions que je viens de formuler est celle-ci : il faudrait plus que des maîtres, il faudrait des éducateurs. Leur rareté relative explique qu'à la limite une administration, saisie par l'urgence, rêve de faire de l'éducation sans éducateurs. Si le rêve

pouvait se réaliser on se trouverait en face d'un mécanisme merveilleux, où tous les problèmes auraient été reconnus et résolus, et qui permettrait de faire de la série, parfaitement normalisée. Il suffirait d'avoir des murs et de l'espace, d'instaurer des règlements et de les faire respecter de tous.

Ne faut-il pas prendre son parti de la fragilité de la vie ? Rien de plus fragile qu'une bactérie, le moindre photon ultra-violet la tue. Mais si l'on parvenait à offrir à cette bactérie simplement la nourriture qui lui convient, elle pourrait se multiplier au point que la masse engendrée équivaldrait à celle de la terre entière. Il est heureux que tant de choses fassent obstacle à cette puissance de foisonnement. Reste que s'il y a lieu d'être toujours attentif à la fragilité permanente de nos garçons en croissance et de nos institutions lorsqu'elles sont vivantes, n'y a-t-il pas lieu d'être aussi attentif, et sans doute davantage, aux puissances de vie qui ne sont pas l'objet propre des programmes ? La forme des études, de par sa nature même et ses techniques courantes, tend à passiver les esprits dans la mesure où l'on essaie de satisfaire à des programmes beaucoup plus qu'à satisfaire des esprits qui ont naturellement besoin de chercher et de trouver. Lorsque l'intelligence s'endort, tout le reste sommeille : vraies études, moralité, religion, loisirs, etc... C'est toute la distinction entre la morale ouverte et la morale close, entre la pression sociale et l'élan de vie. *« C'est à l'intérieur qu'est la source l'eau vive, écrivait Marc-Aurèle. Elle peut toujours jaillir si tu sais creuser toujours ».*

Ainsi n'est-on plus tenté de partir d'une vue théorique, mais bien plutôt d'une conviction que l'enfant n'est pas un donné statique à inventorier pour savoir ce dont il est capable, ce à quoi on peut l'utiliser : l'enfant est un donné vivant, un donné secret qui pour s'accomplir, pour réaliser ce qu'il porte en lui d'insoupçonné et d'insoupçonnable doit, de façon équilibrée, se nourrir dans l'expérience des meilleures nourritures, aussi simples pour la vie de l'esprit et aussi proches que le sont pour le corps, l'air, l'eau, le lait, le pain. Est-il absurde ou imprudent de voir une différence d'ordre entre

le savoir et l'expérience et d'admettre une fois pour toutes que le besoin de l'enfant n'est pas de *savoir*, mais de *savoir faire* ? L'adage « *savoir c'est pouvoir* » n'est pas exact. C'est « *savoir faire* » qui est pouvoir. Savoir comment tirer un coup de fusil ne demande qu'un instant, mais reste strictement insuffisant. Si l'on ne sait pas nager, c'est une maigre consolation de se noyer en récitant les règles de la natation. Voilà qui remet à leur place théorie et pratique, souci des normes et souci de la vie.

*
* * *

Au terme il convient peut-être de revenir à notre commencement : la formation du caractère considérée comme première à travers tout ce que l'école peut apporter. Par-delà les connaissances que nous leur aurons données, c'est leur caractère que nos élèves, quand ils nous quittent, emportent dans la vie. Ce qui détruit la vie commune, la vie conjugale, la vie familiale, la vie civique, ce ne sont pas, souvent, les intentions mais les défauts de caractère. L'égoïsme corrompateur des relations n'est pas simple : il se situe à la croisée de l'intention et du comportement objectif où entrent les habitudes et les préjugés. En ce domaine la tâche est facile, relativement, car les jeunes sont particulièrement accessibles au vrai. Ils sont ainsi parce qu'ils ne sont pas adultes ! Si l'on dit à n'importe quel garçon : « *J'ai quelque chose de désagréable à vous dire. Préférez-vous que je le dise ou que je ne le dise pas ?* ». Il répond invariablement : « *Je préfère que vous le disiez* ». Avec un adulte les choses ne sont pas aussi simples. Cultiver le goût naturel de la jeunesse pour le vrai est au centre de la formation du caractère.

Ainsi s'achève le témoignage qui m'était demandé.

André VALTON s.j.

3. Les débuts des équipes

[...] Un chef d'équipe, qui fut aussi chef de groupe en 1943-1944, à qui je faisais part de mon projet de publier ici les noms des chefs d'équipe me répondait : « Au fait, pourquoi imprimer les noms des premiers et des seconds d'équipe, et ne pas parler des équipiers ? Car au fond, nous étions tous les mêmes, exception faite de la foi dans l'avenir des Équipes. Ce n'est pas parce qu'on a été chef on second que l'on est supérieur aux autres. J'ai été tenté de le croire, mais j'en suis bien revenu. Rien n'est acquis définitivement ; il y a toujours à œuvrer, à se battre avec soi-même pour être un homme, pour être membre actif d'une équipe, quelle qu'elle soit ».

Si je passe outre, c'est parce qu'il suffit d'un nom pour évoquer ceux qui lui ont été un moment rattachés, c'est aussi parce que je suis sûr que ceux qui ont réellement vécu la vie des Équipes pourraient signer les lignes de Robert Charlier que je viens de citer.

Ce qui est certain c'est que nombreux, parmi les équipiers des premières années, furent ceux qui sentirent que faire réussir les Équipes à Reims serait une expérience qui profiterait à beaucoup d'autres ailleurs, et qui trouvèrent dans cette conviction la force de se surmonter eux-mêmes. Toute grande œuvre est forcément anonyme. Robert Charlier avait raison de le rappeler, les efforts les plus cachés, les sacrifices inconnus, ont été la base la plus solide des Équipes aujourd'hui arrivées dans leur dixième année d'existence.

1942-43. – Le P. Gérard de Tassigny, ancien du collège (53^e promo) est chef de la 1^{re} division qui compte 97 élèves répartis en neuf équipes. Chefs de groupe : André Henry (pensionnaires), Charles Marq (externes). Chefs d'équipe : André Henry, Claude Bonneau, Philippe Lefebvre, Alain Dalmas, Charles Marq, Michel Gallet, Bernard Le Varlet, Jean-Marie Bouvier, André Abelé.

Activités : Ateliers de la rue Belin, secourisme, service social avec M. Perlot,

1943-44.– Le groupe est pris en charge par le P. Maurice Lesteven (ancien élève de La Providence d'Amiens). Effectif : 123 en 10 équipes. Chef de groupe : Claude Bonneau puis Robert Charlier. Chefs d'équipe : Robert Charlier, Claude Bonneau, François Simon, Philippe Lefebvre, Michel Dupuis, Gérard Hutin, Charles Philippoteaux, François Courcier, Jacques Damery, Jean-Marie Picard.

Sous le nom de Robert Laurent, Bernard de Lattre de Tassigny, recherché par les Allemands, est pensionnaire de 2^e C du 15 octobre 1943 au 15 mai 1944.

C'est la première année des « dossiers », leur exposition au mois de mai est la préfiguration des futurs galas des Équipes.

1944-45. – A cause du froid intense et du chauffage impossible, les classes des Capucins sont repliées sur le bâtiment central : il y a une classe dans la salle de douches. Les activités de première division sont pratiquement suspendues. C'est l'année des bombardements.

C'est cependant, en seconde division, l'année des canoës (père Jacques Reimbold) et, en troisième division, l'année du petit chemin de fer (père Jacques Delhaize).

Effectifs : 118 en dix équipes. Chef de groupe : Claude Bonneau puis Robert Charlier. Chefs d'équipe : Robert Charlier, Jacques Damery, Pierre Niederberger, Charles Philippoteaux, François Totot, Guy Roustang, Claude Forzy, Daniel Hubert, Charles Bottari, Bernard Bonneville.

1945-46. – Pour un an, le P. Délivré étant préfet du premier cycle et du cycle élémentaire, le P. Valton est préfet de 1^{re} division.

À Pâques, l'Hôpital Civil quitte le collège, les dortoirs de 1^{re} et 2^e divisions sont remis en état.

Le P. Charles de Seze (ancien élève du collège, 59^e promo) succède pour trois ans au P. Maurice Lesteven. Effectif : 120. Chefs de groupe : Claude Forzy et François Totot. Chefs d'équipe : Daniel

Hubert, Georges Goury, Claude Forzy, François Lesteven, Loïc Corbel, Remi Dhuicq, Jean-Claude Moreaux, Jean Reny, François Totot, Guy Roustang.

1946-47. – C'est l'année de la Butte.

En septembre, après mille difficultés avec les commissariats intéressés, le Sourire avait repris sa parution interrompue depuis la guerre : c'est le n° 37-38. On y trouve le texte de la causerie prononcée à Radio-Vatican par le R. P. Leib sur les Équipes, le 21 octobre 1946.

Chef de groupe : Pierre Courtehoux, puis Pierre Faucher. Effectif : 112 en onze équipes. Chefs d'équipe : Jean-Claude Moreaux, Michel Graftieaux, Dominique de Nazelle, Pierre Faucher, Jean Dupuy, Bernard Stasi, Jean Renv, Pierre Courtheoux, Georges Goury, Hubert Challan-Belval, Hubert Nanpon.

En octobre, le petit Collège quitte le 37 de la rue de Venise et s'établit aux n° 27-29. D'année en année ses installations se complèteront. C'est une grande espérance qui commence à se réaliser

Le 15 décembre, Assemblée constitutive de l'Association déclarée : Les ÉQUIPES. Le premier conseil d'administration fut ainsi constitué : président, M. Jacques Maquin (54° promo) ; vice-président, M. Philippe George (61°) ; Trésorier, M. Lecoq ; vice-trésorier, M. René Noizet (60°) ; Secrétaire, M. Dominique Hanrot (64°) ; membres, M. Pierre Camberlein (57°), Pierre Félix, Nicolas Smetzkoï.

1941-48. – C'est l'année du premier Gala, ce Gala qui devait devenir le premier d'une tradition ininterrompue depuis. Le Sourire n° 40 donne de ce Gala, pages 3 et 4, une relation savoureuse signée François Dupuis.

En août 1948, Cormontreuil refait sa clôture.

Effectif : 155 en douze équipes, Chef de groupe : Michel Graftieaux; Chefs d'équipe : Louis-Paul Compère, Jean Lapouille, Dominique de Nazelle, Michel Graftieaux, Jean Panis, Luc Ferté, Jean-Claude Moreaux, Michel Ancellin, Jean Lincet, Paul Horguelin, Daniel Mulliez, Hubert Nanpon.

1948-49. – Le R. P. Albert Corset, professeur de 1^{re} depuis 1940 et qui a vu naître et grandir les Équipes, devient Recteur du collège. Le P. Marcel Bernamont revenu au collège l'année précédente en qualité d'Aumônier de 4^e division, devient P. Préfet du petit Collège.

En novembre 1948, M. Coftier s'établit à Comontreuil.

Le P. René Flament succède au P. Charles de Seze. Le P. Bernard Marchal prend en main un certain nombre d'activités : celle du bâtiment en particulier. C'est l'année de la construction de la maison Donny, de la construction des murs et des croisées qui fermeront le futur atelier de bois et de fer ; l'année de la tour de parachutage montée à Cormontreuil au prix d'efforts héroïques. C'est l'année du 75^e anniversaire du collège magnifiquement fêté.

Effectifs : 151 en douze équipes. Chefs de groupe : Henri Hubert puis Bernard Teinturier. Chefs d'équipe : Henri Hubert, Yves de Thézy, Michel Graftieaux, Jean Lincet, Jean-Paul Faupin, Bernard Niederberger, Jean Schild, Hugues Thuillier, Bernard Teinturier, Jean Carlier, Claude Tourolle, Gérard Ferté.

Ces notes pourront paraître ne voir dans le collège, de 1942 à 1949 que les Équipes ou presque. En raison de l'exiguïté de la place ici consacrée à cette période de l'histoire du collège, cette partialité est inévitable. Partialité légitime cependant, parce que le progrès réalisé en première division par les Équipes s'est répandu, comme par osmose, dans les autres divisions ; parce qu'aussi les divisions 2, 3 et 4, toutes également chères, débouchent tour à tour dans les Équipes ou elles trouvent leur aboutissement naturel.

Les précieux résultats acquis à la date du 75^e anniversaire de la fondation du collège le furent grâce à tous ceux qui dans les Équipes se sont sentis « responsables de leur éducation ». Leur effort a nourri la sève dont vit désormais le collège. C'est grâce à eux que les collèges de Sarlat, d'Annecy, de Lille, de Vannes et autres lieux ont imaginé et voulu implanter chez eux des Equipes analogues aux leurs. C'est grâce à eux que le risque volontairement couru en 1942 par le collège s'est effacé pour donner place à un succès solide. Grâce à eux démonstration a été faite aux yeux de tous que des libertés

adolescentes sont capables de se dominer assez pour que le collègue, dans son unité de vie et d'action, ne soit pas l'œuvre des parents et des maîtres seulement, mais l'œuvre commune de tous, pensée et voulue par les garçons eux-mêmes.

André Valton

Histoire du Collège Saint-Joseph de Reims, 1874-1949,

Imprimerie Les Équipe, 1952

4. Lettre aux parents : l'effort intellectuel

Reims, le 31 janvier 1968

Dans un but d'information cette lettre voudrait exposer aux parents des élèves du collège l'un des soucis que nous donne le progrès de leurs enfants dans les études. Il s'agit de l'effort intellectuel

I. LA SITUATION.

1. Pourquoi aborder aujourd'hui cette question de l'effort intellectuel ?

La conséquence la plus claire de la Réforme des Études est que dans les sélections successives instituées les meilleurs gagneront. Le désir des Parents est que leurs fils arrivent à se situer dans la compétition nationale parmi les meilleurs. En fait, les qualités innées et acquises de vos enfants *mesureront les services* qu'ils seront capables de rendre aux autres et de se rendre à eux-mêmes. Ce n'est donc pas la *sélection* qu'il faut penser d'abord, mais la *qualification*.

Le désir profond des élèves coïncide, malgré d'apparentes contradictions souvent, avec le désir de leurs Parents. L'action du collège vise au meilleur aboutissement de ces désirs. Mais, trop isolés les uns des autres, vos désirs, les désirs de vos fils et nos désirs restent d'une efficacité médiocre. Leur convergence aurait un autre pouvoir.

2. La difficulté... Le fait de civilisation qui nous frappe le plus (les élèves n'en sont pas responsables) est que *l'image* multipliée, non maîtrisée, fait pièce à l'esprit d'analyse, à la précision, à la rigueur, à l'observation réellement personnelle.

Si la puissance et l'exactitude de l'analyse conditionnent la synthèse, le problème est donc, sans négliger les richesses de l'image à profusion répandue, d'assurer de classe en classe la formation des esprits aux exigences du travail intellectuel, qui est toujours d'analyse et de synthèse.

Des faits significatifs montrent la réalité et l'urgence du problème. On remarque, par exemple, que de bons élèves, jusque parmi les aînés, croient pouvoir apprendre une leçon simplement en la « photographiant » des yeux, en posant plus ou moins longtemps le regard sur elle, même s'il s'agit d'une leçon de mathématiques ! Tout se passe comme s'il y avait, pour les élèves de notre temps, une difficulté grandissante à entrer dans cette vérité : cela seulement se « comprend », cela seulement est « intellectuellement possédé » que l'on a décomposé et recomposé soi-même, jusqu'à bien distinguer les tenants et les aboutissants.

3. ... trop tard perçue. Pour leur bonheur et leur malheur il arrive cependant à de nombreux élèves de réussir passablement... Un certain instinct a guidé une réelle bonne volonté d'ensemble et, malgré un manque de rigueur certain, ils obtiennent des résultats chiffrés assez rassurants. On s'en contente. On ne voit pas que les habitudes prises rétrécissent l'emploi des puissances intellectuelles. Là se trouve l'obstacle principal au succès – au succès du baccalauréat jusqu'à un certain point –, au succès des études supérieures bien davantage.

Les meilleurs gagneront. Mais, faute de s'être fait à temps au cours de toute leur scolarité, progressivement, des conduites « intellectuelles » adaptées, beaucoup, peu à peu, s'éloignent du peloton des meilleurs.

4. Convergence des vues. Il y a donc problème. Un problème qu'il faut résoudre. Un problème pratiquement impossible à résoudre, croyons-nous, si Parents et Maîtres ne le pensent pas *ensemble*. D'autant qu'une voie doit être considérée comme une impasse définitive : celle qui prétendrait conduire à *l'effort intellectuel* par la seule contrainte et rêverait de l'obtenir par force.

Nous pensons que si les Parents de nos élèves savaient mieux *comment* au collège, on cherche, d'étage en étage d'âge, à procurer aux élèves la maîtrise de leurs moyens intellectuels, leur influence affective et lucide se ferait, sur ce point, plus profonde, simplement parce qu'ils seraient mieux au courant. Le grand nombre des élèves ainsi aidés, ceux qui resteraient apparemment rétifs se trouveraient aidés à leur tour par la masse prépondérante de leurs camarades devenus meilleurs ouvriers.

C'est pourquoi nous allons envisager

II. LES TEMPS DU TRAVAIL. Le lien qui en fait l'unité et la force.

1. AVANT la classe. Il faudrait que cette idée s'établisse très tôt dans l'opinion des élèves : *une classe se prépare*.

Cette préparation demande, le plus souvent, *peu de temps*. Elle suppose que l'intéressé sache ce qui fera l'objet de la classe prochaine. Qu'il prenne l'habitude de trouver, avant la classe, les minutes voulues pour *parcourir* le manuel, pour repérer certains éléments et peut-être, se poser déjà des questions.

Cette prise de contact est à l'abri de toute anxiété : ce n'est pas une leçon qui risquerait d'être contrôlée, c'est une simple reconnaissance du terrain. Le bénéfice de cette préparation – insurveillable, incontrôlable du dehors, – est considérable :

2. PENDANT la classe. On sait que personne ne peut faire attention de façon continue une heure durant ! L'attention va et vient, au mieux elle est cyclique. Il serait simpliste de penser qu'un élève médiocre ne fait pas attention en classe ; bien plutôt faut-il dire il ne sait pas

faire attention *au bon moment*. Il est semblable au chasseur qui ne sait pas au juste le gibier qu'il cherche et qui, pour le choisir, attend de l'avoir en pleine vue. Pour ajuster, viser, tirer, il est toujours en retard d'un temps : le lièvre a détalé, l'oiseau a disparu.

Ce qu'on appelle un bon élève est un garçon qui fait attention *au moment* où il faut, au moment où s'annonce une chose qu'il ne sait pas ou sait imparfaitement, mais qu'il guettait. Ce qui, pour lui, est redite, ne l'éveille pas : ronron réparateur. Il se trouve au contraire éveillé et prompt dès que se pose à lui, dans le déroulement de la classe, une question qui pour lui fait question. Les élèves « forts » il est remarquable que souvent ils ont préparé leurs classes ou même ont lu et exploré, dès la première partie du premier trimestre, leurs manuels en entier !

La préparation dont on a parlé au paragraphe précédent a la vertu, quand l'habitude en a été prise, de permettre à un élève bien moyen ou faible de faire en classe, lui aussi, attention *au bon moment*.

Il y a plus, si en classe il y a lieu de prendre des notes, les notes sont prises alors à meilleur escient et non point mécaniquement, dans l'espoir illusoire de « tout » prendre et de « tout » garder. Parce que l'on cherche avant tout, en classe, à comprendre et parce que la préparation faite a créé les dispositions requises, les leçons à apprendre se trouvent, en raison de la qualité et de l'opportunité de l'attention fournie en classe, sues *aux trois quarts* au sortir de la classe.

Contre-épreuve : celle que fournissent les élèves qui abordent les classes sans préparation personnelle. Ils voient dans la classe un temps très peu lié au temps de leurs leçons. La classe : c'est pour être en classe. L'étude : c'est pour apprendre les leçons ou faire les devoirs. Classe et étude sont, à la limite, des réalités strictement séparées, mentalement disjointes.

Il arrive alors, en règle générale, que placé devant ses leçons un élève éprouve le sentiment justifié de se trouver en face d'un amas dans lequel il lui faut piocher, mais dont il sait qu'il ne pourra pas venir à bout ! ... Sisyphe.

3. APRÈS la classe. Si facilité qu'il soit par ce qui a été décrit plus haut, le travail des leçons²⁰ est un temps capital, même si, pour les mieux doués, il se réduit à peu de chose.

Il s'agit alors de revoir les points « compris » en classe mais de façon fugitive. Puis de *lier* mentalement les éléments qui ont besoin de l'être. Il faut toujours *comprendre* avant d'*apprendre*, et comprendre encore pendant que l'on apprend.

Très particulièrement dans le premier cycle, mais pour certaines choses dans le second même, il importe beaucoup aux élèves de se faire des méthodes de *vérification* qui permettent de s'apercevoir si ce que l'on vient d'apprendre on le sait vraiment.

Beaucoup restent en face d'une leçon un temps plus ou moins long, ou répètent tout bas plusieurs fois des séquences plus ou moins exactes et s'étonnent, après cet effort sincère, des résultats médiocres ou mauvais. Ce n'est pas l'effort qui doit alors être mis en doute ou soupçonné ; ce qui fait question c'est la direction, c'est la qualité de l'effort. Matériellement on s'est donné de la peine, mais l'« intelligence » ne s'est pas efforcée.

La difficulté vient de ce que les élèves, lorsqu'il s'agit de « méthode » n'ont pas à exécuter une simple consigne. Si grande que soit l'aide reçue, il s'agit pour chacun d'une *invention* ou d'une *découverte* personnelles. C'est pourquoi la contrainte, il faut le redire, est ici infirme ; la suggestion patiente, inlassable, optimiste est, plus ou moins vite, opérante.

Pour les élèves du second cycle, et sans doute pour les élèves de troisième déjà, se contenter des leçons, même sues, c'est n'assurer qu'un minimum vital insuffisant. Il leur faut, – et c'est incontrôlable –

²⁰ Ce qui suppose que l'on a pris très jeune l'habitude devenue tyrannique du cahier de textes clairement, exactement tenu à jour. Ce n'est pas une condition d'ordre extérieur seulement, c'est une condition élémentaire de l'application, une première application.

Réviser leurs classes à mesure et pas seulement à l'occasion d'une composition ou d'un examen. Il y faut *peu de temps*, mais ce peu de temps permet de voir les choses par les sommets, de *relier* mentalement les uns aux autres. Les questions, les chapitres, les classes.

Être devenu capable de retrouver par soi-même, livres et cahiers fermés, l'essentiel d'un cours et la logique qui l'organisait, c'est, pour un élève, avancer sur le chemin de crête.

Un bon explorateur ne regarde pas seulement en avant toujours, il sait se retourner et se situer vis à vis de ce qu'il laisse en arrière.

III - Les problèmes d'orientation ne sont pas premiers.

C'est en construisant son savoir comme on a tenté de le dire que chacun développe ses *pouvoirs intellectuels*. Plus qu'une science, c'est un art.

Les problèmes d'orientation tiennent la vedette en raison de leur aspect d'incertitude plus ou moins angoissante. Ils peuvent conduire à lâcher la proie pour l'ombre.

La véritable garantie dont il faut chercher à s'assurer est dans le développement progressif des pouvoirs, des savoir-faire de l'esprit.

Si importante qu'elle soit, l'orientation est secondaire, littéralement elle « suit », elle est la conséquence de la maîtrise d'esprit (et de caractère) que l'on a su acquérir. Primauté indiquée dans le mot redoutable d'Alain : « Chacun est juste aussi intelligent qu'il veut ».

B. Lettres aux élèves des équipes

À partir de 1950 et jusqu'à l'arrêt de son travail de Préfet des études en 1971, le Père Valton envoya chaque année début juillet une circulaire aux élèves de « première division » pour leur annoncer les résultats du baccalauréat. C'était pour lui l'occasion de leur livrer, outre des informations sur la vie du Collège, d'ultimes réflexions et exhortations afin de les préparer à l'année suivante ou de mieux les armer pour la nouvelle vie qui s'ouvrirait devant eux. Voici un choix d'extraits de ces lettres, parfois longues de cinq ou six pages (les titres ne sont pas du Père Valton).

1953 l'appétit intellectuel

Le succès de vos études m'apparaît doublement conditionné ; d'un côté par vos efforts personnels évidemment, intelligents, suivis ; d'autre part il l'est d'une façon relativement invisible mais extraordinairement puissante, par les efforts personnels de ceux qui vous entourent, vos camarades. Une année scolaire, c'est une course analogue au Tour de France cycliste. L'isolé est soumis à des lassitudes qui, fatalement, se traduisent par des retards considérables, et le mettent, sauf exception, hors de course. Être dans un peloton, dans un bon peloton où les efforts individuels, toujours nécessaires, s'appuient les uns sur les autres, est condition du succès. C'est en ce sens que l'élève qui travaille avec conscience facilite la course de ses camarades et co-équipiers, même au moment où, apparemment, il travaille seul. Dans un tel milieu, le travail à deux chaque fois qu'il est utile, est autre chose qu'une recette, mais l'épanouissement visible et naturel d'une collaboration et d'une amitié profonde qui sont l'essence même des équipes.

Rien ne coupe les jambes, s'il est permis de filer la comparaison, comme les jugements sommaires qui se font si facilement jour dans une collectivité. Ils expriment, semble-t-il, une

vérité de gros bon sens. En réalité, ils tuent l'élan ; ils rapetissent l'ambition ; ils restreignent les dimensions intellectuelles et morales de ceux qui les font leurs, si peu que ce soit. En voici quelques-uns :

- *Si j'ai mon écrit, ce sera déjà très bien !*
- *Après tout, cette matière qui m'ennuie est une matière d'oral !*
- *Si je sais les deux tiers de mes questions de cours, j'aurai toujours la chance de tomber sur une question que je sais.*
- *Cette année, on n'aura certainement pas de chimie à l'écrit !*
- *Le professeur touche là un point qui n'est pas du programme !*
- *À un oral, on s'en tire toujours.*
- *L'an dernier les résultats ont été bons; par conséquent...*
- *Quand on n'a pas « la bosse » il n'y a rien à faire.*

etc. etc... Vous pouvez compléter la liste ; flore microbienne extrêmement riche, virulente par surcroît.

Tout cela porte la marque d'un manque d'avidité et d'un avilissement de l'âme. *Tout sert* de ce que l'on sait. Restreindre une curiosité valable, c'est restreindre ses horizons, c'est se fixer des ceillères, c'est prendre des dimensions plus petites que celles auxquelles on pouvait naturellement, – et surnaturellement – prétendre. C'est, en réalité se rendre moins largement apte à la compétence générale que l'on aura dans ce service *des autres* qu'est, par nature, toute profession et tout métier d'homme. L'appétit intellectuel personnel de *chacun* d'entre nous, l'appétit intellectuel de *l'ensemble* des Équipes est donc une question permanente qu'il est bon de regarder loyalement, longuement, avant même d'avoir pris le départ pour l'étape. Chacun doit s'interroger.

1955 l'amitié ---

Si vous comprenez que les Équipes sont d'abord une amitié – il est impossible de les comprendre autrement – vous comprenez à présent combien cette amitié demande de chacun d'entre nous, que nous cherchions à nous faire, en tous ordres de pensées, des idées justes.

L'amitié est tout autre chose qu'une fréquentation agréable : elle est exigence du meilleur chez l'un et chez l'autre et de l'un à l'autre. Parce qu'elle est don, et qu'un don sans valeur est le contraire du don.

De ce point de vue on perçoit à quel point le progrès et le succès de chacun peut, volontairement et gratuitement, conditionner le progrès et le succès de ceux qui l'entourent. S'il est vrai que tout ce que l'on fait de réellement bien ne sert pas seulement à qui le fait, mais aussi à ceux qui l'approchent.

1956 savoir livresque et savoir-faire ---

Réussir est bien autre chose qu'obtenir une moyenne, un examen, une mention. Il faut

- avoir pris le plaisir de s'intéresser à ce que l'on fait, mathématiques ou anglais, dessin ou « activité », course ou rédaction, etc., et d'y être tout entier et actuellement présent. C'est désirer d'abord non le certificat du savoir, mais le savoir lui-même ; non l'éloge mais la capacité, l'aptitude et le mérite,

- avoir pris l'habitude d'exiger de soi l'effort ordonné et patient, chaque jour recommencé,

- savoir l'abîme qui sépare le savoir livresque du savoir faire, qui seul est un pouvoir d'action et une liberté. *Savoir écrire*, c'est être devenu libre de s'exprimer et d'exprimer à un autre ce que l'on porte en soi et que l'on voudrait porter jusqu'à lui ; *savoir une langue vivante*, c'est être capable de la parler et de l'écrire à volonté suivant le besoin ressenti, et de l'entendre ; *savoir les math.* C'est se sentir enfin capable d'y progresser et de résoudre les problèmes nouveaux qui se présentent ; *savoir parler*, c'est savoir se faire entendre distinctement, se faire écouter et non point lire un texte académique et sans vie ; *savoir conduire*, c'est avoir contracté des réflexes justes et rapides qui répondent à la situation de l'instant, ce n'est pas se remémorer comme une leçon apprise le manuel du parfait chauffeur ; etc.

Une école n'est pas le gavage en série de poulets savants, mais l'apprentissage des indispensables savoir-faire, qu'il s'agisse de natation ou de hand, de physique ou d'histoire (autre chose est la récitation d'une tranche de manuel ou la réjection de bribes mémorisées et la résurrection d'un événement personnellement compris ou d'une expérience que l'on revit).

Seul le savoir-faire compte, en tous ordres de choses, y compris le savoir-prier, le savoir-pardoner, etc.

Sachant d'expérience remonter à l'origine de toute faute, pour la corriger dans sa racine et dans sa cause, vous auriez le secret de profiter de toutes vos expériences. Vous auriez mieux que tous les examens, et les examens par surcroît. Vous sentiriez la joie de votre croissance, don et gloire de Dieu, autrement que par l'augmentation de votre poids et de votre carrure, mais par le sentiment et l'évidence de tout ce que vous vous seriez rendus progressivement *capables*, corps et âme, de FAIRE effectivement.

1957 pensée personnelle ---

« Qui n'est pas pour moi est contre moi » a dit Jésus-Christ Notre-Seigneur. Il s'agit de savoir pour qui l'on est. Le monde est embarrassé des suiveurs de toutes nuances et de toutes couleurs qui ne se donnent pas la peine d'avoir une pensée personnelle. Une pensée personnelle est tout le contraire d'une pièce signée en blanc ; tout le contraire d'une réaction sentimentale, enthousiasme, indifférence ou colère ; elle est le fruit, que personne ne peut former pour un autre, d'une réflexion mûrie et, parfois, d'un véritable débat intérieur. La pensée personnelle, – il n'y a pas d'autre pensée à mériter ce nom, – exige un effort intellectuel qui, statistiquement, est rare. Mais sur quel autre fondement construire *sa* vie ? Il faut apprendre à juger, ce qui est bien autre chose que de dire Oui ou Non. Et qui pourrait nous dispenser de chercher à penser juste ?

1960 baccalauréat

Vous êtes passés en foule ! Il n'y a pas lieu d'en être bien fier ! Il fallait que vous laissiez la place, vous et vos camarades des Lycées, à ceux qui montent... démographie diraient les sociologues. Alors, de grâce, ne croyez pas que c'est arrivé et que vous êtes savants et que toute voie s'ouvre devant vous ! Tout se passe comme si le barrage – nécessaire – établi par l'Université se plaçait de moins en moins au niveau des baccalauréats, mais après : la coupure entre les baccalauréats et l'enseignement supérieur va et ira se creusant – il faut que vous le sachiez. Entrant en Math.-Sc.Ex-Philo, en Première ou en Seconde, vous devez vous persuader que le baccalauréat nu importe de moins en moins. Ce qui importe c'est ce que vous aurez versé et retenu dans le flacon. C'est pourquoi la mention Assez Bien devrait être considérée par votre opinion publique comme le minimum à obtenir. Et si, personnellement, vous ne l'entendez pas ainsi, ayez la franchise de reconnaître – dans la plupart des cas – que vous manquez de courage beaucoup plus que de moyens. Si, parmi vous, se formait un bloc assez nombreux à vouloir, dans votre baccalauréat même, beaucoup plus et beaucoup mieux que le baccalauréat, c'est-à-dire savoir, comprendre et vous ouvrir de toutes manières, ce n'est pas 28 mentions que vous obtiendriez mais facilement le double, car un esprit de travail, que vous ignorez encore, règnerait sur vos équipes, pour votre joie.

le nouveau bâtiment des équipes

inauguré au printemps 1960

Vos études, poussées aussi loin que possible, dans une amitié profonde et vraie, c'est l'esprit et l'âme vivante de votre bâtiment tout neuf : je donne au mot « bâtiment » le sens magnifique qu'il prend lorsqu'il désigne un navire promis aux aventures et aux dangers, aux vents et aux flots du large. Un navire, un équipage, une solidarité de

tous les instants... *et Les vents alizés inclinaient leurs antennes aux bords mystérieux...* Le garçon qui ne verrait dans son école que les murs immobiles enfermés dans un horizon invariable et banal serait, sans le savoir peut-être, un prisonnier : j'appelle ainsi celui qui reste enfermé dans un présent que ne fait pas déjà frémir et vibrer l'appel de l'avenir. Nous ne ferons jamais rien que dans l'instant présent, une seule fois donné. Mais le présent est vide s'il n'est pas nourri du passé; il est inerte s'il n'est pas mû par l'appel et la vision d'un avenir généreux. [...]

Un collègue... Quitte à encourir le reproche de ne livrer à l'égard du collègue à une critique excessive, il me faut bien vous dire ce que c'est qu'un collègue. Si cela paraît à plusieurs trop long, trop ennuyeux... personne, après tout, n'est obligé de lire !

Un collègue est une chose assez misérable s'il n'est pas habité, s'il n'est pas éclairé, embelli par un rêve. Celui des élèves, tendus vers l'avenir dans la sincérité du présent. Celui des maîtres, tendu lui aussi, dans le présent : que s'accomplisse le rêve obscur ou clair et toujours mystérieux, et toujours travaillé par la grâce de chacun des garçons réunis.

Or, l'entreprise d'offrir à des garçons tout ce qu'on voudrait leur donner, tout ce dont ils ont besoin dépasse la vie d'un homme. Ce qui est fait ici, peu à peu, et qui parfois, soudain éclate de façon, plus voyante un moment, est une œuvre sans cesse compromise, toujours insuffisante, où l'on marque tantôt un point, tantôt un autre. Un de ces points, il y a 34 ans, l'achat des marais de Cormontreuil. Un autre, en pleine guerre et depuis, l'acquisition des parcelles où s'élève le gymnase. Un autre, sous l'occupation de l'ennemi, la création des Équipes. Un autre, ce sont vos yeux sont les témoins. Tout cela relié tant bien que mal par une pensée inquiète, jamais satisfaite. [...]

Maintenant que vos Équipe abandonnent le vieux collègue, la place tant désirée devient libre pour réaliser, enfin, avec le temps, ce dont les plus jeunes ont besoin, ce dont, à leur âge, vous aviez besoin et que le collègue n'était pas en mesure de vous donner. Inutile d'entrer dans le détail : qu'il vous suffise de savoir qu'à la prochaine rentrée il

y aura une étude pour les troisièmes, une pour les quatrièmes, une pour les cinquièmes, une pour les sixièmes et que leur travail à tous devrait s'en trouver aidé, facilité.

1961 échec et réussite ---

119 candidats : 99 reçus (83,19 %), 23 mentions A.B., 15 échecs à l'oral. Statistiquement, ce n'est pas mal. C'eût été fort brillant si tous les candidats autorisés aux périls de l'oral les avaient surmontés. Ce n'est pas là, sans doute le meilleur pourcentage du collège; mais c'est la première fois certainement où il y a 99 reçus. Chaque échec, je le suppose, est ressenti par ceux d'entre vous qui ont obtenu le succès et par les élèves vétérans de Seconde comme une déception personnelle. Sinon il y aurait bien peu d'amitié parmi vous. Les statistiques ne consolent jamais d'un accident, même fatal. Il semble donc que, durant ce qui vous reste de vacances, vous devriez à vos camarades de l'an prochain de penser, à partir de votre expérience, aux conditions les plus banales du succès et de l'insuccès. Ni vos Parents ni vos Maîtres ne peuvent, là, vous remplacer ni faire régner, parmi vous, *l'opinion* qui rendrait le succès aisé, parce qu'elle ferait disparaître les préjugés qui font illusion et dont on est la proie inconsciente et grégaire. De ces préjugés et de ces illusions je ne dresserai pas une liste, même partielle, car, si réelle que puisse être votre confiance, il faut – c'est dans la nature des choses – que ce soient tels et tels d'entre vous qui découvriez l'illusion et qui fassiez partager vos découvertes à vos camarades, vos découvertes, fruits de votre expérience et de votre réflexion. Votre pouvoir, ici, est plus grand que vous ne le soupçonnez. Interrogez-vous sur les chemins qui mènent au but, sur les impasses qui ne mènent à rien.

et en 1965 : Chacun n'est pas seulement responsable de son propre succès, il est aussi responsable du succès des autres ; et c'est pourquoi, lorsque nous cherchons bien, nous ressentons l'échec d'un

voisin comme un échec personnel qui nous oblige à nous changer en mieux. C'est ainsi que je ressens les échecs parmi vous. Et combien je souhaite que chacun d'entre vous, visité par la joie d'une réussite en 2^e, en 1^{re} et ensuite, ressente comme sienne la tristesse d'un manque de réussite chez un prochain de sa classe ou de son équipe. Condition nécessaire, condition suffisante pour réduire à rien ou presque rien la marge des échecs. Et vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas d'abord des résultats officiels, mais des résultats de l'effort vrai et patient de chaque jour.

Ne pourrions-nous pas penser ainsi l'année qui vient ?

devenir responsable de soi-même ---

Vous avez étrenné l'an dernier, le bâtiment des Équipes. Votre coquillage. C'est le vivant qui secrète la coquille ou la carapace et non la carapace ou le coquillage qui secrètent la vie. Dans l'habitacle que d'autres vous ont préparé, quelle vie garderez-vous ? que ferez-vous ? Cela dépend de vous. Cela dépend de l'idée que vous vous faites et que vous vous ferez sur la part irremplaçable et large que vous avez personnellement dans le progrès de votre éducation, étude et caractère l'un à l'autre liés. Sur la part que vous y avez *ensemble*, unis d'amitié entre vous.

Il y a vos Parents, certes, et vos Maîtres, ils ont leur propre responsabilité. Mais leur responsabilité ne peut raisonnablement viser qu'à vous aider à devenir de mieux en mieux et de plus en plus responsables de vous-mêmes. Je vous le dis avec de pauvres mots arides. Mais cette aridité vous pouvez l'ameublir et lui faire porter fruit: l'attention, la réflexion sont une eau du ciel qui vivifie les mots quand nous le voulons. Nous en sommes, souvent, trop avares. Devenir attentifs à nos meilleurs désirs, il n'en faut guère plus pour devenir ce que l'on peut souhaiter au mieux devenir. C'est le chemin ouvert à toute libération qui vaille la peine.

1963 la source de vie en nous ---

Allez à la découverte au fond de vous-mêmes. C'est un gisement plein de richesse... Vous y trouverez votre plus grand désir et le plus essentiel, et qui vise bien autre chose que la fantaisie du moment, l'approbation ou la louange ou un succès partiel et sans lendemain. Vous aimez l'amusement à son heure: mais votre vouloir va plus loin.

Dès que vous y regardez de près, vous entrevoyez votre volonté la plus profonde : que la source de vie – qui est vous-même en vous – coule librement, abondante, claire, puissante. Ce qui suppose tout le travail de votre croissance, physique, intellectuelle, spirituelle; tout le travail de l'éducation de vous-mêmes par vous.

Alors seulement les obstacles au jaillissement se découvrent. Le mystère de la source unique qu'est chaque homme venant en ce monde ruisselle de lumière dès qu'on le contemple en cherchant à se comprendre soi-même, à se comprendre dans l'unité merveilleuse du monde et des hommes liés les uns aux autres.

Les recettes, les procédés, les trucs, ne valent qu'à partir de là. Ce ne sont que moyens au service du but : le but n'étant jamais ceci ou cela mais vous-mêmes. Moyens misérables et facilement ineptes dès que le but n'est pas voulu dans toute son amplitude, dès que le but ne les gouverne plus. En revanche, sitôt que vous cherchez à vous développer vous-mêmes et non ceci ou cela, vous passez plus facilement de la recette basement utilitaire et inintelligente à l'esprit de méthode.

Ce qui est bon, dans le goût de la recette, est l'idée sous-jacente que, pour obtenir un résultat, des gestes techniques sont toujours requis. Ce qui est, vicieux est leur emploi sans chercher à comprendre bien le pourquoi des gestes, les étapes, les enchaînements, les buts dans leur hiérarchie.

Vous voudriez avoir des recettes pour que la prochaine année vous soit bénéfique. Pour que la récolte vous suffise ou vous comble,

il faut voir plus loin et mieux. Il vous faut vous imaginer et vous désirer chercheurs, organisateurs, amants de toute vérité, tenaces, maîtres de vous et de vos moyens, non point avares mais les nains et le cœur ouverts, dignes de toute amitié désirable.

C'est alors que la source de vie en nous se révèle à la fois intérieurement, tangible, merveilleusement inépuisable. La chance de votre jeunesse est dans cette révélation, la révélation du mystère de votre être en croissance.

1964 médiocrité du collègue ---

le titre est du père Valton

Vous êtes assez sincères pour que je puisse vous heurter sans vous blesser et vous dire mon sentiment sur la médiocrité des études et la médiocrité d'âme du collègue tel qu'il est encore.

On pourrait préférer dire du bien qui s'y rencontre, et s'y arrêter. S'y arrêter serait vicier le bien lui-même qui n'est pas un point d'arrivée, mais une étape toujours, un point de départ vers le mieux.

Médiocrité ? Elle apparaît cruellement dans beaucoup de notes de l'Examen probatoire, *en français* surtout, dans la plupart des relevés de ceux-là mêmes dont le total a été suffisant. Leur succès cache une misère. En grand nombre, vous demeurez trop peu capables de penser, écrire, composer, vous exprimer, avoir quelque chose à dire et savoir le dire. Ce n'est pas faute de moyens intellectuels, mais faute de caractère et d'âme. En grand nombre, vous en restez à chercher l'utilité immédiate, bornée : vous ignorez la ferveur de l'esprit, vous semblez ignorer que la générosité de votre travail mesure le développement de ce que vous êtes et de ce que vous serez. Vous n'appréciez pas à sa valeur la chance que vous avez d'étudier : assez pour y vaquer avec une calme ardeur : « Il faut croire à ce que l'on fait et le faire avec enthousiasme » a dit Robert Garric. Votre raison vous montre bien la nécessité de vos études, mais cette raison calculatrice et démonstrative reste sans vigueur aussi longtemps qu'elle ne rejoint

pas on vous l'amour de votre tâche, l'amour des buts qui est le désir même, générosité génératrice de force et de courage.

Ne voyez pas là reproche. À quoi bon ? Mais invitation à voir *en vous* ce dont vous êtes capables si vous savez lever les yeux. Faisant allusion au prix du tir à l'arc, Descartes a bien montré le véritable objet de l'action : « Le bonheur n'est pas le but que l'on vise, mais la rose que l'on donne à celui qui l'obtient. »

l'éducation : affaire de gosses ? affaire d'hommes déjà ! —————

Affaire de gosses ? L'éducation n'est pas une affaire que les gosses ont à subir, analogue aux maladies ou aux immunisations de l'enfance : rougeole, piqûre antivariolique, BCG, etc.. par lesquelles il faut bien passer.

Votre éducation, c'est la prise en mains de soi par soi, pour grandir et croître. De petits enfants de 8 ou 10 ans sont déjà, parfois, bien engagés sur cette voie. D'autres attendent plus longtemps. D'autres ne viennent jamais à cette majorité de la conscience... épaves.

Élèves de 3^e accédant aux Équipes, si vous n'avez pas fait, tous, cette expérience de la responsabilité de vous-même à vos propres yeux, vous l'avez vue, déjà, réalisée par tels et tels camarades que vous pourriez nommer.

Il appartient à chacun de s'évader de ses prisons d'ignorance, d'inertie, d'excitation ou d'étroit confort, etc. en désirant, au contact de ceux qui sont déjà un peu maîtres d'eux-mêmes, les vrais biens, non les notes ou les jugements extérieurs, mais la joie de connaître, la joie de se rendre capable de servir, capable de répandre à son tour un peu de vérité et de bonheur autour de soi dans le monde. Ce n'est pas l'âge qui joue, mais la vérité du désir.

Heureux le jour, aurore de la seule liberté qui vaille, où l'on a commencé à désirer ainsi, où coïncident la qualité de nos désirs et la qualité de nos amis. Ce sont eux qui nous font devenir ce que nous voulons être.

Affaire d'hommes déjà ! Ce devenir n'est jamais clos. Pas plus que la croissance d'un beau chêne, même centenaire, l'éducation personnelle d'un homme ne s'achève qu'au dernier jour de sa vie temporelle. On rejette de son âme l'arrivisme, foncièrement triste sous ses airs cupides ou triomphants, et l'on n'est jamais « arrivé ». L'horizon s'élargit, s'enrichit, s'approfondit à mesure qu'on avance : en face de l'homme que je suis devenu aujourd'hui, la réalité et l'ampleur de l'homme dans le monde apparaissent, inépuisables, à la mesure de l'esprit sans mesure.

Plus qu'une autre sans doute l'époque où vous êtes porte à voir que la vie n'est pas une rente, mais une marche, une aventure, une recherche, une invention, puisque dans les écrits et les débats revient sans cesse le souci de *l'éducation permanente des adultes*.

C'est, pour vous, une chance et un bonheur.

1967 le français, facteur capital ---

Quelle que soit la couleur [A, C ou D], le Français est pour vous bien autre chose qu'une matière scolaire parmi les autres évaluée à son coefficient. Il est et demeurera le facteur capital de tout ce qui dans la vie entière, n'est pas strictement scientifique.

Le style que vous vous serez fait, votre aptitude à vous exprimer oralement et par écrit, avec précision et goût pas un simple secteur dans le champ de vos études, mais ce qui donne sens et valeur à tout. Un fait devrait nous en avertir : ce ne sont pas seulement les savants d'un autre âge qui savaient « lire », s'exprimer et « écrire » dans leur langue maternelle. Descartes et Pascal, Buffon et Claude Bernard, Pasteur... mais de Broglie, Oppenheimer et autres, nos contemporains. C'est le même homme qui a dit : « le style, c'est l'homme » – le génie est une longue patience ».

A, C ou D, plus vous porterez haut le souci, le goût, le maniement de votre français et plus ce que vous toucherez aura de valeur et de rayonnement.

visionnaire du présent

Une équipe qui serait une équipe pour de vrai est un champ d'amitiés personnelles où se construisent les avenir de chacun, où l'on s'attache à *voir* dans le présent ce dont le présent est réellement porteur, – où l'on remplit le présent dans l'honnêteté de ce qu'il réclame, sport, dessin ou musique, leçon ou classe, problème ou rédaction, lettre reçue ou lettre que l'on écrit... présence au présent.

Voir dans le présent ce qu'il enferme de prise et de richesse, que ce soit au collège ou en vacances, que ce soit à 12, à 16, à 18 ou à 40 ans, n'est pas une aptitude banale, courante, c'est une habitude que l'on forme en soi – ou que l'on ne forme pas – et que l'on forme d'ordinaire au contact de ceux qui silencieusement l'ont déjà quelque peu contractée. Responsabilité première des responsables d'équipe.

Voir dans le présent ce qu'il enferme de prise et de richesses possibles permet de se forcer à y être tout entier, corps et âme, sans avoir le sentiment de se diminuer, mais avec le sentiment au contraire que la plénitude de la croissance est dans la plénitude du moment présent, passage ouvert sur l'illimité.

Voir dans le présent ce qu'il enferme de prise et de richesse offertes affranchit de la servitude du plaisir voulu pour lui-même et qui dégrade, de la servitude du confort ou de l'instinct grégaire. On sait pour quoi on fait effort, pourquoi on choisit la difficulté, pourquoi on se refuse à la contagion des médiocrités ambiantes et tentatrices.

Voir dans le présent le germe et la préparation actuelle de l'avenir c'est tenir compte enfin de soi et des autres dans la vérité, ordinairement méconnue, inaperçue, de ce qu'ils sont. C'est les rejoindre et se rejoindre.

Voir dans l'instant présent l'ouvrage même de sa vie, c'est se mettre à même de sauvegarder l'indépendance, la liberté, la qualité de ses choix, – se mettre à même de n'être pas dominé en toute circonstance par la mode, par la curiosité, par les intempérances de toute nature qui nous sollicitent sans cesse, film ou livre de poche, publicité insidieuse ou affichée. Parce que l'on sait à quoi et pour quoi

on se réserve, on se préserve avec lucidité des jugements courants qui, sous prétexte de sincérité érigent en règle le laisser aller et le dévergondage, confondent la sensualité et l'amour, – qui, sous prétexte de largeur de pensée, débilitent la pensée ou la dépravent, – qui, sous prétexte de générosité, installent le rêve aux dépens de l'action proche, réelle, restreinte dans l'instant, actuelle, seule ouverte à l'homme et à Dieu dans l'homme.

Voir dans le présent ce qu'il reçoit de l'héritage humain, et ce qu'il vaut pour la construction de la vie personnelle et de la vie sociale dans laquelle on est engagé, constitue un « stop » sauveur en face de toute fausseté : fausseté du billet de congé, – fausseté du copiage négateur du savoir et des vraies études, – fausseté de toute veulerie secrète, de toute complaisance mensongère.

Voir en vérité, dans le présent la réalité de son corps, la réalité des pouvoirs de son esprit et de son cœur porteurs de l'immense avenir, est le secret de la paix et de l'équilibre intérieurs.

Nietzsche disait vrai : « La parole du passé est parole d'oracle, vous ne la comprendrez que si vous êtes les édificateurs de l'avenir et les visionnaires du présent. »

Pour hériter du passé, pour construire un avenir pleinement humain, divinement humain, il faut devenir *visionnaire du présent*, c'est-à-dire en venir à voir ce que les yeux de chair ou même les yeux de l'intelligence ne savent pas distinguer : « Ils ont des yeux et ne voient pas. »

Un mot de Dostoïevski (Carnets des Frères Karamazov, pléiade p.878) sera ma conclusion : « La vie est un paradis, les clés sont chez nous. » Réponse au cri de Rimbaud : « Quelle vic ! La vraie vie est absente, nous ne sommes pas au monde. »

Les clés sont chez nous... Chercher et trouver les clés... Qui cherche trouve.

1968 la leçon de mai 68

Saint-Joseph, alors dirigé par le Père Charles de Seze, est resté à l'écart des « événements » de mai 1968 : ni grève, ni arrêt des cours, ni participation aux manifestations. Certains – surtout chez les parents – apprécièrent de voir le Collège épargné par la « chienlit » ; d'autres – surtout chez les élèves – se sentir frustrés de ne pas participer au grand chambardement, si bien que, le 29 mai, on ne fit pas classe et on organisa une journée de discussion élèves-professeurs. Un mois plus tard, dans sa traditionnelle lettre aux équipes de début juillet, le Père Valton revint sur cette journée du 29 mai. Voici le texte intégral de sa lettre, qui accompagnait les résultats du bac (59 reçus sur 70, soit 84,3 %)

30 juin, 3 juillet 1968

Journée du 29 mai En vous, en moi, elle a jeté des semences plus que vous ne pensez peut-être. À présent il faudrait les faire lever. Ce n'est pas l'affaire de vos professeurs seulement, c'est aussi votre affaire. De nombreux éléments sont à pied d'œuvre : nos devoirs de vacances ici au collège. De votre côté il importe beaucoup que, loin d'oublier, vous décantiez vos pensées et vos désirs d'alors. L'année 68-69 sera, pour une grande part, ce que vous la ferez, telle que vous l'aurez imaginée. Ce 29 mai où vous avez travaillé avec vos professeurs à rechercher votre Bien commun ne doit pas être une journée sans lendemains, mais une date dans l'histoire des Équipes.

De nombreux points réclamés cette année, avant la grève, dans le colloque d'Amiens ; réclamés dans d'innombrables papiers ici et là pendant la grève, venaient pour nous consacrer nombre de réalisations opérées au collège depuis 1942, et devenues si banales que nous n'y songeons plus, nous en vivons. Depuis très longtemps cependant nous songions à la seconde époque, à une mutation qui n'aurait plus pour objet direct le cadre de la Division, mais les études mêmes que vous y

poursuivez. Pour moi, ce 29 mai signifie que les temps venaient enfin d'une transfiguration de vos études, une transfiguration à laquelle une équipe d'amis n'a cessé de songer depuis plus de 15 ans. Les temps sont venus dans la mesure où vous avez plus ou moins profondément senti que *vos* études étaient *votre* affaire, que le puissant levier capable de soulever les difficultés les plus massives était une certaine juxtaposition d'élève à élève, d'élève à professeur et de professeur à élève. Le dire n'est rien si l'on en reste là. Si donc, même avant la rentrée, vous désirez m'écrire ou me parler à ce sujet, je suis à vous.

Premier obstacle La persuasion où vous êtes qu'au collège on passe son bac ! La belle affaire ! Le bac devrait être emporté par-dessus le marché. Qu'il soit une prime, soit. Il n'est pas le but. Qu'il soit transformé – il y a de quoi – très bien, peut-être. Mais *en toute hypothèse* nous avons ce qu'il faut pour obtenir, si vous en avez la volonté, une possession de vous-mêmes par vous et une possession du monde, de ce monde que vous ne servirez jamais bien si vous ne vous possédez vous-mêmes, si ne valent pas pour chacun d'entre vous les versets de Claudel: *Il est comme le commandant d'un bateau de guerre / qui a pris son poste dans le blockhaus, / Il écoute et tous ses moyens sous lui sont autour de lui / qui l'attendent, lui-même qui est énergie et cause.*

C'est cela la culture. C'est bien cela que le mouvement confus de mai recèle. Vous l'avez pressenti. Laissons les scories, gardons l'or.

Ne pas lâcher la proie pour l'ombre Il ne s'agit pas pour nous de rêver utopie ou les îles fortunées, comme si le passage de l'idée au réel allait de soi. Pour neutraliser, dissoudre les mirages il suffirait de bien peser l'adage de bon sens : « Le mieux est l'ennemi du bien » et de voir pourquoi et comment il conduit à cette autre expression : « Le mieux est le bien *possible* ». Mais il faut ajouter aussitôt le mot – que vous connaissez – de Richelieu : « La politique est l'art de rendre possible les choses nécessaires ».

La politique est la science du gouvernement des États ; l'art de gouverner un État et de diriger ses relations avec les autres États ; d'où : les règles de conduite particulières de chacun dans sa famille, dans ses affaires (Littre). Vous voyez à quelle profondeur de réalisme plonge la pensée de Richelieu. Cette pensée vaut pour la conduite personnelle à chacun de vos vies et de vos études. Il vaut pour le bien que vous voulez aux ensembles dont vous faites partie : équipe, division, collège, ensemble de l'enseignement catholique, ensemble de l'enseignement public. Il vaudra, grâce aux compétences que vous vous serez faites et mesuré par elles, pour le bien que vous voudrez aux ensembles régionaux, nationaux, internationaux dans lesquels la vie vous insère et vous insèrera. L'initiation aux choses de plus tard ne peut pas attendre plus tard. C'est *maintenant* qu'il vous faut, qu'il nous faut à tous, toujours, *rendre possibles* les choses estimées nécessaires.

Face à la dispersion généralisée qui nous sollicite, nous avons, dans le présent, à concentrer nos ressources d'esprit, jour après jour, sur la réalisation du possible

Obstacles encore La persuasion banale que les choses iront mieux lorsque *les autres* feront ce qu'ils doivent. Elles iraient vite mieux si nous prenions le parti, indépendamment de ce que les autres peuvent faire ou ne pas faire, de faire ce que nous pouvons. La recherche de ce que l'on peut réellement faire est une recherche que rien ne remplace, que l'on réduit à rien quand on la remet à plus tard. Et c'est pourquoi Richelieu disait encore : « Il faut toujours négocier », disant par là qu'en dehors des temps de crise il faut rester vigilant partout, précisément pour rendre possibles les choses nécessaires.

J'imagine chez vous une certaine fatigue à lire ces évidences. Pourtant je voudrais que vous la surmontiez assez pour ne pas vous arrêter, quand vous avez compris – et vous comprenez vite – les pensées exprimées ; assez pour avoir le temps d'y voir autre chose que des pensées : les principes de l'action cohérente, ordonnée, patiente, efficace que vous pourriez conduire. C'est d'*action* qu'il s'agit, de vie,

non de système. Les mutations désirables, auxquelles vos professeurs sont plus disposés que vous, je crois, sont à ce prix.

Simplifications démagogiques Dans les innombrables discussions, pavées de bonnes intentions, dont les journaux, les tracts, les revues ont donné d'abondants échos, dont le « sérieux » est le plus souvent souligné par les éditorialistes (je parle ici du secondaire où vous êtes), je vois une trace de flatterie, dans la mesure où, y regardant de près, on trouve un présupposé. Un présupposé qui n'est pas mis en question. Parfois affirmé de biais, le plus souvent diffus.

Le voici : qu'un élève, étant un élève, n'est pas différent d'un autre. Que les volontés, les désirs, sinon les talents, sont pratiquement identiques chez tous. Que le sens des autres, nécessaire à tous dans une communauté, est également réparti chez tous, un peu comme le bon sens selon Descartes. À la limite l'élève-moyen est un corps chimique défini, un minerai de teneur déterminée, dont il faudrait, dont il suffirait qu'il soit traité dans une chaîne bien conçue... quelque chose comme les trains d'Usinor ou les fabrications de Renault, Peugeot, etc.. Alors, il faut avant tout penser la chaîne, les structures, les conditionnements.

Tout est dit comme si l'élève-moyen ne savait pas d'expérience, lui, que dans la même classe, les plus grandes différences existent entre l'un et l'autre : activité et passivité, agressivité et mollesse, étroitesse et largeur de vues, égoïsme chronique ou occasionnel et volonté de service, utilitarisme plus ou moins borné et générosité, présence à la tâche présente ou évasion dans un rêve stupéfiant, mystifiant...

Ces différences individuelles et personnelles font qu'une école ne peut se comparer que de très loin à une entreprise de production ou de distribution, où tout peut se mesurer, se calculer, se planifier. Les réactions de la matière première usinée puis distribuée y sont identiques : pour que les chaînes fonctionnent et livrent le produit fini désirable, il suffit que l'approvisionnement en matières premières, strictement conformes aux normes, soit surveillé avec vigilance. Pour

vous, vous êtes chacun vous-même, différents les uns des autres, souvent imprévisibles à vous-même et aux autres. Vous n'êtes pas seulement des corps. Quoi qu'il en soit des « passages » de classe, vous n'êtes pas des élèves comme des œufs sont des œufs, calibrés suivant leur taille, pratiquement identiques, ou comme des fruits exactement pondérés avant leur mise en boîte. Vous êtes singuliers, vous êtes des personnes, vous êtes des êtres uniques comme est unique et ininterchangeable la liberté que vous êtes et qui devient, qui croît ou qui s'étirole.

Le nécessaire quand il s'agit d'hommes en croissance et vivant en groupe – avec des camarades, avec des professeurs, etc. – serait donc que chacun soit, par tension vitale, par tension intérieure, quoi qu'il en soit des différences individuelles, affectivement, librement dirigé vers le bien commun à tous, dans une pensée de service plus que dans une pensée de profit. Le problème n'est pas d'obtenir sur ce « nécessaire » un vote majoritaire et platonique, il est *de rendre possible* ce nécessaire.

Les difficultés abondent, vous le savez, venant de tous et de chacun, qui dissocient constamment une communauté humaine : à table, penser à soi avant de penser aux autres divise au lieu d'unir ; les actes de vandalisme, le non-respect de ce qui appartient aux autres ou qui est à la disposition de tous (livres, instruments et outils, matériel) le vol (il faut bien appeler les choses par leur nom), – (en ce soir du 30 juin il faut bien signaler la désinvolture ruineuse de certains : livres non remis à la bibliothèque, ouvrages indument emportés des Belles-Lettres, laissés à l'abandon et parfois maltraités, certains semble-t-il définitivement perdus. Trésors communs dilapidés par inconscience ou égoïsme. Le respect des autres passe par le respect du bien commun et le respect des choses.) – le copiage ou ce qui y ressemble, une certaine destruction de l'attention en étude ou en classe par désir de se distinguer ou simplement par manque de tonus, bref, toute sorte de mensonge vécu, voilà plus qu'il n'en faut pour attaquer, blesser, amoindrir l'unité d'âme d'un groupe d'hommes, la seule qui compte.

Voilà ce qui s'oppose au « nécessaire » d'une communauté où l'on vivrait les uns pour les autres.

Ces difficultés ne s'abolissent pas par décret.

Nulle révolution classique n'y suffit, aucune guillotine, aucun tribunal de sûreté communautaire.

Il y faut l' « unum necessarium » Luc X 42.

« La révolution sera morale ou ne sera pas. » Ce mot de Péguy ouvre la perspective du possible réellement possible.

Par « moral » entendez ce qui en chacun relève de la conscience libre considérée comme principe de l'action.

Ce qu'aucun décret, ce qu'aucun règlement ne peuvent obtenir, une révolution de l'âme et du cœur, le mouvement intérieur et personnel jailli des profondeurs personnelles peut l'obtenir en ce point minuscule que je suis dans les immensités de l'espace et du temps. Une révolution qui ne commence pas par-là renferme une contradiction interne. Mais une révolution qui commence par-là est difficile car elle doit surmonter les obstacles que l'on rencontre en soi, d'abord, toujours. Étrange épreuve d'indépendance le jour où l'on sent que le salut commun dépend de la façon dont j'ai, moi, à devenir vrai en pensées et en actes, bon non en paroles seulement mais en vérité, travailleur non plus en résolutions mais en fait et que, progressivement, j'ai à rendre en moi possible, dans cette visée, ce qui n'est pas encore possible mais que je sais nécessaire pour moi comme pour les autres.

Contagion. Il n'y a pas que maladie qui soit contagieuse. La révolution « morale » dont parle Péguy, dès l'instant où elle s'accomplit chez un homme, chez un garçon, devient contagieuse, créatrice de supérieure amitié, créatrice d'union et de communauté. Rappelez-vous une fois de plus le mot dit de Psichari par tel de ses camarades officiers : « Il était si sincère qu'on avait envie de l'imiter. » Imaginez que l'influence de Péguy, de Bernanos, d'autres vos contemporains

proches ou lointains, vient de la révolution intérieure qu'ils ont accomplie en eux.

C'est pourquoi, dans la pensée traditionnelle chrétienne, les saints tiennent une telle place : la révolution intérieure qui s'est produite dans saint Ignace de Loyola a été contagieuse pour ceux qui autour de lui à Paris se sont laissés tenter par une révolution intérieure comparable, saint François Xavier en était ; pour ceux ensuite, de proche en proche, qui ont trouvé à sa suite, dans le fond incommunicable de leur être, le secret de se changer du tout au tout pour être tout à tous, l'influence contagieuse du vrai et de la paix ne dérive pas de ce que l'on dit ou même de ce que l'on fait, elle a sa source dans ce que l'on est. Ce que l'on est devenu est ce qui donne sens et vie aux paroles et aux gestes.

Cette contagion de l'homme devenu vrai et bon, actif et porteur de communauté n'est pas une affaire d'âge : c'est elle qui fait (ou ne fait pas) la valeur, la vérité de vos équipes (ou leur fausseté). Ce n'est pas une affaire de hiérarchie, de grade, de fonction, mais d'être. Ce n'est pas affaire de discussion, de propagande, mais d'être ou de n'être pas.

Vous n'avez pas envie – ou vous avez envie d'être hommes à ce point que vous seriez contagieux, même sans le savoir, de ce que vous porteriez en vous de bon et de vrai. Si vous avez cette envie, il faut vous associer à d'autres qui ont, à leur manière, la même envie. Il faut surtout, malgré les découragements, malgré les fautes, malgré le laisser aller ambiant et les tentations de veulerie ou de facilité, vous rendre *indépendant* de ce qui n'est pas vraiment nécessaire : c'est l'attitude de saint Paul mettant toutes choses en place. « Existimo omnia detrimentum esse, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam et inveniar in illo. » Philippiens III 8. Là est la révolution centrale immanente des Béatitudes de l'Évangile, le principe de l'indépendance la plus personnelle dont nous soyons capables : la révolution sera dans le cœur des hommes « *pacifici* » ou ne sera pas.

Dans le secret du cœur Il ne s'agit jamais de se comparer aux autres, soit pour les envier, soit pour les regarder de haut et s'admirer (ce qui est facile, vain et sot), soit pour les juger, mais de se développer *soi* au service des autres, proches ou lointains, de le faire aujourd'hui, l'aujourd'hui des vacances aussi bien que l'aujourd'hui des jours de classe. Rien ne tire en avant comme la volonté de servir en vérité, elle est amour.

Vous proposer de façon plus ou moins feutrée ce qui répond aux instincts de l'égoïsme solitaire ou grégaire serait démagogie. Essayez de peser le poids du mépris caché qui grève toute démagogie, et vous verrez pourquoi il m'est impossible de vous dire les paroles flatteuses et agréables qui rallieraient d'un coup les assentiments. [...]

De tout cœur je vous souhaite à tous les meilleures vacances.

A.V.

1969 conscience des bienfaits reçus ---

Je veux vous parler d'un fait qui m'a frappé : le nombre réduit de ceux, parmi vous, qui, partant en vacances, ont eu vis-à-vis des uns ou des autres dans la maison, un simple mot de revoir ou de merci. Ou, dans la vie courante, une simple et sobre courtoisie à l'égard de tel ou tel.

Je relève ce fait parce qu'il est, *pour vous*, de grande importance. Il ne s'agit pas des autres, il s'agit de vous, de chacun, tel qu'en lui-même. Rien dans ma pensée qui s'apparenterait à un blâme, à un reproche : je vous vois bien plutôt victimes d'un monde ambigu qui charrie le meilleur et le pire. Cela vaut la peine d'être expliqué.

Peut-on avancer dans la vie sans prendre conscience des biens reçus et de la bienveillance souvent qui en était la source ? Peut-on avancer dans la vie sans mesurer les choses à leur prix véritable ? – On le peut, c'est même la règle générale.

Peut-on avancer dans la vie en croyant que « les autres », à commencer par « les parents » (comme on dit maintenant vulgairement), doivent tout, toujours, et qu'on ne leur doit rien ou à peu près rien ? – On le peut, il suffit de regarder autour de soi et, peut-être, en soi.

Peut-on ne pas s'émerveiller de ce qu'on a reçu et qui dépasse tout droit, parce qu'on n'a pas soi-même le goût et l'envie de donner pour donner, et même d'accompagner ce que l'on doit d'un sourire et d'un regard du cœur ? Peut-on trouver en soi tarie ou presque tarie la source de gratuité d'où jaillissent bonté et sens des autres ? – On le peut, c'est banal. Un mot de comédie le dit bien : « Un égoïste ? C'est quelqu'un qui ne pense pas à moi. » [Labiche]

Il n'y a pas de connaissance profonde de soi, il est impossible de se situer dans l'intime réalité des êtres et la vérité de leurs rapports entre eux si ne s'est pas ouverte en nous la source de la reconnaissance : reconnaissance des biens que l'on possède, compris et reçus comme dons. Le passé, le présent, l'avenir même ne sont plus une simple suite de faits plus ou moins saillants, plus ou moins agréables. Ils sont remplis, en dépit des mécomptes et des manques, d'une richesse intérieure qui ne se pèse pas au trébuchet des changeurs : tout ce qu'il y a eu, tout ce qu'il y a de bonté dans ce monde, en gestes et en intentions dont je bénéficie directement ou indirectement. Étonnement, admiration... S'étonner de tout bien dont je bénéficie, c'est entrer dans le réseau innombrable des intentions bienveillantes, troisième Ordre de Pascal.

Ce n'est plus tellement ce qui nous manque ou qui nous contrarie qui, alors, nous polarise. Cela, on le voit, on le sent, on peut chercher y remédier et à en faire son affaire. Mais cela même on le voit avec d'autres yeux, qui distinguent les êtres pour les atteindre dans leur réalité la plus humaine.

Dans la seconde lettre de Saint Paul à Timothée (III-1) , ces lignes : *Sache que dans les derniers jours il viendra des temps difficiles. Car les hommes seront égoïstes, cupides, fanfarons, orgueilleux, blasphémateurs, rebelles à leurs parents, ingrats, impies,*

sans affection, sans loyauté, calomniateurs, intempérants, cruels ennemis des gens de bien, traîtres, insolents, enflés de superbe, amis des plaisirs ;

et aux fidèles de Colosse (III-15) : *Que la paix du Christ, à laquelle vous avez été appelés de manière à former un seul corps, règne dans vos cœurs ; soyez reconnaissants (Et grati estote.)*

Notre christianisme ? Rabougri, sans force, misérable, dès que la source en nous de la reconnaissance se trouve plus ou moins obstruée. Parler de charité comme d'un arbre qui pourrait croître loin des eaux vives de la reconnaissance, à la fois naturelle et surnaturelle, c'est ne rien entendre à la charité de Jésus-Christ. Il est bon de comprendre un peu les symboles. La gratuité de la source qui donne ses eaux sans avarice, sans retour. Ainsi la gratuité du cœur donne sans calcul intéressé, elle espère seulement. La merveille est qu'elle suscite parfois un pareil jaillissement.

Chacun peut se dire en vérité : « C'est moi, d'abord, qui ai besoin d'être reconnaissant. La reconnaissance incertaine des autres à mon égard est un surplus gratuit. Ce n'est pas moi d'abord qui en ai besoin. »

vérité de l'amour et amour de la vérité ---

Les vérités partielles et innombrables tour à tour nous comblent et nous laissent insatisfaits.

Mais, nous en avons le pressentiment, la vérité est une, indivisible, nullement abstraite, réelle, à la fois infiniment proche, infiniment mystérieuse.

Diamant au centre de nos cœurs, diamant taillé dont les facettes plus ou moins empoussiérées, paix, reconnaissance, bonté, justice, dévouement, sacrifice, force, douceur, fidélité, prière... expriment la richesse d'une indissociable, jaillissante et vivante unité : la vérité de l'amour et l'amour de la vérité.

Tel est le sens du mot de Dostoïevski, qu'il est bon de se dire et redire : *La vie est un paradis, les clés sont chez nous.*

Vacances ou études, la vie est un paradis, un paradis fermé aussi longtemps que nous n'en avons pas les clés, les clés sont chez nous.

1970 que suis-je ? que serai-je ? _____

Mon propos aujourd'hui est de vous faire juges, à la lumière de votre expérience, de ce que vous avez à penser et à faire. Il ne s'agit pas de vous être agréable. J'en connais assez parmi vous pour savoir que vous n'auriez – à bon droit – que mépris pour une flatterie démagogique : d'instinct, vous y sentiriez une mésestime de ce que vous valez au-delà des apparences, une mésestime pour ce que vous êtes capables de devenir et d'être.

Il s'agit de bien autre chose que d'une réussite même brillante aux examens qui vous attendent : il s'agit de vous. *Que suis-je ? Que serai-je ? Pourquoi et comment serai-je tel que je le désire ?* On peut échapper à ces questions par veulerie, par divertissement, de ses sentiments, de ses plaisirs, de ses ambitions. Ce n'est pas là se penser, soi. C'est penser le reste peut-être : ce n'est pas se penser soi. L'égoïsme épais, subtil ou élégant qui ramène tout à soi peut donner l'illusion que l'on se pense soi-même dans le moment où l'on stérilise en soi les germes de gratuité et de création.

Il s'agit de vous. Vous ne vous trouverez vous-mêmes, quand ? – je ne sais – bientôt je l'espère, à moins que ce ne soit déjà chose entreprise, – vous ne vous trouverez vous-mêmes que le jour où les questions posées : *Que suis-je ? Que serai-je ? Pourquoi et comment deviendrai-je tel que mon désir le plus intime le demande ?* seront pour vous des questions personnelles auxquelles vous apporterez votre réponse personnelle. Là est le lieu de votre liberté ; les voix des sirènes harmonieuses et captieuses qui en détournent portent sur les brisants.

Il se peut que ce que je vous dis vous dérouté. Il se peut que vous soyez plus aptes à comprendre la sagesse hindoue que l'occidentale. Écoutez donc la voix de Rabindranath Tagore :

Quand l'esprit est privé de la vérité – qui est sa nourriture naturelle – et de sa libre croissance, il laisse se développer en lui un besoin anormal de réussir, et nos étudiants sont devenus les victimes de cette folie du succès dans les examens. Le succès consiste à obtenir le maximum de points avec le minimum de savoir. C'est une folle imposture par laquelle l'esprit est encouragé à se voler lui-même. Mais comme nous sommes encouragés par là à oublier l'existence même de l'esprit, nous sommes suprêmement heureux du résultat.

Nous devons nous souvenir toujours que l'amour et l'action sont les seuls moyens par lesquels la connaissance parfaite peut être atteinte, car son but n'est pas le pédantisme mais la sagesse.
(Introduction à Rabindra)

le juste et le vrai ---

Il est impossible que vous n'ayez, au-delà du son et de la définition des mots, une expérience personnelle du JUSTE et du VRAI, aimantation mystérieuse, indubitable. Quand les faux prophètes ont bien obscurci les notions de justice et vérité, quand le doute parvient à nous saisir et à placer sur nos lèvres le scepticisme de Pilate : – *Qu'est-ce que la vérité ?* surgit en nous une affirmation jaillie des profondeurs, plus irrépressible que l'exclamation attribuée à Galilée : *La justice même bafouée demeure ! La vérité même décriée reste inviolable, elle est !*

On peut tuer un homme, c'est facile. On ne peut tuer la vérité ni la justice. Rien n'existe, rien ne subsiste, rien ne se comprend que par elles. Bien avant d'être écrits dans les livres ou prononcés du bout des lèvres le JUSTE et le VRAI sont inscrits dans les esprits et dans les cœurs.

C'est le sens de la protestation d'Antigone en appelant des lois de la cité aux « lois non écrites » pour condamner absolument Créon qui la condamne à mort, c'est le sens des dernières et définitives paroles de Socrate, qui s'en va déjà vers la cigüe, rappelant à ses juges meurtriers qu'il est une autre justice que la leur – et que cette justice

inviolable les condamne.

Ne croyez pas que je me sois écarté un instant de votre année 1970-1971. Le juste et le vrai peuvent être mystérieux infiniment : rien n'a de prix pour l'homme qui ne dérive de cette source à la fois secrète et évidente. Source jaillissante en l'homme, mais que l'homme n'a pas faite et qui fait de l'homme, s'il s'y abreuve, un être humain.

Je ne m'écarte pas de votre année 70-71 en vous disant : Regardez votre année 69-70 pour y voir en toute franchise, la part de fausseté et d'injustice, la part personnelle et la part sociale d'injustice et de fausseté que vous y trouverez, si vraiment vous cherchez, parce qu'elle y est.

Faut-il vous mettre sur la voie ?

Il y a les paroles, il y a les gestes et les comportements. Il y a *ce que l'on est* au milieu des autres. Que valent en véracité vos billets de congé ? en authenticité vos leçons, vos devoirs, vos moyennes, vos examens ? On s'accuse de toutes sortes de choses, très peu de l'essentiel : d'avoir manqué au Juste et au Vrai ! Il y a une justice intérieure et une justice de comportement à tenir vis-à-vis de ses parents, vis-à-vis de ses professeurs, vis-à-vis de ses camarades tour à tour. Ce que l'on s'approprie, ce que l'on abîme ou détruit en trouvant des mots pour rendre innocent ce qui est injuste. Ruses, fraudes.

Où en sommes-nous ? Où en serons-nous l'an prochain à pareille date ?

Comment ne pas comprendre que justice intérieure et justice de comportement sont l'apprentissage de la justice que vous aurez quand vous serez étudiants, quand vous exercerez une profession et que se multiplieront ceux avec qui la vie va vous mettra en contact ?

L'enfant, le jeune homme et l'homme ne sont pas trois êtres différents, ce sont les âges de l'être unique que vous êtes et serez, juste ou injuste, vrai ou faux.

Les partis que vous prenez maintenant ne sont pas les feuilles bientôt emportées par le vent à l'arbre qui croît d'année en année : ils appartiennent à votre sève.

Une équipe est un cadre vide lorsque ceux qui y vivent ne

cherchent pas d'abord, dans la banalité des jours et des tâches, le Juste et le Vrai. Le défaut dans vos équipes d'une certaine qualité d'amitié vient à l'évidence de l'insuffisante recherche personnelle et en groupe, du Juste et du Vrai.

Quand des aînés s'amuse à heurter, à déprimer, à rebuter un plus jeune au lieu de l'estimer, de le protéger, de l'aider, est-ce juste ? est-ce vrai ? Quand vous êtes indifférents aux progrès, au succès des camarades qui vous entourent, êtes-vous justes ? Quand vous gênez les autres – innombrables manières – êtes-vous justes ? Et quand vous parlez en mauvaise part de tel ou tel à tel ou tel ?

J'ai seulement nommé l'amitié (tellement, tombée en déshérence) et n'ai rien dit de la charité. Mots vidés de leur sens et de leur substance, vidés de toute réalité quand on néglige, en fait, dans la multiplicité des actes quotidiens le Juste et le Vrai. Si nous cherchions d'abord à être justes et vrais chaque jour, amitié et charité grandiraient librement.

Justice et vérité sont en nous comme des rayons laser inflexibles que nous pouvons diriger sur chacun des points de notre vie telle qu'elle est, non telle que nous la rêvons. Travail scolaire, « activités », relations entre vous, entre nous et avec tous s'en trouveraient transformés.

1971 intériorité ---

Face aux changements, face à l'imprévisible, que vous faudra-t-il pour n'être ni désorientés, ni déracinés ? Quels hommes demain seront capables de faire face à l'événement ? assez solides pour que d'autres autour d'eux puissent prendre appui sur eux ?

Il ne s'agit pas d'évoquer telle ou telle figure du passé, mais d'entrevoir à quelles conditions certaines vous deviendrez les figures neuves du présent où vous vivez et vivrez.

Vous interrogeant vous-même, la réponse ne jaillira-t-elle pas de vous, simple, évidente. N'avez-vous pas déjà confusément perçu

l'urgence de votre temps : les hommes dont le monde a et aura le plus grand besoin sont et seront avant tout des hommes « intérieurs » ? Vous le savez déjà si vous pouvez répondre « oui » à ces questions :

- Avez-vous déjà perçu dans votre expérience que « le vrai » est toujours *intérieur* ?
- que toute « science » vraiment possédée, est *intérieure* ou n'est pas
- que « la conscience » est *intérieure* ou n'est qu'un mot ?
- que l'effort sur soi est d'abord *intérieur* ou n'est que mensonge
- que « la paix » est *intérieure* aux esprits ou n'est que le voile verbal jeté dissentiment et la guerre ?
- que « l'honneur » de la parole donnée et de la confiance méritée est *intérieur*, sinon façade hypocrite ?
- qu'indépendance et dépendance se résolvent à l'*intérieur* dans l'unité de l'amour ?
- que les autres et Dieu même ne nous sont donnés qu'à l'*intérieur* ?

Si tout cela est déjà peu ou prou dans votre expérience, la pensée ne vient-elle pas spontanément :

Faudrait-il donc avancer résolument dans la voie de l'intériorité pour devenir créateur et libre, pour devenir solide et capable des services que je voudrais pouvoir rendre ?

Ce serait rejoindre les grands hommes du passé dans le secret de leur vie, du temps où ils étaient neufs dans un monde neuf, un temps lui aussi tissé d'incertitudes, de questions et de problèmes. L'empereur païen Marc-Aurèle – *Cherche à l'intérieur, c'est à l'intérieur qu'est la source d'eau vive : elle peut toujours jaillir si tu sais creuser toujours* – rejoignait sans le savoir d'innombrables passages de l'Écriture : « *il ne s'agit pas de ce que l'homme voit ; l'homme regarde le visage, mais Dieu regarde le cœur.* » Samuel XVI 7

Contre l'hypocrisie naturelle à l'homme tout l'Ancien, tout le Nouveau Testament s'élèvent, simplement parce que Dieu voit, simplement parce que Jésus-Christ est vérité : Dieu est intérieur.

Le souci premier de l'extérieur ou du paraître est en

contradiction avec Jésus-Christ. Paraître ce que je suis ou devenir ce que je voudrais paraître, c'est la question. Séparer tant soit peu le paraître de l'être, c'est ouvrir la porte au pharisaïsme.

Le menteur veut paraître vrai et être cru sincère et véridique.

Le voleur veut paraître intègre et en avoir la bonne réputation.

L'injuste veut paraître n'obéir qu'au bon droit... etc. etc.

Peut-être ferez-vous un jour la connaissance d'un livre et d'un homme passionnés : Georges Bernanos, *Les Grands cimetières sous la lune* (première édition datée de 1938). Bernanos n'aimait pas les jésuites (ceci dit pour piquer votre curiosité). Pascal non plus n'aimait pas les jésuites. Nombre de jésuites cependant savent pourquoi ils aiment Pascal et Bernanos, hommes intérieurs pour qui le oui est oui, le non est non, et la parole donnée un écho de la parole inviolable de Dieu. Pascal, Bernanos, air âpre et salubre venant des grands espaces.

l'armada qui déjà appareille pour le grand large —————

Vous avez été au bord de la mer, peut-être y êtes-vous aujourd'hui. Je me rappelle, – j'avais votre âge – les rochers battus par les vents et la masse des eaux soulevées ; je me rappelle, sur le petit vapeur qui reliait Saint-Malo à Jersey, le double sentiment en nous des rocs inébranlables et de la balle légère que nous étions, en sécurité cependant sous la garde du capitaine et de ses hommes.

Deux stabilités : celle des rochers que cinquante ans passés n'ont pas fait vaciller, celle des hommes responsables, fidèles par tous les temps à la tâche du métier. Eux sont morts à présent, et je songe à quelque chose en eux de plus indestructible que le granit : le mouvement intérieur qui les tenait fidèles aux impératifs de leur service.

Un homme reste indiciblement fragile, toujours. Mais en lui le point de fidélité trouvée ou retrouvée surmonte et dépasse toute fragilité.

Simon-Pierre se croyait solide et ferme... Greffés sur sa faiblesse, la foi et l'amour de Jésus-Christ – *Je suis venu pour servir*

non pour être servi – ont jeté les obscurs pêcheurs du lac aux brusques tempêtes jusqu’aux extrémités de la terre et des temps au présent toujours neuf ; les ont jetés dans l’entreprise sans mesure d’accomplir l’homme et de le rassembler.

La vérité de vos équipes n’est pas celle de petites embarcations de plaisance, mais d’être les esquifs d’une armada qui déjà appareille pour le grand large. Une armada soulevée par le désir d’un or tout autre que celui des Conquistadors, soulevée par l’imagination d’une conquête à la fois plus difficile, plus humble et plus haute que celle – extérieure – du cosmos : l’entreprise d’une humanité qui a besoin de se trouver et d’être.

De tout cœur vôtre,



Ainsi s’achevait la dernière lettre du Père Valton aux élèves des équipes, datée du 14 juillet 1971. À la rentrée de septembre, il mettra fin à ses fonctions de préfet, qu’il avait commencé à exercer en 1937.

C. Bulletins trimestriels

Après avoir laissé la place de préfet du premier cycle au Père Baratchart en 1971, le Père Valton occupa quelque temps sa « retraite » à aider son ami le Père de Seze, redevenu préfet du second cycle. Il assistait aux conseils de classe et rédigeait les appréciations du préfet sur les bulletins trimestriels des élèves de seconde. En 1972-73, ces appréciations, habituellement brèves, furent développées par lui en notes tapées à la machine, qui pouvaient faire une vingtaine de lignes, celle du deuxième trimestre se référant souvent à celle du premier. C'était pour lui un moyen de continuer à suivre l'évolution de la scolarité de garçons qu'il avait connus dans les classes de 1^{er} cycle, à la fin de ses années de préfecture.

Voici un choix de ces notes, qui donne une idée de sa belle maîtrise de la langue française au service de son humanité, qui n'excluait pas la fermeté, bien loin du sec, impersonnel et inutile « peut mieux faire ».

Novembre 1972 : Résultats seulement médiocres sur plusieurs points ; en mathématiques même le niveau présent n'autorise pas à prévoir la 1^{re} D. Ici et là un effort de participation s'est manifesté en fin de trimestre. Il faudrait le poursuivre dès le début du prochain trimestre car la façon dont vous entreprendrez et conduirez l'effort quotidien des mois qui viennent déterminera l'ampleur des progrès. C'est dès à présent qu'il vous faut prendre le parti de remonter la pente.

→ Avril 1973 : Apparemment vous avez très peu tenu compte de la note qui vous a été remise à la fin du 1^{er} trimestre. La 1^{re} D n'est pas en vue. Il vous faut vous demander sérieusement ce que vous êtes capables de faire pour redresser une situation trop compromise.

Votre français est en bon progrès et votre anglais est bon lui aussi. Cependant vos mathématiques et vos sciences physiques surtout paraissent vous orienter vers la 1^{re} D.

→ La plupart de vos résultats sont satisfaisants ou assez satisfaisants. Le domaine scientifique jusqu'à présent ne favorise pas la ligne C ultérieurement.

Vous avez l'excuse d'avoir un an d'avance. Est-ce la raison d'une passe difficile et des médiocrités que reflètent vos résultats ? Avec un travail plein de résolution, vous seriez capable cependant d'assurer le niveau scientifique exigé pour la 1^{re} D., et capable de vous affirmer dans le reste, y compris l'histoire et la géographie. On attend donc beaucoup du prochain trimestre.

→ La ligne D ne peut s'ouvrir que si vous réalisez à temps d'importants progrès. Tout semble montrer que, en conséquence, vous vous acheminez vers le redoublement de la seconde. Ne pensez-vous pas qu'il y aurait mieux à faire de votre relative jeunesse ?

Vous rencontrez de grandes difficultés et l'ensemble de vos résultats vous déçoit, en français et mathématiques particulièrement. L'effort principal à conduire serait celui de former votre jugement, ce qui est toute autre chose que d'apprendre, quelle que soit la nécessité d'apprendre. Juger, c'est discerner les éléments, voir leurs rapports, leur importance relative. C'est voir l'intérêt pour l'esprit que présente un objet d'étude, d'un tout autre ordre que le bénéfice d'une note ou d'un examen. C'est, en face d'une faute ou d'une confusion que l'on a faite, se forcer à chercher moins ce qu'il fallait dire ou faire, que chercher la raison exacte de l'erreur commise ; c'est donc se critiquer assez pour être bien assuré de ce que l'on a saisi. Vous faire aider à votre gré pour progresser en ce sens serait le meilleur remède à vos faiblesses, alors que le découragement serait le pire des maux.

→ Légère amélioration de l'ensemble. Il faut continuer à lutter résolument en mathématiques et en physique : il reste beaucoup à faire au cours du prochain trimestre. Relisez avec attention la note qui vous a été remise à la fin du précédent trimestre : vous n'en avez pas assez saisi le sens, semble-t-il.

Vous avez de la lecture et de la finesse. L'ensemble que vous offrez est satisfaisant ou assez satisfaisant. Les progrès que vous pouvez désirer encore viendraient assez naturellement d'une plus grande participation à la vie de la classe : il ne faut pas craindre d'intervenir.

→ Votre ensemble est en bons progrès, il serait parfaitement homogène si la géographie ne demeurait pas en arrière.

Devant vos résultats il ne servirait à rien de rester dans une certaine déception, qui ne pourrait que détériorer davantage votre situation. Le prochain trimestre devrait voir un redressement capable d'assurer votre montée en 1^{re} D, une montée que ne gêneraient ni le français ni les langues vivantes. Cherchez à améliorer vos méthodes en discutant avec qui, selon vous, peut vous aider à voir plus clair et à soutenir votre effort.

→ Quelques progrès en anglais. Mais vos mathématiques restent faibles, inférieures au niveau voulu pour D : il y a donc lieu pour vous d'y porter remède à temps. Revoyez la note qui vous a été remise à la fin du 1^{er} trimestre pour en percevoir assez profondément le sens. Cherchez à acquérir plus de souplesse d'esprit, votre rendement s'en ressentirait.

Que vos mathématiques et sciences physiques vous donnent assez confiance en vous-même pour vouloir donner au français et aux langues vivantes l'effort méthodique qui les améliorerait nettement. Devenez bien conscient de vos méthodes.

→ Français, anglais, allemand sont plus ou moins inférieurs. Vous devenez, semble-t-il, moins timides, c'est très bien. C'est une force qui doit vous aider à relever vos points faibles.

Plusieurs de vos résultats sont bons ou suffisants. Le point noir, l'obstacle auquel vous vous heurtez, ce sont les mathématiques. Le découragement ne pourrait que renforcer l'obstacle, il faut donc tout faire pour le chasser. Mais il faut aussi discerner ce que vous pouvez tenter d'utile. Sans doute faut-il en premier lieu prendre le parti de communiquer ce que vous pensez de cette difficulté et, plus largement, de rompre l'isolement dans lequel il semble que vous soyez enfermé. La voie la plus simple de vous ouvrir les choses est de vous ouvrir vous-même.

→ Votre travail a paru bien réel, vos mathématiques cependant ne s'élèvent pas encore au niveau qui assurerait l'accès à la 1^{re} D. Il faut donc vous reporter à la note qui vous a été donnée à la fin du trimestre précédent qui visait justement à vous permettre de surmonter l'obstacle.

Par vos interventions en classe, par certains travaux écrits, vous avez su vous montrer personnel et réfléchi. On peut cependant vous reprocher un certain manque de souplesse, de docilité intellectuelle. Ne cherchez pas toujours dans ce qui vous est dit la confirmation de ce que vous pensez. Sachez entrer dans la pensée d'autrui et demandez-vous en quoi elle peut préciser, compléter ou même corriger votre point de vue. Cela dit, vous avez fait de bons progrès. Gardez votre allure et, tenant compte de ce qui est dit plus haut, ce qui n'est encore que passable deviendra positif ou très positif.

→ Malgré les ennuis de santé, l'ensemble de votre trimestre est nettement positif. Abordez donc la ligne droite du 3^e trimestre avec confiance et décision.

Le français, l'histoire et la géographie ne sont pas pour vous des obstacles. L'allemand n'est pas si loin d'une juste moyenne. Mais l'anglais est insuffisant, et plus encore l'ensemble mathématiques et sciences physiques. La déception, si vous en restez là, ne peut que tout arrêter. Il faut encore vous interroger sur les causes : jauger ce qui vient du laisser aller et ce qui vient d'un défaut de méthodes et d'organisation. Sur tous ces points il faut vous faire des idées personnelles, et en discuter ensuite à votre gré avec qui peut vous aider et vous suivre assez. La volonté de comprendre, la volonté d'élargir votre champ de vision peut changer l'âme de votre combat.

→ Il semblerait que vous ayez commencé à travailler.

Dans ce cas, n'arrêtez pas, soutenez et si possible accélérez l'allure : vous avez 17 ans et il faut absolument que vous vous rendiez capable d'aborder la 1^{re} D. Or, en mathématiques et en sc. Physiques vous n'êtes pas suffisant. Il faut donc vous battre car rien n'est assuré. Voyez la note qui vous a été remise à la fin du précédent trimestre.

Vous progressez – pas assez en langues vivantes – mais vous progresseriez bien davantage si vous vous forciez à parler avec à-propos en classe chaque fois qu'il est possible. Si vous ne voyez pas bien quel profit vous en tireriez, soyez assez avisé pour en discuter avec quelqu'un en qui vous avez vraiment confiance.

→ Vous êtes en progrès, mais les langues vivantes n'atteignent pas encore la moyenne. Vous devriez terminer l'année en bonne position partout.

Le meilleur que l'on puisse vous souhaiter serait de devenir assez indépendant pour travailler sérieusement, même si à côté de vous on ne travaille que mollement, même si des voix se font entendre pour vous faire accroire que l'on en fait toujours assez puisqu'on en fait toujours trop. Vous fournissez en effet si peu de travail qu'il doit bien

y avoir des raisons. Quoi qu'il en soit, vous vous éloignez progressivement et de la ligne A (état de vos langues vivantes), et de la ligne D (niveau scientifique). L'urgence est grande de retourner la situation à votre profit.

→ Avez-vous lu attentivement la note qui vous a été remise à la fin du 1^{er} trimestre ? Si oui, y êtes-vous revenu plusieurs fois ? et qu'avez-vous fait pour tirer profit de ce qui s'y trouvait indiqué ? Les résultats que vous obtenez sont-ils moins mauvais qu'il ne paraît ? Vous n'obtenez de niveau moyen qu'en histoire. Français, langues vivantes, mathématiques, sciences physiques demeurent trop inférieurs. Il vous faut trouver quelqu'un avec qui vous puissiez parler à cœur ouvert de vos difficultés et de votre situation.

Il vous suffit de continuer sur votre lancée, à mesure vous organisez bien le terrain conquis.

→ Vos bons résultats doivent vous établir dans une sérénité à tous égards féconde.

Le Père André Valton était un homme d'action. Tourné vers l'avenir et le progrès à promouvoir, il imaginait sans cesse, partageait, suscitait, donnait l'envie de le suivre et de construire... Il avait les moyens de son action, le style, l'écriture, l'imprimerie... Mais une fois le plan mûri, il se retirait dans son bureau, œuvrait dans la discrétion et lançait en avant, aux premières places sur le devant de la scène, ceux qu'il inspirait. Il disparaissait mais accompagnait, dans le secret actif de son dépouillement. Ainsi naquirent en 1942 les équipes de Saint-Joseph de Reims et toutes les personnalités qui se sont affirmées en les animant.

Le Père Flament aux obsèques du Père Valton